décembre 1971 **FICTION** *n° 216*

NOUVELLES

CHRONIQUES

RUBRIQUES

Couverture de Caza

FICTION

Directeur de la Publication : M. DOMANGE
Redacteur en chef Alain DOREMIEUX

Rédaction et administration :
Editions OPTA, 96 rue de la Victoire, Paris-9e (744 87-49).

Vente et abonnements :
24 rue de Mogador, Paris-9e (874 40-56).

La rédaction ne reçoit que sur rendez-vous,

EDITION FRANÇAISE
DE « THE MAGAZINE OF FANTASY AND SCIENCE FICTION »
Publié avec l'accord de Mercury Press, Inc. New York N. Y. (U.S.A.)

Le no : France 4 F ; Suisse 4 FS ; Algérie 4 DA . Belgique : 40 FB.

BON DE COMMANDE "F"

à adresser aux Editions OPTA — 24, rue de Mogador — Paris 9e
Cocher d'une croix le carré correspondant au volume désiré

			FF	FB	FS
☐	12	LES ROIS DES ETOILES RETOUR AUX ETOILES par Edmond Hamilton	32	286	25
☐	13	LES AMANTS ETRANGERS L'UNIVERS A L'ENVERS par Philip José Farmer	32	286	25
☐	14	A LA POURSUITE DES SLANS LA FAUNE DE L'ESPACE par A.E. van Vogt	32	286	25
☐	HS2	DRACULA par Bram Stoker	42	375	32,60
☐	17	CRISTAL QUI SONGE LES PLUS QU'HUMAINS par Theodore Sturgeon	37	330	28,70
☐	18	RETOUR A L'AGE DE PIERRE TERRE D'EPOUVANTE par Edgar Rice Burroughs	33	295	25,50
☐	HS3	LA POUPEE SANGLANTE LA MACHINE A ASSASSINER par Gaston Leroux	37	330	28,70
☐	19	AU-DELA DU NEANT DESTINATION UNIVERS par A.E. van Vogt	34	304	26,40
☐	20	LES ENFANTS D'ICARE LA CITE ET LES ASTRES par Arthur C. Clarke	34	304	26,40
☐	HS4	ELRIC LE NECROMANCIEN par Michael Moorcock	41	366	31,80
☐	21	LE LIVRE DE MARS par Leigh Brackett	38	340	29,50
☐	22	AGENT DE L'EMPIRE TERRIEN par Poul Anderson	38	340	29,50
☐	23	LES CAVERNES D'ACIER FACE AUX FEUX DU SOLEIL par Isaac Asimov	38	340	29,50
☐	24	DOCTEUR BLOODMONEY LE MAITRE DU HAUT CHATEAU par Philip K. Dick	37	330	28,70
☐	25	CEUX DE NULLE PART LES ROBINSONS DU COSMOS par Francis Carsac	38	340	29,50
☐	HS5	LE CYCLE DES EPEES par Fritz Leiber	44	394	34,30
☐	26	L'HOMME DANS LE LABYRINTHE LES MASQUES DU TEMPS par Robert Silverberg	37	330	28,70
☐	27	GENOCIDES CAMP DE CONCENTRATION par Thomas M. Disch	38	340	29,50
☐	28	ROUTE DE LA GLOIRE par Robert Heinlein	36	321	27,90
☐	29	REVOLTE SUR LA LUNE par Robert Heinlein	39	348	30
☐	30	LES FURIES PAVANE par Keith Roberts	41	366	31,80
☐	HS6	LA MAISON AU BORD DU MONDE par William Hodgson	44	394	34,30
☐	31	LES LOUPS DES ETOILES par Edmond Hamilton	41	366	31,80
☐	HS7	LES HABITANTS DU MIRAGE SEPT PAS VERS SATAN par Abraham Merritt	44	394	34,30
☐	32	LA CHUTE DES TOURS par Samuel R. Delany	42	375	32,60
☐	33	TSCHAI (tome 1) par Jack Vance	40	357	31
☐	34	TSCHAI (tome 2) par Jack Vance	40	357	31

Franco de port. Supplément de 1 F 50 pour envoi recommandé.

NOM .... **PRENOM** ....

ADRESSE ....

Mon règlement ci-joint est effectué par :
— chèque bancaire — mandat-poste — mandat-lettre
— virement-postal — C.C.P. Editions OPTA 31.529.23 La Source

(Rayer les mentions inutiles)
Pour la Belgique : M.Duchâteau - 196, Av. de Messidor - BRUXELLES 18 - C.C.P. 3500.41
Pour la Suisse : M. Vuilleumier - 56, Bd de St-Georges GENEVE - C.C.P. 12.6112

Au prochain sommaire de "Fiction"

LESTER DEL REY
Entre Tes mains

DANIEL WALTHER
La canonnière Epouvante

DEAN R. KOONTZ
Bruno

PIERRE CHRISTIN
Pas de nouvelles, bonnes nouvelles

Textes déjà parus des auteurs de ce numéro

A. E.

VAN VOGT

Le fantôme

Cette nouvelle de van Vogt sera sans doute une surprise et une révélation pour beaucoup de ses admirateurs, qui découvriront à cette occasion que leur idole a aussi *écrit du fantastique. Le récit remonte à 1942, date à laquelle van Vogt avait pratiquement un contrat d'exclusivité avec* Astounding, *revue où il avait fait ses débuts en 1939 et à laquelle il avait déjà donné plusieurs* n o u v e l l e s *remarquées, ainsi que son premier roman* A la poursuite des Slans *et les récits initiaux du cycle des Fabricants d'Armes. Mais* Astounding *avait une revue sœur,* Unknown, *consacrée au surnaturel et à l'étrange, dans les pages de laquelle la plupart des auteurs maison firent un jour ou l'autre un tour (c'est là que Sturgeon écrivit les plus beaux récits du début de sa carrière, tels que* Ça, *paru dans notre numéro 200). Van Vogt comme les autres se laissa tenter... bien que rien dans son tempérament ne le prédisposât en apparence à s'adonner au fantastique. Le résultat constitua plusieurs nouvelles restées jusqu'à ce jour ignorées de la plupart des critiques qui ont étudié son œuvre. Nous vous en présentons aujourd'hui un spécimen, un second devant suivre dans quelques mois. Lire* Le fantôme *représente une expérience curieuse, car le processus de la démarche créatrice de van Vogt est tel qu'on le voit, au fil des pages, affronter un thème fantastique conventionnel dont la substance est étrangère à son inspiration, puis en refuser les données et le disséquer littéralement afin de le recomposer selon un plan à ses yeux rationnel : attitude qui reflète typiquement celle qui anime ses romans.*

A. D.

« Cinq kilomètres, » pensa Kent. « Il y a cinq kilomètres de la petite ville de Kempster, située sur la ligne principale, au village d'Agano qui n'est pas desservi par le chemin de fer. » Cela, du moins, il se le rappelait.

Il se rappelait aussi la colline, ainsi que la ferme située en contrebas. Seulement, la dernière fois qu'il l'avait vue, celle-ci n'était pas abandonnée.

Il regardait tout autour de lui tandis que la voiture de l'hôtel descendait la colline. Les bâtiments qui se détachaient sur le fond sombre du paysage avaient un aspect étrangement morne. Toutes les fenêtres de la ferme étaient condamnées, et de larges planches avaient été clouées en travers de la porte de la grange.

La cour n'était plus qu'un lieu désert, envahi par les mauvaises herbes ; et — Kent ressentit à cette vue un choc bizarre — le vieillard de haute taille et plein de dignité qui surgit brusquement de derrière la maison semblait aussi peu à sa place dans cette cour à l'abandon que... que la vie même.

Kent perçut le mouvement du chauffeur qui se penchait vers lui et, par-dessus les pétarades du vieux moteur, il l'entendit marmonner :

— « Je me demandais si nous verrions le fantôme en passant ; et, justement, le voilà qui fait sa promenade matinale ! »

— « Le fantôme ! » répéta Kent en écho.

Ce fut comme s'il avait prononcé un mot-clé. Le soleil, jaillissant brusquement derrière une rangée de nuages noirs, inonda la vallée de sa chaude lumière, illuminant les vieux bâtiments sombres, apportant des changements dans le paysage. Sous son vif éclat, la ferme grisâtre prit une couleur d'un vert fané.

Le vieillard se dirigea lentement vers la grille menant à la grand-route. De près, il paraissait encore plus grand et plus maigre : on aurait dit la caricature décharnée d'un être humain, dont l'ample redingote noire luisait au soleil.

Kent retrouva sa voix pour dire : « Un fantôme ! Mais voyons, c'est le vieux Mr. Wainwright ! Il ne semble pas avoir vieilli d'un seul jour depuis que j'ai quitté cette région du monde, il y a quinze ans ! »

La vieille voiture à l'avant carré s'arrêta dans un grincement sinistre devant la grille de la ferme. Le chauffeur se tourna vers Kent, et celui-ci fut frappé de l'expression à la fois suffisante et réjouie qu'il lut sur son visage.

— « Vous voyez cette grille ? » demanda l'homme. « Pas la grande : la petite. Elle est fermée au cadenas, n'est-ce pas ? »

— « Oui, » répondit Kent. « Et alors ? »

— « Regardez ! »

Debout à moins d'un mètre de lui, le vieillard manœuvrait maladroitement la grille. Kent avait un peu l'impression d'assister à une pantomime car, sans s'occuper du cadenas, le patriarche tâtonnait d'un geste indécis, comme s'il cherchait un système de fermeture plus simple.

Brusquement, il se redressa et poussa la grille. Kent n'éprouva aucune impression d'étrangeté car, sans y réfléchir davantage, il pensait que la grille allait s'ouvrir et que c'était une bizarrerie de ce mode d'ouverture que le chauffeur avait signalée à son attention.

Mais la grille ne s'ouvrit pas. Elle ne bougea même pas, et ses gonds rouillés ne firent pas entendre le moindre grincement. Elle resta inébranlable, maintenue fermée par le solide cadenas.

Le vieillard la traversa.

Il la traversa ! Puis il se retourna, parut pousser quelqu'invisible partie de la grille et, de nouveau, resta debout devant elle comme s'il manœuvrait quelque loquet caché.

Enfin, apparemment satisfait, il fit face à la voiture et, pour la première fois, remarqua la présence de ses occupants. Son long visage creusé de fines rides s'éclaira et il s'écria : « Hé là-bas ! Bonjour ! »

Kent ne s'attendait pas à l'entendre parler, et les mots le frappèrent comme un coup de poing. Un long frisson le parcourut et, dans son esprit, se produisit un bizarre tourbillon qui anéantit momentanément toute pensée cohérente. Il se laissa retomber contre le dossier de son siège presque sans en avoir conscience, car ses muscles se refusaient à tout effort.

« Un fantôme ! » pensa-t-il enfin, tout étourdi. « Juste ciel ! Qu'est-ce qui se passe donc ici ? »

Autour de lui, les choses commencèrent à se remettre d'aplomb. Le paysage et l'horizon parurent se redresser ; de nouveau, il y eut la ferme et la grange, formant un décor presque incolore et entièrement dénué de vie à ce très vieil homme et à la grille magique à travers laquelle il venait de passer.

— « Bonjour ! » murmura Kent d'une voix tremblante.

Le vieillard s'approcha de lui, le regarda attentivement, et une

expression de surprise passa sur son visage. « Mais c'est Mr. Kent, » dit-il. « Je croyais que vous aviez quitté l'Hôtel Agan. »

— « Euh... » marmonna Kent.

Du coin de l'œil, il vit le chauffeur faire un geste de la main et l'entendit murmurer précipitamment :

— « N'ayez pas l'air surpris de ce que raconte le fantôme : ça le trouble. »

Le fantôme ! Encore ! Kent avala sa salive. « Suis-je devenu fou ? » se demanda-t-il. « La dernière fois que j'ai vu ce vieux bonhomme, c'est lorsque j'avais vingt ans. Il ne connaissait pas mon nom, en ce temps-là. Comment... »

D'un air de profonde stupéfaction, le vieillard reprit : « Je me rappelle parfaitement avoir entendu Mr. Jenkins, le propriétaire de l'hôtel, me dire que vous aviez jugé bon de partir immédiatement. Il a parlé d'une prédiction qui devait se réaliser exactement à la date du 17 août. Les gens me parlent toujours de prédictions. Mais c'est bien la date qu'il a indiquée : 17 août. »

Il leva les yeux, et les traits de son visage mince et usé se détendirent. « Je vous demande pardon, jeune homme, » poursuivit-il. « C'est très impoli de ma part de marmonner ainsi pour moi-même. Permettez-moi de vous dire que je suis très heureux que cette information soit inexacte, car j'ai beaucoup apprécié les diverses conversations que nous avons eues ensemble. »

Il souleva son chapeau et reprit : « J'aimerais vous inviter à prendre le thé, mais Mrs. Carmody n'est pas de très bonne humeur ce matin. Pauvre femme ! Ce doit être très éprouvant d'avoir à s'occuper d'un vieillard comme moi, et je n'ose pas ajouter encore à ses soucis. A vous revoir, Mr. Kent. A bientôt, Tom. »

Incapable de prononcer un mot, Kent le salua d'un signe de tête. Il entendit le chauffeur répondre :

— « A bientôt, Mr. Wainwright. »

Kent regarda la haute et frêle silhouette traverser d'un pas lent la route, derrière la voiture, pour se diriger vers la prairie qui s'étendait de l'autre côté. Puis ses pensées et son regard se reportèrent sur Tom, le chauffeur, qui disait :

— « Eh bien, Mr. Kent, vous avez de la chance : vous savez combien de temps vous allez rester à l'Hôtel Agan. »

— « Que voulez-vous dire ? » demanda Kent.

— « Mr. Jenkins tiendra votre note prête pour le 17 août. »
Kent le regarda d'un air interdit, en se demandant s'il devait rire ou... quoi ! « Vous n'allez pas me dire que ce fantôme prévoit aussi l'avenir ! » s'écria-t-il enfin. « Voyons ! Nous ne sommes encore que le 8 juillet et j'ai l'intention de rester jusqu'à la fin de septem... »

Il s'interrompit, car le regard qui plongeait dans le sien était parfaitement sérieux et ne contenait pas la moindre trace d'ironie. « Mr. Kent, » dit le chauffeur, « jamais il n'y a eu au monde un homme comme Mr. Wainwright. Quand il prévoit l'avenir, ce qu'il a prédit arrive. C'était comme ça de son vivant, et c'est la même chose maintenant qu'il est mort.

» Tout ce qu'on peut lui reprocher, c'est d'être vieux. Il a plus de quatre-vingt-dix ans et sa tête est un peu faible. Il embrouille les choses ; il mélange l'avenir avec le passé. Pour lui, tout est du passé, et tout est brumeux. Mais, quand il indique quelque chose d'aussi précis qu'une date, il ne se trompe pas. Attendez et vous verrez. »

Ces mots, parfaitement concrets cependant et prononcés d'une voix nasillarde, faisaient naître dans l'esprit de Kent une image bizarrement dénuée de substance. Il commença à se sentir moins effrayé. Il connaissait ces gens de la campagne et, soudain, la conviction s'imposa à lui que, de quelque façon obscure et détournée, il était victime d'une mystification.

Mais, bien entendu, cela ne lui servirait à rien de le dire. Et puis... l'ouverture de la grille restait un phénomène inexplicable.

— « Cette Mrs. Carmody, » dit-il enfin, « je ne me souviens pas d'elle. Qui est-ce ? »

— « Elle est venue s'occuper de la ferme quand sa belle-sœur, la petite-fille du vieux monsieur, est morte. Elle n'a aucune parenté avec lui, mais... » Le chauffeur aspira une bouffée d'air et poursuivit, en s'efforçant de prendre un ton désinvolte : « C'est elle, vous savez, qui a assassiné le vieux Mr. Wainwright il y a cinq ans. On l'a mise à l'asile de fous de Peerton pour avoir fait ça... »

— « Assassiné ! » s'écria Kent. « Qu'est-ce que vous me contez là ? L'histoire du fantôme local ?... » Il fit une courte pause et reprit : « Un instant. Il a laissé entendre qu'il vivait toujours avec elle. »

— « Ecoutez, Mr. Kent, » dit l'homme d'un ton de pitié, « ne vous occupez pas trop de ce que le fantôme dit ou ne dit pas.

Il y a des gens qui ont essayé de découvrir ce qui se passait et, pour finir, ils n'ont fait que se torturer le cerveau sans résultat. »

— « Il doit y avoir une explication naturelle, » dit Kent.

— « Eh bien, trouvez-la ! » répliqua le chauffeur en haussant les épaules. « C'est moi qui suis allé chercher Mrs. Carmody et ses deux gosses à Kempster pour les amener ici, » reprit-il au bout d'un moment. « Vous aimeriez peut-être que je vous raconte tout ce que je connais de l'histoire pendant le reste de la route ? »

Kent resta assis, immobile, sur le siège tandis que Tom mettait le moteur en marche et que la voiture démarrait pesamment. Puis il se retourna pour regarder la ferme au moment où celle-ci allait disparaître derrière une longue rangée d'arbres.

Ce dernier coup d'œil ne lui révéla qu'abandon et désolation... Sans pouvoir réprimer un frisson, il détourna son regard et murmura : « Eh bien... quelle est cette histoire ? »

La femme aperçut la ferme quand le chauffeur ralentit pour laisser la voiture descendre, en première, la longue pente au sol meuble et semé de gravier de la colline.

La ferme, pensait-elle avec une convoitise si intense que son corps massif en était tout secoué. La sécurité, enfin ! Enfin ! Avec un vieillard sénile et une fillette pour seuls obstacles entre elle et la possession de ces biens.

Entre elle... et les pénibles et sordides années qui s'étendaient derrière elle. Entre ces années que, restée veuve avec deux enfants, elle avait passées dans une habitation à bon marché, en travaillant quand l'occasion s'en présentait pour augmenter un peu les revenus que lui allouait parcimonieusement le fonds de secours aux économiquement faibles.

Des années d'enfer !

Et voici que le ciel se trouvait brusquement à sa portée ! Ses yeux bleus au regard dur se plissèrent ; son corps dodu et épais se raidit. Si elle ne pouvait pas saisir le trésor de sécurité qui s'offrait à elle, mieux vaudrait...

La pensée s'éteignit dans son esprit. Fascinée, elle regardait la ferme qui s'étendait dans la vallée, à ses pieds... la grande maison verte, l'énorme grange au toit rouge et toutes les dépendances. Tout près s'étendait un vaste champ de blé — du blé de printemps aux petits épis d'un vert brillant.

La voiture arrivait dans la vallée où un rideau d'arbres masquait la glorieuse majesté du paysage. L'automobile s'arrêta, l'avant — que le soleil faisait étinceler — pointé vers la grille, et le garçon trapu assis à côté de la femme demanda :

— « C'est ici, m'man ? »

— « Oui, Bill ! » répondit-elle en le regardant avec inquiétude. Tous les plans qu'elle formait au sujet de la ferme étaient centrés sur ce garçon. Pendant un moment, elle eut une conscience aiguë de ses défauts — du visage aux traits grossiers, sans virilité, à l'expression maussade, du corps épais et sans grâce qui rendaient ce garçon de seize ans rien moins qu'attirant.

Repoussant aussitôt le doute qui l'avait un instant envahie, elle se hasarda à demander : « Tu ne trouves pas que c'est magnifique ? »

— « Non ! » répliqua carrément Bill en retroussant ses grosses lèvres. « J'aimerais mieux vivre à la ville. » Haussant les épaules, il ajouta : « Mais j'pense que tu sais c'qu'est bon pour nous. »

— « Parfaitement, » répondit la femme avec soulagement. « Dans ce monde, ce qui importe c'est ce qu'on peut — et non pas ce qu'on veut — avoir. Rappelle-toi bien ça, Bill... Qu'est-ce qu'il y a, Pearl ? » reprit-elle d'un ton impatient en se tournant vers sa fille.

Celle-ci avait le don de l'impatienter. En quoi cette gamine de douze ans trop grassouillette, trop terne, et dont le visage déjà empâté n'offrait aucune promesse de beauté future pouvait-elle bien lui être utile ? D'un ton encore plus agacé, elle répéta : « Qu'est-ce qu'il y a ? »

— « J'viens d'voir un vieux bonhomme tout maigre qui traversait l'champ. Est-ce que c'est Mr. Wainwright, m'man ? »

Mrs. Carmody se retourna lentement pour regarder dans la direction indiquée par sa fille. Et, bientôt, un sentiment de vif soulagement l'envahit. Jusqu'à cet instant elle avait éprouvé une sourde inquiétude en pensant au vieux monsieur. Vieux... dans les rares lettres qu'elle lui avait écrites, sa belle-sœur le lui avait bien décrit comme tel, mais la femme ne s'était pas imaginé qu'il pût l'être à ce point. Voyons... il devait bien avoir quatre-vingt-dix, peut-être même cent ans ; il ne présentait donc absolument aucun danger pour elle.

Elle vit que le chauffeur était allé ouvrir la grille et revenait vers la voiture pour la faire entrer dans la cour de la ferme. Avec une assurance nouvelle, elle lui cria : « Attendez ! Attendez le vieux monsieur. Il revient de promenade et il doit être fatigué. Faites-le monter pour l'amener jusqu'à la maison ! »

Mieux valait, se disait-elle, créer une première impression favorable. La politesse était de rigueur, et le mot d'ordre : une main de fer dans un gant de velours.

Elle fut frappée de la manière bizarre dont la regardait le chauffeur. « Je n'me fierais pas trop à conduire avec lui, » dit celui-ci. « C'est un drôle de corps que c'vieux Mr. Wainwright ! Il y a des fois où il est sourd et aveugle et où il ne prête attention à personne. Et puis, il fait un tas d'choses bizarres. »

— « Lesquelles, par exemple ? » demanda la femme en fronçant les sourcils.

— « Pas la peine de chercher à vous expliquer, m'dame, » répliqua le chauffeur avec un soupir. « Vous apprendrez ça par l'expérience, maintenant ou plus tard. Suffit de l'regarder. »

Venant de la prairie, la longue silhouette mince s'avançait d'un pas lent et régulier. Le vieillard traversa la rue, passa devant la voiture, à moins de cinquante centimètres des pare-chocs, sans paraître se rendre le moindre compte de sa présence, et se dirigea tout droit vers la grille.

Plus exactement : il se dirigea, non pas vers la grande grille que le chauffeur venait d'ouvrir pour faire entrer la voiture, mais vers l'étroite et massive porte de bois réservée au passage des êtres humains. Il tâtonna, comme s'il cherchait quelque invisible loquet. Et puis...

La porte ne s'ouvrit pas, mais il la franchit comme si elle s'était ouverte ! Il passa à travers la massive porte de bois !

Mrs. Carmody perçut un cri de femme, poussé d'une voix rauque et qui se prolongea pendant un long moment. Avec un choc de terreur, elle reconnut sa propre voix.

L'effort qu'elle fit pour étouffer ce cri sauvage était si violent qu'elle retomba en arrière contre son siège, le sang lui martelant les tempes. Elle resta affalée, écœurée, froide comme la glace, la vue brouillée, la gorge sèche, tous les muscles agités de petites convulsions douloureuses, l'esprit vide de toute pensée.

⁂

— « Un instant ! » dit Kent, interrompant le récit du chauffeur. « Vous m'aviez dit, ce me semble, que le vieux monsieur était en vie à cette époque. Comment donc a-t-il pu passer à travers la porte ? »

Le narrateur le regarda d'un air étrange avant de répondre : « Mr. Kent, la seule raison pour laquelle ce vieux ne nous a pas tous rendus fous au cours des douze dernières années, c'est qu'il est inoffensif. Il passait à travers les grilles et les portes quand il était en vie, tout comme il le fait à présent. Et s'il n'y avait que ça... La différence, c'est que, maintenant, nous savons que nous l'avons enterré. Peut-être bien qu'il a toujours été fantôme et que de le tuer n'a pas arrangé les choses. Mais ce qu'il y a de sûr, c'est qu'il est inoffensif. C'est suffisant, n'est-ce pas ? »

Kent fit un signe d'assentiment, mais une nuance de doute perçait dans sa voix lorsqu'il répondit :

— « Je suppose que oui... Mais continuez, je vous prie. »

La frayeur qui avait envahi l'esprit de la femme fit place à la sensation que quelqu'un la tirait par le bras. Elle se rendit compte que le chauffeur s'adressait à elle :

— « Ne vous en faites pas, m'dame, » disait-il. « Ce n'est qu'un vieux bonhomme bizarre, mais inoffensif. Vous n'avez pas besoin d'avoir peur. »

Cependant, ce ne furent pas les paroles réconfortantes du chauffeur, mais celles, prononcées d'un ton un peu méprisant par le garçon assis à côté d'elle, qui lui rendirent ses esprits.

— « Ben quoi, m'man, » s'écria Bill, « tu t'laisses prendre à c'genre de truc. L'année dernière, sur scène, j'en ai vu un tout pareil, sauf qu'il était mieux fait. Il n'y a rien d'étonnant ni d'inquiétant là-dedans. »

La femme commença à se sentir mieux. « Bill est un garçon à l'esprit si solide et si pratique, » se dit-elle avec reconnaissance. « Et il a raison, bien sûr. Ce n'est qu'un tour pour épater les gens... » Mais que disait donc cette stupide gamine qu'elle avait pour fille ? Elle s'entendit répéter tout haut la question :

— « Qu'est-ce que tu dis, Pearl ? »

— « Il nous voit, m'man... Regarde ! » répondit Pearl.

La femme vit que le vieillard la regardait attentivement par-dessus la grille. Il avait un long visage doux et ridé qu'éclairait

une lueur d'intérêt naissant. Et il disait, d'une voix étonnamment claire pour quelqu'un d'aussi âgé :

— « Vous rentrez de la ville bien tôt aujourd'hui, Mrs. Carmody. Cela signifie-t-il que nous allons déjeuner de bonne heure ? »

Il s'interrompit un instant et reprit d'un ton courtois : « Je n'y vois aucun inconvénient, bien entendu. Je suis trop heureux de m'accommoder de vos habitudes. »

La pénible pensée qui vint à l'esprit de la femme fut qu'il se moquait d'elle. Son visage se durcit, ses yeux se plissèrent ; elle esquissa un sourire tout en s'efforçant de ne pas prêter attention à ce qu'elle venait d'entendre. La voix du chauffeur à son oreille la tira du trouble qui l'envahissait :

— « Si vous voulez m'en croire, m'dame, » dit l'homme précipitamment, « ne lui dites pas que vous êtes nouvelle venue dans ce pays. Le vieux a le don de double vue ; depuis des mois, il se comporte comme si vous viviez déjà avec lui et, si vous le contredisez, ça ne fera que lui embrouiller les idées encore plus. Un peu avant la mort de Mrs. Wainwright, il s'était mis à l'appeler par votre nom. C't'un drôle de vieux bonhomme, voilà tout ! »

Mrs. Carmody resta assise, immobile ; mais ses yeux bleus se mirent à briller et s'ouvrirent tout grands. Un courant chaud parcourut tout son être tandis qu'elle mesurait la portée des mots qu'elle venait d'entendre. Ainsi donc, le vieillard l'attendait !

Ce qu'elle avait redouté le plus, c'était justement le moment de son arrivée. Et... voici qu'elle était attendue !

Les préparatifs auxquels elle avait apporté tant de soin s'avéreraient efficaces. La lettre qu'elle avait forgée à grand-peine — cette lettre, fabriquée de toutes pièces, dans laquelle la petite-fille, aujourd'hui décédée, du vieillard la *priait* de venir s'occuper de sa petite Phyllis — ne serait que la confirmation d'un état de choses qui avait déjà été accepté comme inévitable. Mais comment...

La femme se ressaisit, évitant, par un effort de volonté, de compléter sa pensée. Ce n'était pas le moment de se préoccuper de l'étrange comportement d'un vieillard. Il lui fallait entrer en possession de la ferme, et plus vite cette question serait réglée, mieux cela vaudrait.

Elle sourit de nouveau, d'un air minaudier, et l'éclat de son triomphe intérieur illumina son visage aux traits grossiers.

— « Vous plairait-il de faire le reste de la route en voiture avec

nous, Mr. Wainwright ? » demanda-t-elle. « La promenade a dû vous fatiguer. »

Le vieillard hocha la tête et répondit avec empressement : « Bien volontiers, Mrs. Carmody. Je suis allé jusqu'à Kempster : c'est un long trajet et je suis un peu las. A propos, » ajouta-t-il, « j'ai vu votre sœur là-bas. »

Il venait de franchir la grille — celle qui était ouverte, cette fois — et se dirigeait vers la portière avant de la voiture quand Mrs. Carmody réussit à murmurer, d'une voix pâteuse :

— « Ma... sœur ? »

— « Chut ! » murmura le chauffeur. « Ne faites pas attention. Il mélange tout dans sa tête. Il se figure que chacun de nous a une vivante image, qu'il rencontre à chaque coin de rue. Voilà des années que c'est comme ça. Mais, encore une fois, il est parfaitement inoffensif. »

Cette fois, la femme eut moins de peine à approuver de la tête. L'épisode de la grille n'était plus dans son esprit qu'un vague fantasme qui devenait plus indistinct d'une minute à l'autre. Elle sourit au vieillard qui soulevait poliment son chapeau, et le regarda s'installer sur le siège à côté du chauffeur.

La voiture démarra poussivement, parcourut la vaste cour qui précédait la maison, contourna celle-ci et s'arrêta devant la véranda. Une fillette en robe blanche s'avança et resta sur le seuil de la porte, observant les nouveaux arrivants.

D'un regard prompt à saisir les détails, Mrs. Carmody remarqua qu'elle avait un joli visage encadré de cheveux blonds, qu'elle était mince, un peu frêle même, qu'elle pouvait avoir entre quinze et seize ans; et ne semblait pas très amicale.

Tout en se raidissant à cette constatation, la femme adressa un sourire aimable à la fillette et lui dit :

— « Bonjour, Phyllis. Je suis heureuse de vous voir. »

— « Bonjour, » répondit Phyllis. Et Mrs. Carmody sourit de contentement car, bien qu'exprimée à contrecœur, c'était néanmoins là une parole de bienvenue, une sorte d'acceptation.

En même temps, elle eut un petit rire intérieur : cette naïve fille de la campagne apprendrait vite qu'on ne résiste pas à un geste amical dicté par une volonté de fer.

L'avenir lui apparaissait sous un aspect tout à fait conforme à ses désirs. D'abord, il faudrait s'installer, puis s'employer à rapprocher Bill et Phyllis, de telle façon que, très vite, ils en viennent

à considérer le mariage comme l'aboutissement naturel de leurs relations. Ensuite...

La nuit était tombée et Mrs. Carmody avait depuis longtemps éteint la lampe dans la chambre du maître, avant que le souvenir du vieillard et des choses surprenantes qu'il avait dites et faites lui fût revenu à l'esprit.

Elle se coucha dans l'obscurité et, blottie dans le grand lit si confortable, elle réfléchit longuement. Enfin, gagnée par le sommeil, elle haussa les épaules. « Inoffensif », avait dit le chauffeur. Eh bien, ce vieil imbécile ferait mieux de le rester !

Le lendemain, Mrs. Carmody fut réveillée par un remue-ménage au-dessous d'elle. Elle s'habilla en hâte, avec le sentiment d'avoir été frustrée dès le premier jour. Cette vague impression devint une certitude lorsqu'elle vit le vieillard et Phyllis en train de prendre leur petit déjeuner.

Trois autres assiettées de céréales étaient posées sur la table, et Mrs. Carmody se laissa tomber sur une chaise devant l'une d'elles, dans un silence profond. Puis, remarquant un carnet ouvert devant la fillette, elle vit là une occasion d'entamer la conversation — qu'elle saisit aussitôt.

— « Vous faites vos devoirs ? » demanda-t-elle de son ton le plus amical.

— « Non ! » répondit Phyllis en refermant le carnet et en se levant de table.

Mrs. Carmody resta figée, luttant pour empêcher ses joues de blêmir. Inutile de s'énerver, se disait-elle. La seule chose à faire était de gagner, d'une manière ou d'une autre — de n'importe quelle manière — l'amitié de cette fille taciturne.

D'ailleurs, elle avait des renseignements à lui demander : au sujet de la nourriture, au sujet de la maison, au sujet de... l'argent.

Brusquement, le petit déjeuner lui parut insipide. Elle se leva, laissant son assiettée de céréales à demi pleine. Dans la cuisine, elle trouva Phyllis occupée à faire la vaisselle.

— « Laissez-moi laver, » lui dit-elle. « Vous essuierez si vous voulez. »

Et elle ajouta : « Ce serait dommage d'abîmer de jolies mains comme les vôtres à faire la vaisselle. »

Puis, après avoir jeté un rapide coup d'œil à la fillette, elle re-

prit : « J'ai un peu honte de m'être levée si tard. Je suis venue ici pour travailler, et non pour me reposer. »

— « Oh ! vous vous y habituerez, » répondit Phyllis. Et Mrs. Carmody eut de nouveau un petit rire de contentement intérieur : la dangereuse grève du silence était terminée. Elle demanda :

— « Pour les provisions... Faut-il les faire dans une boutique déterminée ? Dans sa lettre, votre mère n'a pas fait allusion à ce genre de détails et je... »

Elle s'interrompit, avec un tressaillement involontaire, à cette mention de la lettre. Un moment, elle resta sans bouger, les mains dans l'eau chaude. Puis elle se força à ajouter :

« Votre pauvre maman ! La lettre qu'elle m'a écrite était celle d'une personne si lasse... J'ai pleuré en la lisant. »

Sous ses paupières mi-closes, elle vit trembler les lèvres de la fillette et comprit qu'elle avait remporté la victoire. Une joie triomphante l'envahit à la pensée qu'elle était, en ce moment, maîtresse de la situation, que chaque mot prononcé, chaque attitude, étaient soumis à son contrôle. Vivement, elle ajouta :

— « Mais nous parlerons de ces détails plus tard. »

A travers ses larmes, la fillette murmura : « Nous avons un compte ouvert à l'épicerie Graham, à Agan. Vous pouvez téléphoner pour passer vos commandes : on livre à domicile. »

La femme se précipita dans la salle à manger pour enlever les assiettes qui y étaient restées et dissimuler la lueur de triomphe qui brillait dans ses yeux. Un compte ouvert à l'épicerie ! La question de savoir comment obtenir la disposition de l'argent, la perspective d'éventuelles démarches à accomplir, la certitude qu'il lui faudrait avant tout se faire bien voir des occupants de la maison et des habitants du village, l'avaient, par avance, rendue presque malade.

Et voici qu'un moyen tout simple s'offrait à elle : un compte ouvert !... Restait à savoir si l'épicier accepterait ses commandes...

— « Mrs. Carmody, » dit soudain la fillette, interrompant le cours de ses pensées, « je voudrais m'excuser de ne pas avoir répondu tout à l'heure à votre question concernant mon carnet. Voyez-vous, les voisins veulent toujours savoir ce que mon arrière-grand-père dit à leur sujet. Alors, pendant le petit déjeuner, au moment où il est le plus en forme, je lui pose des questions et je prends des notes. Je lui fais croire que j'ai l'intention d'écrire un

livre sur lui quand je serai grande. Je ne pouvais pas vous expliquer tout cela devant lui, n'est-ce pas ? »

— « Bien sûr que non, » répondit la femme, tout en pensant que, si les voisins étaient tellement intéressés par ce que le vieux disait d'eux, ils ne manqueraient pas de se montrer aimables envers toute personne capable de leur rapporter le dernier écho de ses paroles... Il lui faudrait donc ouvrir ses oreilles toutes grandes et, peut-être, prendre, elle aussi, des notes sur un carnet.

Elle entendit la voix de la fillette qui reprenait : « Je voulais vous dire aussi que grand-papa a vraiment le don de double vue. Vous n'y croyez sans doute pas encore, mais... »

Ses yeux brillaient de passion, et la femme était trop avisée pour laisser s'éteindre un tel enthousiasme.

— « Mais si, naturellement, j'y crois ! » se récria-t-elle. « Je ne suis pas de ces sceptiques qui refusent d'affronter la réalité. De tous temps, il y a eu des gens doués d'étranges pouvoirs. D'ailleurs, est-ce que je n'ai pas vu, de mes propres yeux, Mr. Wainwright traverser une lourde porte de bois et... »

Sa voix s'altéra. Les mots qu'elle venait d'employer pour décrire cet acte incroyable évoquaient une image trop vivante et trop réelle, et elle ne put qu'achever, d'un ton tremblant : « Naturellement que j'y crois ! »

— « Ce que je voulais dire, Mrs. Carmody, » poursuivit la fillette, « c'est qu'il ne faut pas vous froisser si grand-papa vous dit quelque chose qui vous semble désagréable. Il s'imagine toujours qu'il parle d'événements qui ont déjà eu lieu. Et puis il a cette manie de vous parler de votre sœur, si vous êtes une femme, ou de votre frère si vous êtes un homme, alors qu'en réalité c'est de vous-même qu'il s'agit. »

En réalité, c'est de vous-même qu'il s'agit...

Le souvenir de ces mots tourbillonna dans l'esprit de la femme longtemps après que la fillette fut retournée à l'école et que Graham, l'épicier, eut pris note de sa commande, effectuée pour le compte de la ferme Wainwright, en disant simplement : « Mais oui, Mrs. Carmody, nous savons bien qui vous êtes. »

Ce fut seulement vers midi qu'elle se décida à aller trouver le vieux monsieur, assis sous la véranda, pour lui poser la question qu'elle agitait dans son esprit depuis la veille :

— « Mr. Wainwright, quand vous avez vu ma sœur, hier, à Kempster, que... que vous a-t-elle dit ? »

Elle attendit la réponse dans un état de tension nerveuse qui l'effraya, et avec la désagréable impression de s'être rendue parfaitement ridicule. Le vieillard ôta pensivement sa pipe de sa bouche et répondit :

— « Elle sortait du palais de justice et... »

— « Du palais de justice ! » s'écria Mrs. Carmody.

Fronçant les sourcils d'un air de profonde méditation, Mr. Wainwright reprit : « Comme elle ne m'a pas adressé la parole, je ne peux pas vous dire ce qu'elle était venue y faire. Mais, » acheva-t-il d'un ton poli, « il devait s'agir d'un de ces petits litiges de rien du tout comme il nous arrive à tous d'en avoir à régler, un jour ou l'autre. »

La voiture ralentit et, se penchant vers Kent, le chauffeur lui dit, en désignant de la main une maison de bois à deux étages précédée d'une véranda :

— « Voilà l'hôtel. Je vous laisse maintenant, car j'ai du travail qui m'attend. Je vous raconterai la fin de l'histoire une autre fois. Ou bien, si je n'avais pas le temps de le faire, demandez à quelqu'un d'autre : tout le monde la connaît, par ici. »

Le lendemain matin, l'éclat d'un soleil éblouissant pénétrant dans sa chambre d'hôtel réveilla Kent. Il se leva et alla à la fenêtre pour regarder le paisible village qui s'étendait devant lui.

Aucun bruit ne se faisait entendre : le petit rideau d'arbres et la rangée de maisons aux toits rouges demeuraient figés dans une immobilité de rêve sous le ciel très bleu.

Kent se dit qu'il avait bien fait de se décider à passer le reste de l'été dans ce coin tranquille, pour y mener tout à loisir les négociations relatives à la vente de la ferme que ses parents lui avaient léguée. Après s'être surmené pendant toute l'année, il avait vraiment besoin de repos.

Après quelques instants de méditation, il descendit à la salle à manger et se surprit lui-même en dévorant deux œufs sur le plat et quatre tranches de bacon en plus de son assiettée de céréales. Le petit déjeuner terminé, il voulut aller s'installer sous la véranda... et y trouva le fantôme, assis dans un fauteuil d'osier.

Kent s'arrêta court et sentit un petit frisson courir dans sa nuque. Au bout d'un moment, le vieillard l'aperçut et dit :

— « Bonjour, Mr. Kent. Je serais très heureux si vous vouliez bien vous asseoir et faire un brin de causette avec moi. J'ai besoin d'être réconforté. »

Ces mots étaient prononcés d'un ton de confidence presque pathétique et, pourtant, Kent éprouva la brusque sensation de perdre pied. Sans qu'il sût dire pourquoi, la bienveillance que le vieillard lui avait témoignée la veille lui avait paru irréelle.

Cependant, voici qu'elle se manifestait de nouveau.

Il se ressaisit bien vite. Après tout, l'explication était simple — en partie du moins. Il y avait là un vieux monsieur — cette réputation de fantôme que lui faisaient les gens était ridicule, naturellement — un vieux monsieur, donc, qui possédait le don de prévoir l'avenir. Et de le prévoir de telle façon que, s'agissant de Mrs. Carmody, il lui semblait avoir vécu pendant plusieurs mois en sa compagnie avant même qu'elle fût venue s'installer chez lui.

De toute évidence, il éprouvait la même impression à l'égard de Kent. Par conséquent...

— « Bonjour, Mr. Wainwright ! » dit Kent d'un ton cordial, en s'asseyant à côté du vieillard. « Vous avez besoin d'être réconforté, dites-vous. Qu'est-ce donc qui vous attriste ? »

Le vieux monsieur hésita un instant, et son front creusé de fines rides se plissa sous un effort de réflexion. Enfin, il répondit d'une voix lente : « Oh ! sans doute ai-je eu tort d'en parler. Ce n'est la faute de personne, je suppose... Les petits tracas de la vie quotidienne, voilà tout. En l'occurrence, il s'agit de Mrs. Carmody qui vient de me harceler pour que je lui dise ce que sa sœur faisait au palais de justice. »

Cette allusion à la seule partie de l'histoire que connût Kent laissa celui-ci interloqué et sans voix. Sa raison refusait d'admettre qu'il y eût là une simple coïncidence, et toutes sortes de pensées confuses se pressaient dans son esprit.

Cet être bizarre et énigmatique était-il, en même temps qu'un voyant et un fantôme, un devin capable de lire dans la pensée d'autrui ? Son vieux cerveau usé avait-il acquis des qualités d'automatisme qui le faisaient réagir aux pensées filtrant de l'esprit de ses interlocuteurs ? Ou bien...

Kent cessa un instant de réfléchir, l'esprit littéralement transpercé par la pensée qui venait d'y naître : ou bien cette allusion à Mrs. Carmody, cette illusion que la gouvernante était toujours là pour s'occuper de lui, n'étaient-elles qu'une de ces fantastiques et macabres réminiscences comme on en trouve dans les récits de

maisons hantées où un crime a été commis — dans ces histoires d'âmes en peine, de meurtriers et de victimes condamnés à revivre à jamais la vie qui était la leur avant et pendant le crime ?

Mais ce qu'il imaginait là était impossible ! Mrs. Carmody était toujours en vie — enfermée dans un asile d'aliénés, certes, mais bien vivante !

Kent exhala avec précaution la bouffée d'air qu'il avait retenue pendant près d'une minute et reprit : « Pourquoi ne lui dites-vous pas de demander elle-même à sa sœur ce que celle-ci faisait au palais de justice ? »

Une expression d'intense surprise couvrit le visage fin et parcheminé, et le vieillard répondit avec une étrange dignité :

— « Tout cela est plus compliqué que vous ne semblez le croire, Mr. Kent. Je n'ai jamais très bien compris ce qui provoquait l'apparition de tant de jumeaux dans le monde depuis ces dernières années, et le fait que la plupart d'entre eux soient brouillés au point de ne plus s'adresser la parole est pour moi une source d'étonnement plus grand encore. »

Il hocha la tête et poursuivit : « Tout cela est très troublant. Ainsi, la présence au palais de justice de la sœur de Mrs. Carmody... Il me semble avoir entendu raconter quelque chose à ce sujet, mais, sur le moment, j'ai dû considérer que c'était sans importance, car je ne me rappelle pas bien les détails. Ce n'est pas là une situation agréable pour un inoffensif vieillard. »

Inoffensif ! Involontairement, Kent fronça les sourcils. C'était ce qualificatif que les gens s'accordaient pour appliquer au... fantôme ! Tom, le chauffeur, l'avait employé ; la petite Phyllis aussi, d'après le récit de Tom ; et, maintenant, le vieux monsieur lui-même.

Inoffensif, inoffensif, inoffensif... Mais, se dit Kent, les nerfs tendus, que penser du fait que le vieillard ait poussé une femme à l'assassiner ? Quel était son but ? Quel était...

Il desserra ses doigts qu'il tenait crispés sur le bras du fauteuil, en se demandant avec inquiétude ce qui lui prenait de se laisser ainsi impressionner par une histoire de ce genre.

Puis il leva les yeux. Le ciel était plus bleu que jamais, la journée d'été magnifique. Tout était pour le mieux dans le monde de la réalité.

Un calme et un silence profonds régnaient autour de Kent tandis que, les yeux mi-clos, il examinait le vieux visage maigre et allongé. Le teint de Mr. Wainwright était légèrement grisâtre, com-

me celui des personnes âgées, et de petites lignes s'entrecroisaient sur sa peau au grain délicat. Il avait un nez fin, un peu aquilin, une jolie bouche aux lèvres minces.

C'était un beau vieillard, mais... cela n'expliquait rien, et...

Le vieux monsieur s'était levé et se tenait debout très droit. Remettant soigneusement son chapeau sur sa tête, il dit :

— « Je dois m'en aller, maintenant. Mes relations avec Mrs. Carmody étant un peu tendues, il est très important que je ne la fasse pas attendre pour déjeuner. Nous nous reverrons certainement, Mr. Kent. »

Kent se leva à son tour. Une séduisante idée lui était venue à l'esprit. Son intention était tout d'abord de se rendre à la ferme qui avait appartenu à ses parents pour se présenter aux métayers ; mais cela pouvait attendre.

Pourquoi ne pas accompagner le... fantôme jusqu'à la demeure abandonnée des Wainwright et...

Quoi donc ?

Cette question qu'il se posait à lui-même le déconcerta un moment ; mais, bientôt, il serra les lèvres d'un air résolu. Cette mystérieuse histoire occupait déjà trop son esprit, et la laisser en prendre possession risquerait de contrecarrer tous les plans qu'il pourrait faire. D'ailleurs, en ce qui concernait la ferme, rien ne pressait. Kent était là pour se reposer et se détendre tout autant que pour s'occuper de ses affaires.

Il restait debout, immobile, pas tout à fait décidé encore, l'esprit paralysé par une sorte de réticence.

N'était-il pas dangereux d'accompagner un fantôme jusqu'à une vieille maison isolée et dissimulée à tous les regards ?

Mais Kent chassa cette crainte lancinante en se disant qu'après tout... ce n'était pas Mrs. Carmody qui avait été assassinée. Elle avait perdu la tête, certes ; mais le danger à redouter était uniquement d'ordre mental, et non physique. De plus...

Kent s'efforçait de s'endurcir et de garder l'esprit clair. Nulle panique soudaine, nulle menace horrible ou mystérieuse ne réussirait à ébranler sa raison. Par conséquent...

Kent ouvrit la bouche pour rappeler le vieillard qui s'éloignait d'un pas précautionneux le long du trottoir. Mais, avant qu'il ait eu le temps d'émettre un son, une voix grave s'éleva tout près de lui :

— « J'ai remarqué que vous parliez avec le fantôme, Mr. Kent, » dit cette voix.

Kent se retourna pour faire face à un homme de forte corpulence qu'il avait vu assis dans une petite pièce, derrière le bureau de réception de l'hôtel. Le gros homme reprit, d'un ton important, en faisant trembler son triple menton :

— « Mon nom est Jenkins, monsieur. Je suis le directeur de l'hôtel Agan. »

De ses yeux pâles et enfoncés dans leurs orbites il scrutait le visage de Kent. Après un instant de silence, il poursuivit : « Tom m'a raconté que vous aviez rencontré hier le personnage le plus important de notre district. Il s'agit là d'un cas étrange et mystérieux. Très étrange et très mystérieux. »

Le vieillard avait remonté la rue et sa silhouette incroyablement maigre, qui se déplaçait lentement, disparut brusquement derrière un bouquet d'arbres. Kent regarda un moment dans sa direction, en pensant qu'il ferait peut-être bien de suivre le vieux monsieur dès qu'il pourrait, sans impolitesse, prendre congé de l'importun.

Puis il reporta son regard sur le directeur de l'hôtel, qui reprenait de sa voix grave :

— « Je crois comprendre que Tom n'a pas eu le temps de vous raconter tout ce qui s'est passé à la ferme Wainwright. Peut-être pourrais-je achever pour vous cet étrange et mystérieux récit. »

Kent fut frappé de constater que les mots « étrange et mystérieux » revenaient souvent dans la conversation de cette montagne de chair.

Il comprit en même temps qu'il lui faudrait remettre à plus tard sa visite à la ferme fantôme, sous peine d'offenser son hôte.

Fronçant les sourcils, il décida de se plier aux circonstances. Point n'était besoin de suivre, dès maintenant, la piste du vieillard ; peut-être aurait-il intérêt, au contraire, à avoir tous les éléments en main avant de tenter de résoudre cette énigme. Le gros homme s'étant laissé tomber sur un siège en soufflant bruyamment, Kent s'assit à son tour et demanda :

— « Les habitants de cette région ont-ils découvert une théorie qui puisse expliquer la... » (il hésita un instant avant de poursuivre) « l'apparence étrange et mystérieuse du fantôme ? Car vous affirmez que c'est un fantôme, malgré son aspect matériel... »

— « C'est, incontestablement, un fantôme ! » grommela Jenkins de sa voix de basse. « Nous l'avons enterré, n'est-il pas vrai ? Et

déterré une semaine plus tard, pour voir s'il était toujours dans sa tombe. Or, il y était — bien mort, et froid comme le marbre. Certes, il s'agit réellement d'un fantôme ! Quelle autre explication pourrait-il y avoir ? »

— « Je dois avouer que... je ne crois guère aux... fantômes, » dit Kent en pesant ses mots.

Le gros homme repoussa cette objection d'une main molle et répliqua : « Aucun de nous n'y croyait, monsieur. Aucun de nous ! Mais les faits sont les faits. »

Kent resta un instant silencieux avant de reprendre : « Un fantôme qui prédit l'avenir... Mais quelle sorte d'avenir ? Celui qu'il prévoit n'est-il pas aussi vague que l'affirmation selon laquelle il aurait vu la sœur de Mrs. Carmody quitter le palais de justice ? »

Mr. Jenkins secoua la tête, d'un mouvement qui fit trembler ses joues flasques, et répondit en s'éclaircissant la voix : « Il s'agit là de petits événements locaux et sans importance, mais néanmoins susceptibles d'intéresser un vieillard qui a vécu ici toute sa vie. »

— « A-t-il jamais dit quoi que ce soit au sujet de la guerre ? » demanda Kent.

— « Il en parle comme si elle était finie et considère, par conséquent, que moins il en est question dans la conversation, mieux cela vaut. » Avec un gros rire rauque, mais plein d'indulgence, Mr. Jenkins poursuivit : « Ce qui l'étonne le plus, à propos de la guerre, c'est que les prix continuent à monter. Cela le perturbe beaucoup. Et il est inutile de poursuivre la conversation avec lui, car il se fatigue vite de parler et prend un air de martyr... Il a parlé, cependant, d'un débarquement américain dans le nord de la France ; mais, » acheva le gros homme en haussant les épaules, « nous savons tous que ce débarquement aura lieu un jour. »

Kent fit un signe d'assentiment et reprit : « Cette Mrs. Cardoy... quand est-elle arrivée ici ? »

— « En 1933, » répondit Jenkins. « Cela fait près de neuf ans. »

— « Et Mr. Wainwright est mort depuis cinq ans ? »

Le gros homme se carra dans son fauteuil et répliqua d'un ton pompeux : « Je serais heureux de vous raconter le reste de l'histoire de façon méthodique, Mr. Kent. Je vais donc commencer, en passant sous silence les premiers mois qui ont suivi l'arrivée de Mrs. Carmody, car ils contiennent bien peu d'événements importants... »

⁂

En quittant la coopérative agricole de Kempster, la femme avait un air triomphant. Elle sentait renaître en elle l'enthousiasme qui l'avait saisie lorsque, deux mois plus tôt, elle avait découvert l'existence de cette coopérative.

Quatre poulets et trois douzaines d'œufs, représentant quatre dollars en espèces sonnantes !

En espèces !

Mais, bientôt, son enthousiasme tomba et elle fronça les sourcils. Maintenant que la moisson approchait (elle commencerait dans une semaine), il ne lui serait plus possible, pour tirer de l'argent de la ferme, de recourir à ce genre d'expédient. En un éclair, son imagination lui fit revoir le carnet de chèques qu'elle avait trouvé dans la maison et grâce auquel elle avait obtenu ce renseignement sensationnel : le compte des Wainwright à la banque de Kempster s'élevait à onze mille sept cent trente-quatre dollars cinquante et un *cents.*

Une prodigieuse fortune, si proche d'elle — et en même temps si lointaine !

La femme restait immobile devant la porte de la banque, paralysée par une pensée sombre comme la nuit : si elle entrait là, dans quelques minutes elle apprendrait le pire.

Cette fois, ce ne seraient pas un vieillard et une fillette qu'elle aurait à affronter. Ce serait...

Le directeur de la banque était un petit homme tiré à quatre épingles et portant des lunettes à monture d'écaille derrière lesquelles étincelaient deux grands yeux gris.

— « Ah ! vous voici, Mrs. Carmody, » dit-il en se frottant les mains. « Enfin, vous avez l'idée de venir me voir ! »

Avec un petit rire étouffé, il reprit : « Eh bien, voyons ! nous allons tout régler pour le mieux : ne vous inquiétez pas. Je pense qu'à nous deux, nous pouvons nous arranger pour gérer la fortune de la famille Wainwright à la satisfaction de la collectivité comme à celle de la justice. N'est-ce pas votre avis ? »

De la justice ! La femme perçut ces mots au moment où une nouvelle vague de triomphe montait en elle. Ainsi, c'était cela ! c'était ce que le vieillard avait prédit — et c'était une bonne chose, non une mauvaise !

Pendant un instant, elle se sentit furieuse contre le vieil imbécile qui lui avait fait une telle peur... Mais le banquier poursuivait :

— « Si j'ai bien compris, vous avez en main une lettre de votre

belle-sœur vous priant de veiller sur Phyllis et sur la ferme. Peut-être ne sera-t-il pas nécessaire de produire cette lettre, étant donné que vous êtes la seule parente de la défunte ; mais, en l'absence d'un testament, elle constituerait une pièce officielle sur laquelle le tribunal pourrait s'appuyer pour vous nommer exécutrice. »

La femme resta immobile, comme figée par ces paroles. Sans raison apparente, alors qu'elle avait toujours pensé qu'en cas de nécessité elle pourrait présenter cette lettre forgée avec tant de soin, maintenant que le moment critique était venu elle hésitait à le faire...

Elle fit mine, pourtant, de fouiller dans son sac pour y chercher la lettre, en marmonnant que, peut-être, celle-ci ne s'y trouvait plus. Mais elle savait bien à quoi s'en tenir !

Au bout d'un moment, elle la tira de son sac, la sortit, sans la regarder, de l'enveloppe blanche dans laquelle elle l'avait soigneusement placée, la glissa entre les doigts boudinés qui se tendaient pour la prendre — et attendit la sentence...

Tout en lisant la lettre, le banquier murmurait, tant pour lui-même que pour son interlocutrice : « Hum... Elle vous offre vingt-cinq dollars par mois, tous frais payés... »

La femme sentit frémir chaque muscle de son corps massif et pensa rageusement qu'elle devait être folle lorsqu'elle avait écrit une chose pareille... Vivement, elle s'écria : « Ne parlons pas d'argent : je ne suis pas ici pour... »

— « Ce que j'allais dire, » interrompit le directeur de la banque, « c'est que ce salaire me paraît tout à fait insuffisant. La personne chargée d'administrer une ferme aussi grande et aussi prospère que celle des Wainwright devrait toucher au moins cinquante dollars par mois, et c'est cette somme que j'ai l'intention de réclamer pour vous au juge... Le tribunal siège justement, ce matin, dans notre village, » ajouta-t-il, « et, si vous voulez bien m'accompagner, nous pourrons faire régler cette question immédiatement. »

Après un instant de réflexion, il reprit : « A propos, le juge s'intéresse beaucoup aux prédictions du vieux Mr. Wainwright. »

— « Je connais les toutes dernières, » répliqua la femme en avalant sa salive.

Un peu plus tard, elle se laissa conduire par son guide à travers les rues du petit village, que le brillant soleil de cette fin de juillet inondait de ses rayons. Peu à peu, ceux-ci réchauffèrent le sang qui s'était figé dans ses veines.

⁂

Trois années s'étaient écoulées depuis lors, trois paisibles années. Occupée à passer le balai mécanique sur le tapis du salon, la femme s'arrêta court dans cette tâche et fronça les sourcils. Sans savoir au juste ce qui avait fait naître cette question dans son esprit, elle se demandait.....

Avait-elle vu le vieillard en quittant le palais de justice, trois ans plus tôt, ce fameux jour de juillet où le monde s'était offert à elle sans qu'elle eût à lutter pour le conquérir ?

Le vieux monsieur avait prédit ce qui se passerait à ce moment-là ; cela signifiait donc que, d'une manière ou d'une autre, il l'avait vu. Cette image s'était-elle présentée à lui sous la forme d'une vision, ou bien, au cours des mois, un rapport entre certains faits s'était-il établi dans son esprit ? Bref, avait-il été effectivement, physiquement, présent, et la scène qu'il décrivait lui était-elle revenue en mémoire avec le temps, à la suite de quelque vague association d'idées ?

La femme ne se rappelait pas l'avoir vu. Quelque effort qu'elle fît pour évoquer ce moment, rien n'en subsistait dans sa mémoire, à part le souvenir flou d'une grande satisfaction.

Mais, naturellement, le vieillard pensait s'être trouvé devant le palais de justice avec elle. Le vieil imbécile croyait que tout ce dont il parlait était un souvenir de son passé. Quel univers nébuleux et sénile ce passé devait être !

Il devait se dérouler devant son esprit comme une route au-dessus de laquelle flotteraient des lambeaux de brouillard tantôt épais et impénétrables, tantôt légers et éclairés par les brillants rayons du soleil... et par des images.

Des images d'événements.

Elle perçut un mouvement de l'autre côté de la pièce. Le vieillard s'agitait sur son siège. Après quelques instants de réflexion, il fit remarquer :

— « On dirait que c'est hier que Phyllis et le jeune Couzens se sont mariés. Et, pourtant, il y a de cela... »

Il s'interrompit pour demander d'un ton poli : « Combien de temps y a-t-il au juste, Pearl ? Ma mémoire n'est plus aussi bonne qu'autrefois et... »

Ces mots ne pénétrèrent pas vraiment l'esprit de la femme, mais son regard, qui faisait rêveusement le tour de la pièce, se posa sur la grassouillette Pearl et s'y arrêta. La fillette se redressa

d'un mouvement brusque sur le canapé sur lequel elle s'était vautrée, et ses gros yeux ronds de bébé s'agrandirent de surprise.

— « M'man ! » cria-t-elle d'une voix aiguë. « T'as entendu ? Grand-papa parle comme si Phyllis et Charlie Couzens étaient mariés ensemble ! »

Il y eut un bruit étouffé, pareil à celui que pourrait faire une personne qui s'étrangle. Avec un tressaillement, la femme se rendit compte qu'il sortait de son propre gosier. Haletante, elle se précipita vers le vieillard et se pencha sur lui, les lèvres serrées, le regard dur.

Pendant un moment, son effroi fut si grand qu'elle resta sans voix. L'étendue de la catastrophe que faisait présager la remarque du vieux monsieur était telle qu'elle ne laissait guère place à la pensée. Mais...

Un mariage comme celui-là... Alors qu'elle avait eu la prétention de croire que Phyllis et Bill... Alors que Bill lui-même avait dit...

Un mariage entre Phyllis et le fils du fermier voisin mettrait fin automatiquement à sa sécurité. Elle possédait près d'un millier de dollars, mais combien de temps cette somme durerait-elle une fois tarie la source des revenus ?

Sous l'effet de la frayeur qui lui causait une douleur aiguë, le flot de paroles, un instant contenu par la fureur même de ses pensées, se déversa d'un seul coup :

— « Espèce de vieil imbécile ! » hurla-t-elle rageusement. « Ainsi, pendant toutes ces années où je m'occupais de vous, vous ne faisiez que comploter contre moi et les miens ! Voilà bien l'un de vos sales tours ! Vous vous croyez malin d'utiliser votre don de cette façon, hein ?... »

Ce fut la façon peureuse dont le vieillard se recroquevillait sous l'effet de cette algarade qui fit prendre conscience à la femme du danger d'un tel éclat, après des années de souriante amabilité.

— « Je ne comprends pas, Mrs. Carmody, » murmura craintivement le vieux monsieur. « Qu'y a-t-il donc ? »

— « L'avez-vous dit ? » répliqua-t-elle, dans un cri qu'elle eût été incapable de retenir, fût-ce même pour sauver son âme.

— « Ai-je dit... quoi ? »

— « Que Phyllis et le jeune Couzens... »

— « Ah ! c'est d'eux qu'il s'agit, » dit le vieillard, semblant oublier complètement qu'elle était penchée au-dessus de lui. Un sourire bienveillant éclaira son visage et il reprit d'un ton paisible :

« On dirait que c'est hier seulement qu'ils se sont mariés. »

Puis, pour la seconde fois, il remarqua l'expression sombre et menaçante de la femme qui le dominait de toute sa hauteur, et demanda dans un hoquet : « Mais qu'y a-t-il donc ? Est-il arrivé quelque chose à Phyllis ou à son mari ? »

La femme se ressaisit au prix d'un terrible effort, et son regard bleu ardoise se fixa sur lui avec une intensité effrayante :

— « Je ne veux pas que vous parliez d'eux, » dit-elle d'une voix sourde. « Je ne veux pas entendre un seul mot à leur sujet. C'est compris ? »

Le vieillard s'agita sur son siège. Son visage, que sillonnaient des myriades de petites rides nouvelles, prit une expression hébétée et il balbutia :

— « Ce sera comme vous voudrez, naturellement, Mrs. Carmody... Mais... tout de même... ma propre arrière-petite-fille... »

Il se tassa sur sa chaise tandis que la femme se tournait d'un brusque mouvement vers Pearl, en grondant : « Si jamais tu répètes un seul mot de tout ça à Phyllis, je te... Tu sais ce que je te ferai ! »

— « Oh ! bien sûr, m'man, » répondit la fillette. « Tu peux compter sur moi, m'man ! »

Toute tremblante, la femme détourna la tête. Pendant des années, elle avait gardé au fond de son esprit un vague plan, avec l'idée d'y recourir si jamais Phyllis manifestait un jour son intention d'épouser quelqu'un d'autre...

Le dégoût et la frayeur mêlés tordirent son visage en une vilaine grimace et firent sortir l'affreux projet du coin sombre de son cerveau où elle le tenait caché.

Ses doigts continuaient à trembler tandis qu'elle travaillait. Tout à coup, elle se vit dans la glace accrochée au-dessus de l'évier et recula, effrayée par l'image déformée d'elle-même qui lui était renvoyée.

Cela la calma d'un seul coup. Mais la peur subsista, continuant à monter, en grosses vagues, du plus profond de son être. Qu'était-elle, en somme ? Une femme de quarante-cinq ans, en pleine misère, sans revenus... Il y avait bien les fonds de secours de l'Etat mais ceux-ci ne lui seraient alloués que lorsque tout l'argent qu'elle possédait actuellement aurait fondu. Il y avait aussi la retraite des vieux travailleurs... mais elle n'y aurait droit que dans vingt-cinq ans.

La femme poussa un profond soupir. Sur ce terrain, elle se savait vaincue d'avance, mais ce n'étaient là que des détails sans importance. Actuellement, seul comptait le projet qu'elle tenait en réserve et, pour mener à bien celui-ci, il lui fallait obtenir la pleine collaboration de Bill.

Elle examina attentivement son fils lorsque celui-ci rentra déjeuner, après avoir passé la matinée à travailler aux champs. Depuis un an, ce garçon faisait montre d'un calme qui l'intriguait — comme si, à vingt ans, il avait brusquement acquis la sagesse un peu rassise d'un adulte.

Il avait tout à fait l'air d'un homme, à présent. De taille moyenne, mais solidement bâti, il avait un visage aux traits assez grossiers qu'éclairait une sombre passion.

C'était une bonne chose que cette passion. Bill avait certainement hérité de sa mère cette âme inquiète et trouble, cette ambition démesurée... Il ne fallait pas oublier non plus que, juste à l'époque où la famille avait quitté la ville pour venir s'installer à la ferme, il avait été surpris en train de voler, et relâché après une forte admonestation.

Loin de lui tenir rigueur de cette incartade, la femme n'avait ressenti qu'une rage amère contre un monde si dur envers les jeunes gens impitoyablement condamnés par le destin à n'avoir jamais d'argent à dépenser.

Tout cela était loin, à présent. Depuis deux ans, Bill travaillait consciencieusement et régulièrement, abattant sa part de besogne tout comme les autres journaliers. Cependant...

Lorsqu'il s'agirait d'obtenir Phyllis, le caractère dur et tenace qui était le sien autrefois reprendrait le dessus — et leur vaudrait à tous trois la victoire.

A la dérobée, la femme observait son fils qui, par-dessus la table, jetait de longs coups d'œil appuyés sur Phyllis, assise en face de lui. Depuis plus d'un an, elle le voyait regarder Phyllis de cette façon. De plus, elle l'avait interrogé et...

Pour conquérir la jeune fille qu'il aimait, un garçon de vingt ans serait certainement prêt à se battre, à lutter âprement et sans scrupule.

Mais la difficulté était de savoir comment une mère pourrait bien s'y prendre pour exposer à son fils le sinistre projet qu'elle avait en tête. Lui dirait-elle tout crûment les choses ou bien... ?

Après le déjeuner, pendant que Phyllis et Pearl faisaient la vaisselle, la femme suivit silencieusement Bill qui montait dans sa

chambre. Et, en fait, tout se passa beaucoup plus simplement qu'elle n'avait osé l'espérer.

Quand elle eut terminé, il resta étendu sur son lit pendant un moment, les yeux fixés au plafond, le visage calme, presque placide. Enfin, il dit :

— « Si je comprends bien, tu as l'intention d'emmener Pearl voir un film à Kempster, ce soir. Pendant ce temps, le vieux, naturellement, dormira comme une souche. Mais, quand Phyllis ira se coucher, à l'heure habituelle, j'entrerai dans sa chambre... et alors elle sera bien forcée de m'épouser. »

C'était dit de façon si brutale que la femme eut un geste de recul, comme si on lui avait présenté un miroir dans lequel se seraient reflétés son visage ravagé et son âme vile. Bill reprit, du même ton froid :

« Si je fais ce que tu me dis, nous pourrons rester à la ferme. C'est bien ça ? »

Elle fit un signe d'assentiment, car aucun mot ne parvenait à sortir de ses lèvres. Puis, n'osant pas rester plus longtemps auprès de son fils, elle se détourna et quitta la chambre.

Peu à peu, l'humeur sombre dans laquelle cet entretien l'avait laissée se dissipa. Vers trois heures, elle alla retrouver le vieillard sous la véranda. En l'entendant approcher, il leva les yeux vers elle et dit :

— « Quelle chose affreuse ! Votre sœur a été pendue. J'ai appris cela tout à l'heure, à l'hôtel. Pendue !... C'est vraiment terrible ! Vous aviez bien raison de ne pas vouloir entretenir de relations avec elle ! »

Puis, paraissant oublier complètement sa présence, il retomba dans un profond silence et resta assis, immobile, le regard perdu dans le vague.

Ce qu'il venait de dire était absolument irréel, tout à fait incroyable, parfaitement fantastique. La femme le regarda fixement et comprit, dans un éclair, la signification du petit sourire — un sourire très serein — qui venait d'apparaître sur ses lèvres.

Ainsi, se dit-elle froidement, c'était là son plan. Le vieux scélérat n'avait nullement l'intention de laisser son arrière-petite-fille épouser Bill. C'est pourquoi, fort de sa réputation de prophète, il voulait habilement lui faire croire que Phyllis et le jeune Couzens...

Ce mariage était son but. Et, maintenant, il cherchait à effrayer la femme afin de l'amener à faire quelque chose pour l'empêcher.

Pendue, vraiment ! Une sourde colère intérieure la posséda.
Le vieux était malin... mais pas assez, cependant.

Au cinéma, elle eut conscience d'un brouhaha de conversations et de l'éclat tremblotant des lumières. Trop de conversations dénuées de sens et trop de lumières...

Ses yeux lui faisaient mal, et, plus tard, lorsqu'elle se retrouva dans les rues mal éclairées de Kempster, le contraste entre les lumières trop crues et cette demi-obscurité lui apporta un vif soulagement.

Sans doute avait-elle dit : « Pearl, si nous allions prendre une banane glacée à la crème ? », à moins que ce ne fût Pearl qui l'eût proposé et qu'elle eût accepté. Toujours est-il qu'elle se retrouva assise à une petite table en face de sa fille, en sentant fondre dans sa bouche de la glace qui avait un goût de banane.

Une seule pensée, harcelante, occupait son esprit : si Bill et elle réussissaient à mener à bien leur projet, le monde serait à eux. Rien, désormais, ne pourrait leur nuire autant que ne le ferait un tel mariage...

— « Dis, m'man, j'ai sommeil ! Il est onze heures et demie, » murmura soudain Pearl d'une voix dolente.

Dans un sursaut, la femme revint à la réalité et, regardant sa montre, constata que la fillette avait dit vrai. « Miséricorde ! » s'écria-t-elle avec un étonnement feint. « Je ne me rendais pas compte qu'il était si tard ! »

Le cheval qui les attendait devant la porte paraissait impatient de regagner son écurie. Tandis que la carriole roulait le long de la colline, la femme ne voyait briller autour d'elle aucune lumière. Les bâtiments de la ferme se détachaient, sombres et mornes sous la clarté de la lune, comme de grandes ombres dépourvues de forme.

Laissant à Pearl le soin de dételer le cheval, la femme pénétra en tremblant dans la maison. Dans la cuisine une lampe brûlait faiblement. Elle remonta la mèche, mais, malgré la lumière, ce fut en trébuchant qu'elle monta l'escalier. Enfin, péniblement, elle atteignit le premier étage, alla jusqu'à la chambre de Bill et frappa, tout doucement, à la porte.

Il n'y eut pas de réponse.

Elle ouvrit la porte. La pâle lueur jaune de la lampe éclaira le lit vide. Un instant hébétée, la femme ne se ressaisit qu'en en-

tendant le bruit des pas de Pearl dans la cuisine, au-dessous d'elle. Vivement, elle referma la porte. La fillette monta l'escalier en bâillant et disparut aussitôt dans sa chambre.

Le gros homme s'interrompit brusquement car la sonnerie du téléphone retentissait dans le lointain. Il se leva lourdement de son siège en grommelant d'un ton d'excuse : « Je reviens tout de suite. »

— « Une question seulement avant que vous partiez, » dit Kent précipitamment. « Qu'est-ce que cette prophétie concernant une pendaison ?... Je croyais que Mrs. Carmody était internée, mais bel et bien vivante. »

— « Elle l'est en effet, » répondit le propriétaire de l'hôtel, dont la grosse masse s'encadrait dans la porte. « Nous avons tous pensé que le vieux cherchait simplement à nous en faire accroire. »

Les minutes traînaient en longueur. Kent tira de sa poche un calepin et, sans but précis, traça minutieusement ces mots :

Un vieux monsieur
capable de prédire l'avenir,
qui a poussé une femme à l'assassiner
mais qui vit toujours,
qui passe à travers les objets les plus solides
et qui (peut-être) sait lire dans les pensées.

Il demeura un instant pensif avant d'ajouter :

Un fantôme sénile.

Pendant quelques instants, il regarda fixement ces lignes, puis il eut un rire lugubre... et perçut au même moment, venant de la pièce voisine, un cliquetis de boules qui roulaient.

Il se leva, jeta un coup d'œil par la porte entrouverte et sourit d'un air sardonique en voyant le gros Jenkins occupé à faire une partie de billard avec un homme de la même corpulence et à peu près du même âge que lui.

Avec un haussement d'épaules indifférent, Kent se détourna pour sortir. De toute évidence, il ne pourrait apprendre le reste de l'histoire que bribe par bribe, en s'adressant aux gens du village qu'il aurait l'occasion de rencontrer. Il pensa aussi qu'il ferait bien d'écrire à miss Kincaid de lui envoyer quelques livres traitant de fantômes et de voyants — aussi bien des légendes que des ouvrages de caractère tant soit peu scientifique.

Il aurait intérêt à consulter tous les livres qui pourraient lui tomber sous la main s'il tenait à résoudre l'énigme du... fantôme !

Pendant quatre semaines, les livres ne cessèrent de lui parvenir par petits paquets. Miss Kincaid envoya des histoires de fantômes, des documents concernant des récits véridiques, quatre ouvrages traitant de phénomènes psychiques, une histoire de la magie, un traité d'astrologie, les œuvres de Charles Fort et, en dernier lieu, trois petits volumes écrits par un certain J.W. Dune et ayant pour sujet le Temps.

Kent s'assit sous la véranda, un matin, juste après l'arrivée du courrier qui les lui avait apportés, et lut les trois livres d'une seule traite, avec une émotion qui allait croissant à chaque page.

Enfin il se leva en chancelant, à peu près convaincu maintenant de connaître la terrible réponse aux questions qu'il se posait, bien qu'il lui restât encore quelques points à éclaircir.

Une heure plus tard, posté derrière un petit bouquet d'arbres qui dominait la maison et la cour de la ferme, il attendait. C'était le moment où le... fantôme avait l'habitude de sortir pour faire sa promenade matinale.

A midi, Kent, les nerfs tendus, rentra à l'hôtel en se disant que, ce jour-là justement, le vieillard avait dû décider d'aller... ailleurs.

La question de savoir où pouvait bien être cet « ailleurs » faillit lui faire perdre l'esprit. Le lendemain matin, dès huit heures, il se remit en faction derrière le bosquet. Mais le vieillard ne parut pas.

Le troisième jour, Kent eut plus de chance. Des nuages noirs et menaçants parcouraient le ciel tandis qu'il regardait la longue silhouette mince surgir de derrière la maison et s'approcher de la grille. Le vieillard traversa le champ, et Kent, quittant son poste d'observation, se dirigea ostensiblement vers lui.

— « Hé ! bonjour, Mr. Wainwright ! » dit-il.

Le vieux monsieur s'approcha sans répondre, et Kent remarqua qu'il le dévisageait avec curiosité. Arrivé tout près de lui, il s'arrêta et demanda d'un ton courtois :

— « Est-ce que je vous connais, jeune homme ? »

Pendant un court instant, Kent demeura interloqué. Puis il pensa : « Juste ciel ! Mais *ça* aussi concorde avec le reste... et concorde même parfaitement. Il fallait bien que le vieux monsieur me rencontre à un moment donné ! »

A voix haute, il expliqua patiemment à son interlocuteur qu'il était le fils d'Angus Kent et qu'il venait faire un petit séjour dans la région. Quand il eut terminé, le vieillard lui dit :

— « J'ai eu grand plaisir à faire votre connaissance et je serais très heureux d'aller vous rendre visite à votre hôtel pour parler de votre père. »

Sur ces paroles courtoises, il s'éloigna. Dès qu'il fut hors de vue, Kent se dirigea vers la clôture. Au moment où il se glissait péniblement en dessous, quelques gouttes de pluie commençaient à tomber. Arrivé de l'autre côté, Kent s'arrêta, un peu hésitant. Il devait absolument pénétrer dans la maison avant que le vieillard, arrêté dans sa promenade par la pluie, revînt sur ses pas.

Le tout était de savoir s'il en aurait le temps.

Il s'élança vers les bâtiments de la ferme en jetant de fréquents coups d'œil par-dessus son épaule, dans la crainte de voir réapparaître à tout instant la longue et mince silhouette.

La maison se dressait, paisible et silencieuse sous la pluie qui tombait dru, mais le poids de tant d'années d'abandon se faisait lourdement sentir sur ses murs de bois. Une rafale de pluie fouetta le visage de Kent, qui se hâta de se mettre à l'abri sous l'auvent.

Il y resta un long moment, attendant que l'averse prît fin. Puis, comme les minutes passaient sans amener d'accalmie, il jeta un coup d'œil autour de lui et vit la véranda.

Il se précipita vers le refuge qu'elle lui offrait et, de là, examina plus à loisir les deux fenêtres et la porte sur lesquelles étaient clouées des planches. Celles-ci étaient épaisses et paraissaient fort lourdes et, bien que Kent s'y fût attendu, cette constatation lui causa une vive déception.

Pénétrer à l'intérieur de la maison serait pour lui une lourde tâche !

La pluie diminuant enfin, il quitta son abri et, en levant les yeux, remarqua un balcon au premier étage. Se hisser jusque-là ne fut pas une petite affaire, mais l'effort en valait la peine.

Une large planche, mal assujettie sur l'une des fenêtres du balcon, se détacha sous sa main, ce qui lui permit d'arracher plus facilement les autres. La fenêtre qui se trouvait derrière les planches était soigneusement fermée.

Kent n'hésita pas : brandissant l'une des planches, il en frappa violemment la vitre qui vola en éclats avec un bizarre petit tintement.

Il était dans la maison ! La chambre dans laquelle il venait de pénétrer était sombre, poussiéreuse et dépourvue de tout mobilier. Elle donnait sur un long couloir dans lequel se trouvait une rangée d'autres chambres tout aussi sombres et vides.

Le rez-de-chaussée ne comportait, lui aussi, que des pièces vides, depuis longtemps inhabitées, et le sous-sol était un trou noir entouré de ciment. Kent tâtonna autour de lui, en faisant craquer des allumettes pour s'éclairer un peu ; puis, son examen terminé, il remonta précipitamment l'escalier. Il avait remarqué des fentes entre les planches de plusieurs fenêtres du rez-de-chaussée et, après avoir repéré les plus larges, il alla se poster derrière la fenêtre qui faisait face à la grille. Là, il attendit.

Ce ne fut pas long.

Le vieillard franchit la grille pour se diriger vers la maison. Kent alla se placer derrière l'une des fenêtres latérales, puis la quitta pour l'une de celles de derrière, et, chaque fois, le vieillard reparut au bout d'un moment.

Kent courut alors à la fenêtre de la véranda, où il avait repéré un large interstice entre les planches, s'attendant à voir de nouveau apparaître le vieux monsieur.

Mais dix minutes s'écoulèrent sans que celui-ci eût tourné le coin de la maison. Lentement, Kent monta à l'étage supérieur et passa sur le balcon.

Il lui fut facile de reclouer les planches sur les fenêtres — mais beaucoup moins de redescendre à terre.

Cependant, il tenait la preuve qu'il était venu chercher : quelque part, derrière la maison, le fantôme disparaissait. Toute la question était de savoir comment empêcher cette disparition.

Comment, en d'autres termes, prendre au piège le genre de... fantôme... qu'était devenu le vieux Mr. Wainwright, depuis longtemps décédé ?

Le lendemain, vers midi, Kent était tapi dans le champ qui s'étendait au sud de la ferme. Un peu plus tôt, il avait vu le vieux monsieur traverser la grille et passer devant sa cachette pour aller se promener dans la vallée. Maintenant...

A travers sa longue-vue, il le regardait venir vers lui, vers la ferme.

Quittant le petit bois, Kent se mit en marche d'un air désinvolte,

en faisant mine de ne pas le voir. Il se demandait en quels termes il s'adresserait à lui, quand le vieillard le salua d'un :

— « Tiens ! bonjour, Mr. Kent. Vous allez vous promener ? »

Kent se retourna et attendit qu'il l'eût rattrapé avant de répondre : « Je me préparais à aller trouver Mrs. Carmody pour lui demander un verre d'eau avant de retourner à l'hôtel. Si cela ne vous ennuie pas, nous pouvons faire la route ensemble. »

— « Bien volontiers, monsieur, » dit le vieillard.

Ils marchèrent côte à côte. Kent se forçait à se tenir bien droit pour imiter la superbe allure de son compagnon, mais son cerveau était en ébullition. Que se passerait-il lorsqu'ils arriveraient à la grille ? Quelque part, de ce côté, le corps du vieillard commencerait à perdre de sa substance, mais...

Ses pensées l'emportaient très loin, très haut ; mais il lui fallait commencer à tâter le terrain. D'un air un peu compassé, il dit :

— « De l'endroit où nous sommes, la ferme paraît bien abandonnée. N'est-ce pas votre avis, Mr. Wainwright ? »

Le vieillard eut un brusque serrement de gorge, mais son interlocuteur fut surpris de l'entendre répondre avec vivacité : « Vous avez remarqué cela, vous aussi, Mr. Kent ? J'ai longtemps pensé qu'il s'agissait là d'une illusion dont j'étais le jouet et qui me causait un certain malaise. J'ai découvert d'ailleurs que cet aspect d'abandon disparaissait dès que je franchissais la grille. »

Ainsi, c'était à la grille que commençait à s'opérer le changement... Kent laissa ses pensées retomber à terre et écouta le vieillard qui poursuivait, avec un soulagement évident : « Je suis heureux que nous partagions la même illusion, Mr. Kent, car je me suis fait du souci à ce sujet. »

Kent hésita un instant, puis il tira précautionneusement de son étui la longue-vue et la tendit au vieillard, en disant d'un ton désinvolte :

— « Regardez donc à travers cet instrument. Peut-être vous aidera-t-il à dissiper l'illusion. »

Il n'eut pas plus tôt remis la longue-vue au vieux monsieur qu'il se sentit pris de pitié envers lui et de remords à la pensée de l'effarante situation dans laquelle il le mettait.

Mais le remords passa, et la pitié fit place à une curiosité presque désespérée. Les sourcils froncés, il guetta l'expression du mince visage ridé tandis que, de ses mains décharnées, le vieillard portait la longue-vue à ses yeux et, lentement, la réglait à sa vue.

Soudain, il poussa un cri rauque et eut un brusque sursaut.

Kent, qui s'attendait à cette réaction, bondit en avant juste à temps pour saisir la longue-vue au moment où elle allait tomber à terre.

— « Comment... » murmura le vieillard d'une voix tremblante, « mais c'est impossible ! Toutes les fenêtres condamnées... et... » (un éclair soupçonneux brilla dans son regard) « Mrs. Carmody serait-elle partie si vite ? »

— « Qu'y a-t-il, monsieur ? » demanda Kent. Il se sentait honteux de sa vilenie, mais ne pouvait vraiment pas abandonner la partie après en être arrivé là.

— « Je dois être devenu fou... » reprit le vieux monsieur en hochant la tête. « Mes yeux... mon cerveau... ne sont plus ce qu'ils étaient autrefois... »

— « Allons jusqu'à la ferme, » proposa Kent. « Je boirai mon verre d'eau, et nous verrons ce qui se passe. »

Il était nécessaire qu'au fond de ce vieil esprit vacillant demeurât le souvenir d'un compagnon. Le patriarche se redressa et dit d'un ton calme :

— « C'est cela : allons-y ! Et vous aurez votre verre d'eau, Mr. Kent ! »

Tout en marchant aux côtés de la haute silhouette bien droite, Kent éprouvait le sentiment pénible et déprimant de s'être immiscé dans une tragédie humaine.

Rendu presque malade par sa victoire, il regarda le nonagénaire manœuvrer futilement, d'une main tremblante, la grille verrouillée.

L'esprit tendu comme une peau de tambour, Kent se disait que, pour la première fois peut-être depuis que cet étrange phénomène avait commencé à se produire, le vieux monsieur n'était pas *passé à travers* la grille.

— « Je ne comprends pas, » murmura le vieillard au bout d'un instant. « Cette grille est fermée au cadenas. Et pourtant, ce matin même, je... »

Kent avait détaché le fil de fer qui fermait la grille réservée au passage des voitures. « Passons par là, » dit-il avec douceur.

La consternation du vieillard était à la fois pitoyable et affreuse à voir. Il s'arrêta pour regarder les mauvaises herbes dont le sol était couvert, puis, d'un air incrédule, il tâta l'une après l'autre les planches de bois noirci clouées sur l'une des fenêtres. Son dos

très droit commença à s'affaisser. Son visage devint hagard. Paradoxalement, il eut soudain l'air *vieux*.

Avec une lassitude qui était le signe d'une extrême vieillesse, il monta les marches de la véranda aux murs défraîchis. Et alors...

Kent eut la terrible et fulgurante révélation de la vérité en cet ultime instant où le vieillard s'avançait timidement, presqu'à l'aveuglette, vers la porte garnie de planches.

— « Attendez ! » cria-t-il d'une voix perçante. « Attendez ! »

Mais sa voix s'éteignit. A l'endroit où s'était tenu le vieillard, il n'y avait... rien.

Le vent souffla un instant lugubrement autour de la maison, secouant les gouttières.

Kent resta seul sous la véranda où personne ne s'asseyait plus depuis longtemps. Seul avec ses pensées. Comme dans un monstrueux kaléidoscope se présentaient à son esprit des images qui éclairaient pour lui... tout ce qu'il n'avait pas compris jusqu'alors.

Et, dominant toute pensée, tout sentiment, il y avait en lui cette redoutable crainte d'arriver trop tard...

Il courait, en soufflant l'air par grosses bouffées. Un vent léger faisait voltiger la poussière que ses souliers soulevaient de terre et la lui fouettait au visage.

La pensée lui vint qu'il avait été bien inspiré de faire tant de marche à pied au cours du mois précédent, car cet entraînement lui donnait juste assez d'énergie pour lui permettre de parcourir les deux interminables kilomètres qui le séparaient de l'hôtel.

Un goût de sel, piquant et désagréable, lui emplissait la bouche tandis qu'il montait d'un pas chancelant les quelques marches donnant accès à l'hôtel. Dans le vestibule, à travers la brume qui lui obcurcissait la vue, il aperçut Tom qui le dévisageait d'un air surpris. Haletant, Kent lui cria :

— « Je vous offre cinq dollars pour faire mes bagages et me conduire à Kempster à temps pour attraper le train de midi. Pendant le trajet, vous m'indiquerez le chemin à suivre pour me rendre à l'asile d'aliénés de Peerton. Pour l'amour du Ciel, dépêchez-vous ! »

— « Mais, monsieur, » répondit Tom en roulant des yeux ronds, « j'ai fait préparer vos bagages par la femme de chambre tout de suite après le petit déjeuner. Vous ne vous rappelez donc pas que nous sommes aujourd'hui le 17 août ? »

Kent lui jeta un regard horrifié. Si cette prédiction-là s'était réalisée, qu'en serait-il de l'autre... de la plus affreuse ?

Pendant que la voiture roulait vers Kempster, il entendit vaguement le chauffeur lui expliquer que Peerton était une ville assez importante et qu'il trouverait facilement un taxi à la gare...

Du taxi, l'asile d'aliénés apparaissait comme une rangée de longs bâtiments blancs s'élevant au milieu d'un vaste espace vert planté d'arbres et entouré d'une haute clôture de fil de fer barbelé. Arrivé à destination, et tout en suivant l'interminable couloir silencieux, Kent pestait intérieurement contre la lenteur de la femme en blouse blanche qui lui servait de guide. Ne sentait-elle donc pas que c'était là une question de vie ou de mort ?

Le médecin était assis dans une petite pièce douillette et très claire. Il se leva poliment en voyant entrer Kent. Mais celui-ci attendit que l'infirmière eût refermé la porte derrière elle avant de dire :

— « Docteur, vous avez comme pensionnaire une femme du nom de Carmody. » Il s'interrompit un instant pour laisser le nom pénétrer dans l'esprit de son interlocuteur, et reprit précipitamment : « Si vous ne vous rappelez pas son nom, peu importe. Je sais qu'elle est ici. »

— « Mais je me souviens parfaitement de ce cas, » dit le médecin, dont le beau visage viril s'éclaira d'un sourire.

— « Ecoutez, » s'écria Kent d'un ton désespéré, « je viens de découvrir la vérité au sujet de cette affaire, et voici ce que vous devez faire immédiatement :

» Conduisez-moi auprès de cette femme pour que je puisse la convaincre — et que vous la convainquiez vous-même — que son innocence a été reconnue et qu'elle va être remise en liberté. Avez-vous compris ? »

— « Je crois, » répliqua tranquillement le médecin, « que vous feriez mieux de commencer par le commencement. »

Kent éprouva la pénible sensation de voir un mur infranchissable se dresser entre lui et le but qu'il s'était fixé. D'une voix angoissée, il reprit :

— « Pour l'amour du ciel, docteur, croyez-moi : il n'y a pas de temps à perdre ! Je ne sais pas au juste comment les choses doivent se passer, mais la prédiction concernant la pendaison devrait se réaliser dans moins de... »

— « Voyons, Mr. Kent, » interrompit le médecin d'un ton de reproche, « j'aimerais que... »

— « Vous ne comprenez donc pas ? » hurla Kent. « Si nous ne voulons pas que cette prophétie s'accomplisse, il nous faut agir et agir vite. Je vous dis que je possède des renseignements qui permettront de faire mettre cette femme en liberté. Mais *c'est une question de minutes !* »

Il s'arrêta court car il venait de remarquer que son interlocuteur le regardait en fronçant les sourcils d'un air inquiet. « Allons, Mr. Kent, » dit le médecin, « calmez-vous : je suis sûr que tout ira bien. »

Kent se demanda si tous les gens sains d'esprit pouvaient se montrer aussi exaspérants que ce médecin dont le ton apaisant avait pour effet de le rendre fou.

En même temps, il se dit qu'il ferait bien de se montrer plus prudent dans ses propos sous peine de se retrouver enfermé avec les pensionnaires de l'asile...

Il commença à parler, à raconter ce qu'il avait entendu, vu et fait. Son interlocuteur l'interrompait fréquemment par des questions incisives, de sorte que — ainsi que cela lui avait été suggéré — il dut se résoudre à reprendre son récit au début afin d'en combler les lacunes.

Il se tut un instant, s'efforçant de clarifier ses idées ; puis, avec autant de calme que possible, il reprit la parole.

Au fur et à mesure que les minutes s'écoulaient, il se surprenait à écouter sa propre voix. Chaque fois que son débit s'accélérait ou que son ton montait un peu, il se forçait à parler plus lentement, en articulant chaque syllabe.

Arrivé au point de son récit où entraient en jeu les ouvrages de Dunne sur le Temps, il s'interrompit, se demandant avec consternation s'il lui faudrait expliquer la théorie de l'auteur selon laquelle le temps serait un état d'esprit. Le reste avait peu d'importance, mais ce passage-là...

Il entendit vaguement le médecin déclarer : « J'ai lu plusieurs des œuvres de Mr. Dunne et je regrette de dire que je ne puis accepter sa théorie du temps multidimensionnel. Je... »

— « Ecoutez, » coupa Kent d'une voix étranglée, « représentez-vous un vieillard gâteux. C'est un monde étrange, incohérent, que celui dans lequel il vit. Ses idées sont bizarres, le plus souvent décousues ; ses souvenirs, surtout, sont indiciblement confus. Et c'est dans cet esprit en désordre que, d'une façon ou d'une autre,

s'est opérée *une fois* une variation du phénomène décrit par Dunne.

» Un vieillard chez qui la notion du temps a été déformée par la sénilité ; un vieillard qui pénètre dans le futur aussi facilement que vous ou moi pouvons pénétrer dans la pièce voisine... »

— « *Quoi !* » s'écria le médecin. Se levant d'un bond, il se mit à marcher de long en large sur le plancher recouvert d'un tapis, puis, s'arrêtant enfin pour dévisager Kent, il reprit : « Mr. Kent, c'est véritablement là une idée singulière. Mais je ne vois toujours pas en quoi Mrs. Carmody... »

Kent poussa un sourd grognement, puis, se ressaisissant au prix d'un terrible effort, il demanda : « Vous rappelez-vous l'affaire du meurtre ? »

— « Vaguement, » répondit le médecin. « Il s'agissait d'une tragédie domestique, si je ne me trompe ? »

— « Eh bien, écoutez, » dit Kent. « En se réveillant, le lendemain du jour où elle pensait avoir arrangé les choses à sa convenance et à celle de sa famille, Mrs. Carmody trouva sur sa commode un message qui était là depuis la veille au soir.

» Dans ce message, son fils Bill l'informait qu'il ne pouvait mettre à exécution le plan qu'elle lui avait suggéré. Il ajoutait que, d'ailleurs, il n'aimait pas la ferme et préférait retourner immédiatement en ville. Effectivement, il alla prendre le train à Kempster pendant que sa mère était au cinéma.

» Entre autres choses, il disait encore dans ce message que, quelques jours auparavant, le vieux monsieur avait paru surpris de le trouver encore à la ferme. Il lui avait parlé comme s'il le croyait déjà installé en ville... »

C'était pour l'esprit de la femme un continuel tourment que ce vieux qui se mêlait de tout...

Le vieux avait dit que Bill était parti vivre en ville ; c'est pourquoi, en un moment critique, Bill était parti.

Parti, parti, parti... et tout espoir avec lui. Phyllis épouserait Charlie Couzens, et que se passerait-il alors ? Qu'adviendrait-il d'une pauvre, d'une misérable femme de quarante-cinq ans sans ressources ?

C'était le vieux qui avait tout combiné, se disait-elle en descendant de sa chambre. Quel vieillard démoniaque ! D'abord, il avait suggéré à Bill d'aller vivre en ville, puis il avait parlé du jeune homme que Phyllis devrait épouser ; enfin, il avait essayé de l'effrayer, *elle*, avec cette histoire de pendaison...

De pendaison...

La femme s'arrêta pile dans le couloir du rez-de-chaussée, le regard fixe, le cerveau en ébullition. Mais...

Si tout ce que le vieux avait prédit d'autre se réalisait, alors... *la pendaison !*

Les pensées tourbillonnaient follement dans son esprit. Elle se tapit un moment, comme une bête aux abois, et un éclair rusé brilla dans son regard. On ne pend que les gens qui ont commis un meurtre et...

Et elle se garderait bien de faire une chose aussi stupide.

Elle ne se souvenait pas d'avoir pris son petit déjeuner, mais elle s'entendait encore demander d'une voix monocorde :

— « Où est Mr. Wainwright ? »

— « Il est allé faire sa promenade, m'man. Hé ! m'man ! T'es malade ? »

Malade ! Qui donc pouvait bien lui poser une question aussi sotte ? Ce serait le vieux qui se sentirait mal quand elle en aurait fini avec lui...

Elle se revoyait ensuite occupée à faire la vaisselle, mais après cela, il y avait un vide étrange et tout noir dans son esprit, traversé de temps en temps par quelque pensée confuse... parti... espoir... Bill... damné vieillard...

Elle se tenait debout, pour la centième fois peut-être, près de la contre-porte, regardant d'un œil mauvais l'angle de la maison derrière lequel le vieillard devait apparaître... quand cela se passa.

A un moment, il y avait la contre-porte et la véranda déserte. Et, à la minute suivante, surgissant de nulle part, le vieillard se matérialisa à ses yeux. Il ouvrit la contre-porte, tomba à demi dessus et s'écroula lentement à terre en se tortillant, tandis que la femme lui criait des mots dénués de sens...

— « C'est là sa version de l'histoire, » dit Kent avec lassitude. « Elle a déclaré que le vieux monsieur était tout simplement tombé raide mort. Mais le médecin venu examiner le corps a témoigné que Mr. Wainwright était mort étouffé. De plus, dans une crise d'hystérie, Mrs. Carmody a raconté tout ce qu'elle avait dit et fait, et ces divers éléments réunis ont contribué à discréditer sa théorie. »

Il s'interrompit un instant, puis acheva d'une voix bizarre : « Il est, je crois, médicalement reconnu que des gens très âgés peuvent mourir étouffés simplement en avalant leur salive de travers, ou

qu'une paralysie de la gorge peut se produire à la suite d'un choc... »

— « D'un choc ! » s'écria le médecin en se laissant retomber sur la chaise d'où il s'apprêtait à se lever. « Voyons ! Voudriez-vous insinuer que c'est votre intervention auprès du vieillard, ce jour-là, qui a provoqué sa brusque apparition devant Mrs. Carmody, et que le choc causé par ce qu'il venait d'endurer a... »

— « Ce que je cherche à vous dire, » interrompit Kent, « c'est que nous disposons seulement de quelques minutes pour empêcher cette femme de se pendre. Elle ne peut être pendue que de ses propres mains, et c'est aujourd'hui seulement qu'elle pourrait se livrer à cet acte de désespoir car, si nous arrivons à temps pour lui expliquer tout ce que je viens de vous dire, elle n'aura plus de motif pour le faire. Voulez-vous venir... Pour l'amour du ciel, je vous en prie ! »

— « Mais la prophétie ? » protesta le médecin. « Si le vieux monsieur possède réellement ce pouvoir incroyable, comment réussirons-nous à empêcher l'inévitable de se produire ? »

— « Ecoutez, » répliqua Kent, « j'ai influé sur le passé par un acte de l'avenir. Je peux donc sûrement modifier l'avenir par... *mais venez donc !* »

Il ne pouvait détacher ses yeux de la femme. Celle-ci était assise dans sa petite chambre très claire, et elle continuait à sourire comme elle l'avait fait en les voyant entrer. Cependant, tandis que le médecin parlait, son sourire devenait plus hésitant.

— « Vous voulez dire, » demanda-t-elle enfin, « qu'on va me rendre ma liberté, que vous allez écrire à mes enfants de venir me chercher ? »

— « Parfaitement, » répondit Kent avec chaleur, bien qu'il y eût dans sa voix une note de perplexité. « Si j'ai bien compris, » reprit-il, « votre fils Bill est marié et travaille dans une fabrique de machines, où votre fille est elle-même employée comme sténodactylo ? »

— « Oui, c'est bien cela, » répliqua la femme d'un ton très calme.

Un peu plus tard, tandis que la domestique du médecin servait à Kent un repas réchauffé à la hâte, celui-ci dit en fronçant les sourcils : « Je ne comprends pas ! Tout semble être réglé pour le mieux : les enfants Carmody ont chacun un emploi. Phyllis a épousé le jeune Couzens et vit dans la famille de son mari. Quant

à Mrs. Carmody — et c'est là ce qui me surprend — elle ne m'a pas fait l'effet d'une femme sur le point de se pendre. Elle s'est montrée très gaie. Sa chambre est bien arrangée et décorée avec toutes sortes de petits objets cousus ou brodés à la main... »

— « Son dossier montre que, depuis son arrivée chez nous, elle n'a donné aucun ennui, » dit le médecin. « C'est pourquoi nous avons pu lui accorder un certain nombre de faveurs. Elle fait beaucoup de travaux d'aiguille... Mais qu'y a-t-il ? »

Kent se demanda sombrement s'il avait l'air aussi fou que la pensée qui venait de surgir dans son esprit. « Docteur », cria-t-il d'une voix rauque, « il y a dans cette affaire un côté psychologique que j'ai complètement négligé ! »

Il se leva brusquement en ajoutant : « Docteur ! Il faut retourner auprès de cette femme et lui dire qu'elle peut rester ici. Il faut lui dire... »

Le grincement d'une porte qu'on ouvrait violemment se fit entendre, suivi d'un bruit de pas hâtifs. Un homme en uniforme fit irruption dans le bureau du médecin en criant :

— « Docteur ! Une femme vient de se pendre... une certaine Mrs. Carmody. Elle a taillé des bandes dans sa robe et utilisé la suspension pour... »

On l'avait déjà détachée quand Kent et le médecin arrivèrent sur les lieux du drame. Son corps massif, maintenant rigide, était étendu par terre. Un petit sourire errait encore sur ses lèvres serrées. Kent entendit vaguement le médecin lui murmurer à l'oreille:

— « Personne n'est responsable de ce malheur, naturellement. Comment nous, gens sains d'esprit, aurions-nous pu nous rappeler sans cesse que la grande obsession de sa vie était la sécurité... et qu'ici, dans cet asile, elle avait trouvé cette sécurité à laquelle elle aspirait si ardemment ? »

Kent l'entendit à peine. Il avait bizarrement froid et la chambre lui paraissait très lointaine. En esprit, il revoyait la ferme Wainwright avec ses pièces vides et ses fenêtres barrées de planches. Pendant des années encore, pourtant, un très, très vieil homme sortirait de cette maison pour aller se promener dans la campagne, jusqu'au jour où, lui aussi, s'enfoncerait dans la mort qui l'avait frappé depuis longtemps.

Car un jour viendrait où le... fantôme ne se promènerait plus.

Traduit par Denise Hersant.
Titre original : The ghost.



PORTO CRUZ - MADÈRE - TRÈS VIEILLES BOUTEILLES
1860 - 1935 - Sélection 50 Noces d'or
...avec le foie gras, le fromage... SOMPTUEUX !

TOM

PURDOM

Lieuvert

Aux abords de Lieuvert, Nicholson s'assit dans le fauteuil roulant et tira l'injecteur de sa poche de chemise. Il releva sa manche et découvrit la moitié inférieure de son biceps. Un instant, l'aiguille tremblota au-dessus de la chair.

Il reposa la seringue. Il pivota sur le fauteuil et leva les yeux sur le « secrétaire » debout derrière lui.

— « Me donnerez-vous votre aide si j'ai une rixe ? »

— « Je ne suis pas payé pour me battre, » dit le sec.

— « Je pensais que ç'aurait été un plaisir pour vous. »

— « Je travaille pour de l'argent. »

La peur était comme une nausée qui lui chatouillait la poitrine et l'estomac. Une réponse affirmative venant d'un grand type solide comme le sec l'aurait singulièrement réconforté.

A son apparence, il avait pensé que le sec prendrait plaisir à une bonne bagarre. Le visage du grand type paraissait figé en une grimace permanente de dégoût envers un monde qui faisait un usage si prosaïque de ses muscles. Depuis l'invention du transcripteur vocal qui avait aboli le vieux métier de sténodactylographe, les secs figuraient au bas de l'échelle des employés non spécialisés, ils n'étaient que des symboles de position sociale, embauchés à titre temporaire pour transporter les papiers et le matériel de dictée de leurs patrons. Nicholson se retourna dans son fauteuil. De l'autre côté de la rue, le soleil de fin d'après-midi frappait les pelouses et les maisons de Lieuvert. Des enfants hurlaient et il sentait l'odeur de l'herbe. Qu'est-ce que c'était que la douleur ? Impossible de s'en souvenir. Il n'avait eu à la supporter qu'une seule fois dans sa vie, il y avait de cela vingt-quatre ans, alors qu'il en avait douze et que les médecins avaient greffé un jeu tout neuf de muscles à son œil gauche. Etait-il en mesure de la supporter ? Leur demanderait-il grâce ?

— « Ne va pas t'imaginer qu'ils ignorent que tu as procédé à cette dernière inspection, » lui avait dit Bob Dazella. « Ne sous-estime jamais l'organisation de Boyd. Chaque fois qu'on tond une pelouse dans ce district, c'est porté sur leur ordinateur. Tu ferais bien de t'armer. Crois-moi, va à Lieuvert sans armes et tu en ressortiras infirme. »

Il portait collé au médius de la main gauche un brouilleur, un petit tube de la longueur du doigt, qui lançait un faisceau étroit de lumière et de son en un mélange dosé pour bouleverser le système nerveux humain. Dans la poche inférieure gauche de sa chemise, il y avait deux bombes chargées de gaz psycho-actif et, sous le siège du fauteuil, il avait installé un générateur d'odeur et un générateur de bruit. Il ne savait pas à quoi lui serviraient les deux générateurs s'il se heurtait à des difficultés, mais c'étaient les seules armes portatives auxquelles il avait songé. Il ne voyait rien d'autre qui pût lui être d'un grand secours. Le MST — mélasynchrotrinade — avait un effet secondaire défavorable : il troublait la coordination. Dès que la drogue aurait atteint son système nerveux, il ne serait plus durant les quatre heures suivantes qu'une masse de chair sans défense.

De nouveau la seringue tremblota au-dessus de son biceps. Ecœuré, il secoua la tête. Il pressa le piston et deux centimètres cubes de liquide rouge s'infiltrèrent dans son bras. Derrière lui, le sec se raidit. Nicholson remit l'injecteur dans sa poche.

C'était un bel après-midi de samedi, à la fin de l'été. Il était assis dans l'ombre d'une haute tour d'appartements, la dernière avant plusieurs kilomètres. Devant ses yeux, Lieuvert s'étalait, confortable et agréable. Les tondeuses à gazon bourdonnaient sur les pelouses tandis que leurs propriétaires les suivaient d'un œil paresseux. Sur chacune des pelouses, il y avait au moins une personne mollement étendue au soleil. Lieuvert avait été construit peu avant 1980 et était bien caractéristique de l'époque. Chaque pâté de maisons comportait moins de quinze habitations dont chacune avait sa pelouse et sa cour de derrière.

Assis dans son fauteuil, il se sentait contracté. Il avait conscience de la chimie de sa peur en train de se fondre avec celle plus perturbatrice de la drogue. Il se faisait l'impression d'un pygmée armé d'un harpon de bois, attendant l'instant d'aller livrer combat à l'une des créatures gigantesques qui hantaient les océans de Jupiter. Le député Martin Boyd était probablement l'homme le plus puissant des Etats-Unis. Il était le patron incontesté du Huitième District Electoral depuis 1952. Maintenant que la science médicale avait vaincu la mort, ou du moins assuré à la plupart des gens une durée de vie indéfinie, son organisation était bel et bien en passe de dominer le district à jamais. Outre ses quarante-huit ans d'ancienneté, Boyd avait accumulé une fortune, s'était nanti d'un personnel psychologique de premier ordre et avait pris le contrôle de la Commission du Règlement de l'Assemblée ainsi que de la Sous-Commission à la Culture et aux Loisirs. Les techniques psychologiques modernes étaient si efficaces que les politiciens et les sociologues estimaient Boyd imbattable.

Sa tête roula de côté. Il observa les nuages et le ciel bleu, estima la vitesse du vent, jugea du temps qu'il faisait au Nigeria où sa femme était allée faire des courses pour le week-end. Sa main lui apparut soudain entre les yeux et le ciel. Il tenta de la rabaisser sur le bras du fauteuil, mais elle frappa la peau nue de sa jambe au-dessous du short d'un coup si vif qu'il en eut des picotements.

Il voulait baisser la tête pour contempler Lieuvert. Il s'aperçut qu'il regardait au contraire la tour d'appartements à sa droite. Il nota le nombre d'étages, le nombre de fenêtres par étage, et élabora une théorie hautement originale quant aux effets de la vie dans un appartement à grande altitude, combinée avec les procédés de toilette en usage, sur le complexe d'Œdipe selon la psychologie freudienne classique. Avant qu'il ait pu détacher les yeux de la

tour, son cerveau suractivé par la drogue composa un paragraphe très spirituel sur cette théorie, à insérer dans sa chronique bien suivie de *Psychologie Actuelle.*

— « Par... ar... ar... ttt... ons. » Sa langue et ses lèvres lui semblaient fonctionner normalement mais ses oreilles lui indiquaient que sa coordination se désagrégeait déjà.

Le sec le poussa en avant. La tête de Nicholson ballottait de droite et de gauche. Il s'efforçait sans succès de la maintenir droite. Le paysage se balançait à sa vue.

Le MST était le plus puissant excitant psychologique sur le marché. Il multipliait les facultés d'observation ainsi que la cadence et la qualité de la pensée par un facteur pouvant aller de trois à sept. L'utilisateur remarquait des faits qu'il n'aurait jamais relevés dans son état normal et son esprit créait et rejetait des hypothèses à un rythme étourdissant. Le produit n'avait encore que huit ans d'existence mais il avait déjà amené des découvertes scientifiques de première importance. Grâce aux visions brillantes de quatre expérimentateurs de la drogue, le propre domaine de Nicholson, la psychothérapie, avait fait un bond en avant de plusieurs dizaines d'années. L'art sinistre de la manipulation des sociétés avait également progressé.

Il entendit les roues du fauteuil ronronner sur la chaussée et calcula combien de chaleur elles dégageaient, puis il formula deux hypothèses contradictoires quant à l'influence qu'avait le mouvement de tous les véhicules à roues de la Terre sur la température et les précipitations annuelles dans le nord-est des Etats-Unis. En souplesse, sans rompre sa foulée, le sec le fit rouler de la chaussée sur le trottoir.

Sur la pelouse la plus proche, deux garçonnets montés sur des rhinocéros électriques se livraient un duel avec des épées-assommoirs. Un homme corpulent vêtu d'un short sale et d'une chemise déboutonnée détourna les yeux du combat pour observer le fauteuil roulant et son occupant. Ses yeux se rétrécirent. Son visage se durcit et il se planta un mégot de cigare entre les lèvres. Puis la tête de Nicholson roula de nouveau et il vit les gens qui le guettaient de l'autre côté de la rue. Plusieurs personnes avaient en fait quitté leurs chaises longues pour se mettre debout. Tout au long du pâté d'habitations, tous les yeux des plus de douze ans étaient fixés sur lui.

Il s'était attiré le même genre de regards hostiles quand il avait inspecté une communauté du voisinage le matin d'un jour de se-

maine. La crainte des étrangers et des sondeurs de cerveaux semblait faire partie du conditionnement qu'imposait au District l'organisation de Boyd. Une grande organisation n'avait pas besoin de psychanalyser les électeurs en se promenant ouvertement sous l'effet de la drogue. Les psychologues de Boyd étaient en mesure d'appliquer des méthodes plus subtiles : des inspecteurs déguisés en représentants de commerce et en membres des services publics ; des fêtes foraines de quartier où les baraques et les attractions constituaient autant de tests psychologiques camouflés ; et même, si nécessaire, l'arrestation des individus et leur élargissement avec force excuses, sans qu'ils eussent le moindre souvenir qu'on les eût psychosondés durant leur détention.

L'organisation de Nicholson se composait de cinq hommes et, pour le moment, il était le seul psychologue exercé de tout le groupe. Une inspection au MST était pour une petite organisation le seul moyen d'en apprendre assez sur l'état d'esprit des électeurs pour mener une campagne vigoureuse.

Un moteur à turbines gémit à son oreille. « Les flics, » grommela le sec.

Une voiture de police découverte fila devant ses yeux incertains. Sur le siège avant, deux policiers et un chien haletant le regardaient fixement.

Les agents disparurent de son champ de vision. Durant un instant Nicholson et l'homme corpulent au cigare s'entre-regardèrent. Les garçonnets avaient mis un terme à leur joute et l'homme se tenait debout, les jambes écartées, les bras croisés sur la poitrine, devant le centre précis de sa maison. Il y avait entre cette silhouette humaine et la façade de la maison une ressemblance comique. L'un et l'autre étaient extrêmement larges pour leur hauteur.

— « Un instant, monsieur. Arrêtez. »

La peur effaça de son système nerveux toute autre notion que celle des policiers. Leur apparence exacte passa en éclair dans sa conscience et il formula trois hypothèses-types de la structure de leur personnalité. Sa main droite s'éleva rapidement vers le ciel, puis retomba par-dessus le bras du fauteuil. Il la bougea de nouveau et, cette fois, elle se posa au bon endroit. Sous ses doigts, il sentait la présence réconfortante des boutons en plastique qui commandaient les générateurs.

— « Sss... ttt... ooopp... »

Le sec stoppa. Les flics descendirent de voiture, l'un d'eux tenant

le chien au moyen d'une laisse dédoublée, et ils s'avancèrent devant lui. Celui qui n'avait pas de chien tendit la main.

— « Puis-je voir vos papiers ? »

— « Procédez-vous à une arrestation ? » demanda le sec.

— « Simple vérification d'identité. »

— « Nous n'avons pas à nous y soumettre. »

— « Vous n'avez pas à quoi ? » fit le flic au chien.

— « Vous devez nous arrêter pour un motif quelconque. Pas d'arrestation, pas de papiers d'identité. »

Nicholson se demandait où le sec avait bien pu récolter ces notions de droit. Le grand gaillard n'était peut-être pas assez intelligent pour trouver un emploi dans l'économie moderne, mais il semblait avoir appris comment se comporter en présence des flics. Nicholson était sûr que l'organisation Boyd savait déjà qui il était et connaissait la majeure partie de l'histoire de sa vie, mais quand on devait lutter contre les techniques psychologiques modernes, on ignorait toujours quel renseignement particulier pourrait avoir une importance capitale. La meilleure des règles consistait à leur en dire le moins possible.

— « Que faites-vous ici ? Pour qui travaillez-vous ? »

Le sec ne répondit pas. Le chien grimaçant passa dans le champ de vision de Nicholson qui éprouva une nouvelle poussée de peur. Un muscle épais tressauta à sa mâchoire.

— « Rééé... poooon... deeez. »

Le flic fronça les sourcils en regardant le sec. « Je vous ai posé une question. »

Le sec garda le silence. Une main osseuse donna une secousse à la laisse. Le chien gronda.

« Vous tenez à vous faire enfermer pour trouble de l'ordre public ? »

— « Nous ne faisons aucun tapage, et il faudrait que nous en fassions pour cela. »

— « Un vrai bavard que vous êtes, pas vrai ? »

Nicholson avait toujours sous les doigts les boutons de commande des générateurs. Il lui serait difficile dans son état présent de composer un code particulier, mais il pouvait les surprendre par une éruption quelconque, du grondement d'une fusée au décollage à une odeur de fumier, puis leur coller un coup de brouilleur et filer. Toutefois cela mettrait fin à l'inspection avant qu'elle soit commencée.

— « Faites-les partir d'ici ! » hurla un homme. « Et ne vous en laissez pas imposer ! »

De tout le pâté de maisons, les gens se mirent à crier à leur adresse.

— « Renvoyez-les d'où ils viennent ! »

— « Lâchez-leur le chien dessus ! »

Le flic fit un geste qui englobait la foule. « Vous prétendez que vous ne troublez pas l'ordre public ? »

Une petite fille accourut vers eux, sur la pelouse voisine. « Va-t'en, vilain bonhomme ! Va-t'en ! Méchant ! Méchant ! » Sa mère la rappelait sur le mode aigu, mais elle continuait d'approcher en courant. Au bord de la pelouse, elle buta contre un petit fossé d'irrigation et s'étala sur le trottoir.

— « Mon bébé ! »

La fillette leva la tête vers Nicholson, du niveau du trottoir, et continua de lui lancer des imprécations. La mère accourut et se pencha sur l'enfant. « Mon pauvre bébé. Mon pauvre tout petit. » Elle lança un regard noir à Nicholson, chargea la fillette en sanglots sur son épaule et l'emporta vers chez elle. « Là, là ! On va te donner à manger. Cesse de pleurer, maintenant. Tais-toi. Tu veux un morceau de chocolat ? »

Le chien gronda de nouveau. « Pour qui travaillez-vous ? » répéta le flic.

Le sec resta encore silencieux. Les flics échangèrent un coup d'œil. Celui qui tenait le chien arbora un large sourire. « Qu'il fasse ce qu'il veut. » Ils retournèrent à leur voiture.

Nicholson attendit. La voiture ne démarrait pas. Devant lui, les gens debout sur la pelouse ressemblaient à une macabre bande d'individus patibulaires.

Il était censé virer à l'angle de la rue et passer les trois ou quatre heures suivantes à se promener dans le quartier. Partout où il irait, il y aurait des gens massés sur les pelouses pour hurler contre lui. Combien de temps leur faudrait-il pour passer à la violence ?

— « Avvv... aaan... ceeez... »

Le sec le propulsa en avant. Les gens pouvaient le maudire, mais quoi qu'ils fassent, même s'ils se cachaient dans leur chambres, ils lui révéleraient quelque chose d'eux-mêmes. La forme même de leurs maisons et ce qu'ils laissaient traîner sur leur gazon étaient révélateurs.

— « Espion ! »

— « Retourne à ton tas d'ordures ! »

Les flics le suivirent au long de la rue.

Il avait trop peur pour raisonner normalement. Il observait tout mais son cerveau se refusait à établir des théories. Il enregistrait tout, les gens, les jouets perfectionnés, les maisons, les aliments, les desserts épars sur les couvertures et les tables de jardin, et pendant que tout cela défilait dans son système nerveux, son cerveau ne s'intéressait qu'à prévoir des routes d'évasion et des parades en cas d'attaque. Il ne pouvait penser à autre chose.

Il s'efforça de dominer sa lâcheté. Il voulait dire au sec de faire demi-tour, mais il avait par trop le respect de soi-même. Rien n'aurait su justifier sa fuite. Trop de choses dépendaient de son travail. Dans le passé, les hommes qui s'étaient acquis assez de puissance et d'argent pour qu'on ne puisse pas les déboulonner par les moyens politiques normaux avaient été un jour ou l'autre éliminés par la mort ; des hommes aux idées un peu plus avancées avaient pris leur place et la société n'avait guère eu qu'une génération ou deux de retard sur la technologie. A présent la mort était abolie et la cadence des progrès techniques s'accélérait. Nicholson était là en raison de sa conviction qu'il n'y avait d'autre alternative à ce qu'il faisait que l'effondrement social.

Il tenta de remettre son esprit en œuvre en passant en revue tout ce qu'il savait de la carrière politique de Boyd. Mais il ne pouvait contrôler le flot de sa pensée. Chaque fois qu'une voix nouvelle s'élevait contre lui, il se remettait à songer à sa défense personnelle.

— « Arrêtez-le ! Ne le laissez pas aller plus loin ! »

Une jeune fille bondit devant le fauteuil à roues. « Il appartient à cette sale société laitière ! J'ai vu ça à la télé. Ils voudraient nous faire acheter du mauvais lait. Il cherche à nous empoisonner ! »

Le sec tenta de contourner la jeune personne. Elle étendit les bras en reculant. Elle descendait la rue en dansant devant le fauteuil. « Ils empoisonnent le lait ! Ils empoisonnent le lait ! » Elle avait les cheveux bruns, elle était pleine de vivacité. Sa robe noire tournoyait autour de son corps. Les pierres de son collier, fantaisie courante à l'époque, envoyaient des rayons lumineux qui jouaient sur son visage et baignaient ses traits d'une alternance de lumière et d'ombre.

Elle s'appelait Betty Delange. La couleur de ses cheveux était changée, et son corps paraissait plus voluptueux, mais il avait suf-

fisamment étudié de photos de la bande de Boyd pour être certain que c'était elle. Ils mettaient en batterie leurs plus grosses pièces dès le début de la guerre.

« Il va nous conditionner pour que nous en achetions ! Il va nous forcer à boire son poison ! Arrêtez-le ! » Sa voix monta en un cri de panique : « Pourquoi ne l'arrêtez-vous pas ? »

Des gens s'approchèrent d'eux, sur les pelouses. Quelques-uns en courant, mais la plupart simplement en marchant. Même avec de pareils glapissements, il était devenu difficile d'énerver les gens. La vie était bonne et confortable.

Des visages passaient rapidement devant ses yeux. Vingt ou trente personnes entouraient le fauteuil. Le sec voulut passer, puis il s'immobilisa.

— « Est-ce la vérité ? » demanda un homme. « Pour qui travaillez-vous, monsieur ? »

La plupart des visages étaient jeunes. Il y avait beaucoup de moins de vingt ans dans ces quartiers anciens. Les yeux des hommes indiquaient à Boyd qu'ils avaient été attirés par le désir charnel tout autant que par la violence. Quelques-uns d'entre eux regardaient davantage la fille que lui.

Sa langue frémit. « Nnnnn... » Ses mains apparurent devant ses yeux et il les abaissa. Il se trouvait opposé à un spécialiste de premier ordre et il était impuissant comme un infirme.

Quelque part dans la foule il entendait une musique au rythme appuyé, avec un battement vibrant de basses. Un jeune homme tenait un appareil qui ressemblait à une radio, mais qui devait être un instrument psychique. Le rythme était exactement le même que celui des lumières qui couraient sur le visage de la fille.

— « Comment pouvez-vous savoir qu'il appartient à cette société laitière ? » s'enquit un homme plus âgé.

— « *Je le sais.* Je l'ai vu à la télévision. C'était dans le bulletin d'informations de ce matin. » Boum ! Boum ! Boum ! « Ils nous feront boire leur poison. » Boum. « *Il nous feront boire leur lait pollué !* » Boum, boum, boum !

La musique prenait de la force. La mélodie se perdait, noyée sous le rythme. Les rythmes appuyés étaient une des techniques les plus efficaces qu'on eût jamais conçues pour briser la résistance humaine et rendre les esprits plus accessibles à la suggestion. Ils avaient antérieurement été utilisés par le vaudou, ainsi que pour le classique lessivage de cerveau. L'actuelle clique de

fumistes et sorciers leur trouvait encore un usage. Les gens qui se pressaient autour de lui ne se rendaient probablement même pas compte du battement qui faisait monter leurs émotions au niveau de la violence.

Les visages le regardaient. La violence ne leur était pas naturelle. Ils le détestaient parce qu'il était un étranger, un espion, mais si la fille n'était pas apparue sur la scène, ils seraient sans doute restés sur leurs pelouses et leur colère ne se serait manifestée que par des imprécations.

Sa tête ballottait toujours d'avant en arrière. Ses pensées continuaient de se concentrer totalement sur les moyens de sauver sa peau. Il était pris dans un beau pétrin. S'il se servait du brouilleur ou des gaz psychotoxiques avant que la foule l'attaque, les flics l'arrêteraient pour attaque à main armée. S'il attendait l'assaut des autres, il ne pourrait guère en éliminer qu'un ou deux avant qu'ils le mettent en pièces.

Sa main droite s'approcha en tâtonnant du bras du fauteuil et des boutons de commande des générateurs. En se forçant à des mouvements très réduits, il parvenait presque à contrôler ses muscles. Le son et l'odeur réussiraient peut-être à disperser la foule croissante durant un temps assez long pour qu'il se sauve en compagnie du sec, mais il n'avait pas suffisamment psychosondé le quartier pour savoir ce qui agirait sur ces gens. Bouleverser une partie importante de la foule pour modifier la situation était une autre paire de manches que de prendre deux policiers par surprise. Il fallait employer le son et l'odeur avec précision. Il risquait de déclencher un stimulant qui apporterait encore de la force aux incitations de la fille. Même s'il les dispersait provisoirement, qu'est-ce qui les empêcherait de le poursuivre ?

La fille se redressa, pointant l'index vers lui. Le dominant de toute sa taille, elle se cambra en faisant ressortir ses seins.

— « C'est un espion, » hurla-t-elle. « Qu'importe pour qui il travaille ? Voulez-vous voir des mouchards dans notre voisinage ? »

Ils s'entre-regardèrent. Ils restaient hésitants. Sans doute aucun d'entre eux n'avait-il frappé un être humain de sa vie.

Nicholson se sentait pris de malaise. Il était venu dans la crainte de la violence, mais à présent qu'il se trouvait face à la réalité, l'implacabilité du personnel de Boyd l'écœurait. Son cerveau fila sur une tangente et s'efforça d'imaginer la personnalité particulière que cette fille devait avoir. Il ne parvenait à comprendre ni Boyd ni aucun de sa bande. Ces gens gardaient pour lui tout leur mys-

tère. Ne comprenaient-ils pas ? L'humanité vivait une ère nouvelle. Si la vie humaine était susceptible de se prolonger à jamais, alors elle devenait encore plus sacrée qu'elle ne l'avait jamais été dans le passé.

Un garçon se faufila entre deux paires de jambes nues. Debout devant le fauteuil roulant, il regardait Nicholson avec l'expression de cruauté d'un enfant qui se moque de l'idiot du village. Il portait un énorme cornet de crème glacée, plusieurs épaisseurs de vanille entrecoupée de stries rouges, empilées en un monticule dégoulinant.

— « Comment que vous mangez, monsieur ? Faites donc voir comment que vous mangez ? »

— « Otez-le de là ! » dit une jeune fille.

Le garçon jeta de la crème glacée sur les genoux de Nicholson. Surpris, ce dernier bougea la main gauche. Le cornet échappa des doigts du garçon pour s'écraser sur le trottoir. Le gamin recula et porta les mains à son visage comme pour parer un coup.

— « Donnez-lui donc une bonne leçon ! » s'écria la fille. « Qu'est-ce que vous attendez ? Il espionne nos cerveaux. Il empoisonne notre lait. Chopez-le ! Chopez-le ! Chopez-le ! »

Boum. Boum, boum, boum. Boum. Boum, boum, boum.

Une main saisit le col de sa chemise. Des figures s'approchèrent de la sienne. Des yeux le fixèrent par-dessus des cigarettes ou des mâchoires qui mastiquaient lentement.

Plus de la moitié des gens présents fumaient.

Une main dure, masculine, lui gifla le visage avec une telle force que les larmes lui montèrent aux yeux. Il gémit et en eut instantanément honte. La main se retira et se ferma en poing. La main droite de Nicholson resserra sa prise sur le bras du fauteuil. Moins de quinze pour cent des individus présents auraient dû être fumeurs. Son cerveau les sondait de nouveau. La plupart des gens de ce quartier étaient assez jeunes pour n'avoir atteint leur douzième année qu'après les grandes campagnes anti-tabac des années 70. Comment pouvait-il y avoir plus de fumeurs à Lieuvert que dans la communauté voisine, presque identique, qu'il avait inspectée le mois d'avant ?

Le poing s'abattit et le coup lui rejeta la tête en arrière. Elle retomba en avant devant le ciel bleu, les mâchoires en mouvement, les lèvres suçant des cigarettes, la fille à la volupté artificielle, les gens qui approchaient lentement du fauteuil, les corps envahis de graisse — le garçon avait volontairement placé sa main de façon à ce que Nicholson en fasse tomber le cornet de glace ! — les pelou-

ses, les maisons qui ressemblaient à de grosses choses molles, comestibles...

Des oraux !

C'étaient tous des oraux ! Chaque habitant de Lieuvert était un oral !

— « Tapez-lui dessus ! Ça lui apprendra ! Ça lui apprendra ! »

Comment se fait-il que, dans une communauté aussi importante, tous les individus appartenaient à un seul type psychologique ? Même l'organisation de Boyd pouvait-elle avoir une telle puissance ? Pas étonnant qu'on lui eût sauté dessus dès la première rue qu'il avait choisie !

On l'arrachait de son fauteuil. Il sentait couler le sang sur une de ses joues. Les battements hystériques de la musique lui parvenaient par son oreille encore sonnante du choc. Il n'avait plus de temps à perdre en théories. Ils allaient lui faire mal. En comparaison de ce qu'il était sur le point de subir, la douleur qu'il venait de connaître était insignifiante.

Il administra à l'homme qui le tirait du fauteuil un rayon du brouilleur. La confusion et l'étourdissement convulsèrent le visage de l'homme. En criant et en battant des bras, il tituba à reculons, bousculant ceux qui se pressaient derrière lui.

Derrière le dos de Nicholson, le sec émit un son étrange. Le cerveau de Nicholson allait de l'avant à une folle rapidité. Il n'y avait que quelques secondes que le second coup l'avait atteint à la figure.

Ses doigts voletaient sur les boutons de commande. Formule quatre-vingt-deux. Seulement deux chiffres. Chaque bouton avait une texture particulière, selon un système qu'il avait mis au point et qui lui permettait de manipuler les générateurs même quand il était sous l'effet de la drogue. Deux minuscules pointes piquèrent son médius. Huit. Il poussa.

Il manipulait le brouilleur en un balayage de larges arcs. Cela ne les contiendrait pas longtemps, mais il ne lui fallait plus que quelques secondes.

Un coup de poing sur la nuque lui déclencha une vive souffrance dans le bras gauche. Des mains le saisirent aux épaules, le poussèrent en avant, le soulevèrent. Au moment où il décollait de son siège, son index effleura la surface hémisphérique et lisse du bouton numéro deux.

Il se heurta aux gens massés devant le fauteuil. La foule poussa

un cri triomphant. Leur comportement était strictement conforme aux descriptions des manuels.

Un poing lui enfonça l'estomac. Il se débattit farouchement. Une main lui prit le bras et le fit pivoter. La douleur lui fit fermer les yeux. Quelqu'un lui décocha un coup de pied à la cheville. Il rouvrit les yeux et, à travers les corps qui tressautaient, il vit que le sec se battait, un sourire étrange sur le visage.

Une odeur de vomissement humain emplissait l'air estival.

Tout autour de lui, les gens avaient des nausées. Les mains le relâchèrent d'un coup. Il retomba sur le sol, battant des bras comme un bébé. Il avait l'estomac soulevé, lui aussi. L'odeur était déjà suffisante pour déclencher des haut-le-cœur chez n'importe quel humain normal. Sur une foule d'individus au stade oral, l'effet était la preuve terrifiante de la fragilité de la personnalité humaine. Les gens se pressaient les mains sur la figure et s'écartaient du fauteuil, l'échine courbée. Une fille s'écroula, évanouie. Un homme assez âgé pour être le père de Nicholson s'éloigna en titubant, buta et resta allongé sur le gazon, suffoquant et appelant à l'aide. La puanteur pénétrait l'atmosphère, s'accrochait à l'intérieur des narines et de la bouche. Elle atteignait au centre de la personnalité orale et évoquait des terreurs dissimulées dans l'âme depuis la prime enfance. C'était l'antithèse pleine de relents, étouffante, de tout ce dont avait besoin, de tout ce que souhaitait la personnalité orale. Avec des remugles, des crises d'hystérie, poursuivie par une odeur que jamais personne n'oublierait, la foule s'enfuyait.

Le sec réagit promptement. Des bras vigoureux recueillirent Nicholson et le déposèrent dans le fauteuil. Les roues vibrèrent sur le trottoir. La fille sauta devant eux, puis de côté quand le sec manqua la renverser. Elle paraissait elle-même assez mal en point.

Nicholson perçut les dos tournés qui s'éloignaient. Pour un thérapeute expérimenté, la souffrance qui torturait tous ces psychismes était aussi vive que tout ce qu'il avait lui-même souffert en toute conscience. Aucun psychologue moderne ne se fût risqué à expliquer les types de personnalité en fonction des théories freudiennes du développement infantile, mais il n'en restait pas moins exact qu'il existait des modes de comportement s'adaptant très bien à la terminologie de Freud. Les gens qui trouvaient dans la nourriture la majeure partie de leur plaisir et de leur équilibre psychologique se libéraient généralement de leur agressivité oralement et faisaient l'amour davantage avec la bouche qu'avec les mains ; ils avaient tendance à lire diverses sortes de littérature et à suivre certains

programmes télévisés. On pouvait les manipuler à l'aide de symboles et d'excitations mettant en jeu la bouche ainsi que les émotions associées à un ventre bien plein, à la peau bien tendue. La théorie psychologique moderne comptait au moins dix types de personnalités de cet ordre !... Freud n'en avait décrit que quatre, mais le monde s'était transformé et Freud avait ignoré quatre autres types qui ne s'étaient jamais soumis à la psychanalyse... aussi les théoriciens croyaient-ils, ou du moins espéraient-ils, que toutes les personnalités de la Terre pouvaient être assimilées à l'un de ces types.

Nicholson aurait dû comprendre dès le début, mais c'était trop fantastique pour que l'idée en vînt à qui que ce fût, jusqu'au moment où les preuves devenaient trop évidentes. Imaginons la puissance d'une organisation capable d'amener tous les individus d'une communauté à appartenir à un seul et même type ! Il fallait détruire l'organisation Boyd. Cela seul suffisait à faire de lui un fanatique forcené.

Le véhicule de la police s'efforçait de les suivre, mais le sec coupa à travers les pelouses et réussit à leur échapper. En cours de route, Nicholson se livra à des sondages psychiques suffisants pour confirmer sa théorie. Le soir même, il téléphona à Bob Dazella, à Washington, et ils hochèrent tous les deux la tête devant ce qu'ils avaient découvert.

— « Cela doit être formidable pour eux en période de campagne électorale, » dit Dazella. « Des centaines d'électeurs, des hectares de territoire, dix pour cent du district de Boyd, et la possibilité d'agir sur tous les psychismes en appliquant une tactique unique. Je me demande comment ils ont mis tout cela sur pied. »

— « La publicité, c'est l'hypothèse la plus valable que j'aie pu émettre. Ils étaient en mesure de centrer toutes leurs publicités sur les oraux. Cela n'était pas toujours facile. Mais pourquoi ne chercheriez-vous pas à savoir si Boyd a jamais eu des intérêts financiers quelconques à Lieuvert ? Peut-être était-il dans une position qui lui a permis de contrôler la publicité durant quelques années ? »

— « Heureusement que vous avez compris. Ils auraient pu vous supprimer. »

Dazella en était à son second mandat de député, autrement dit un phénomène archaïque à l'époque. Après avoir coupé la communication, Nicholson entreprit de réfléchir à la campagne qui, trois

ans auparavant, avait amené Dazella au Congrès pour la première fois. Ç'avait été son premier contact avec la politique contemporaine. Ce n'avait pas été drôle. Cette fois-là, Dazella avait failli de peu se faire tuer.

Cette campagne-ci serait encore pire. Il imaginait les efforts que tenterait l'organisation Boyd pour contrôler son propre cerveau et celui de ses amis. Ils attaqueraient son psychisme avec toutes les armes de l'arsenal moderne. Aussi clairement qu'un film sur un écran, il voyait les techniciens de la psychologie manœuvrer dans le Huitième District Electoral, tandis que les deux partis lutteraient pour s'acquérir la pensée des électeurs et neutraliser l'action de leurs adversaires. Il prévoyait des violences et tous les agissements néfastes pour l'esprit humain qu'il réprouvait et désirait éliminer à jamais de la société humaine.

Il avait gagné la première bataille, mais cela signifiait seulement qu'il lui faudrait poursuivre la guerre et livrer encore une centaine de batailles. Il regrettait presque de n'avoir pas perdu.

Traduit par Bruno Martin.
Titre original : Greenplace.

ALPHONSE

BRUTSCHE

Venu de la nuit

Alphonse Brutsche est un auteur nouveau venu au Fleuve Noir, qui a récemment été l'objet d'une pittoresque mésaventure. Dans le numéro 88 de Galaxie *paraissait, signé du nom improbable de Nikita Phekté, un article intitulé* Une interview exclusive d'Alphonse Brutsche. *Le ton de cet article fleurait parfois si fort le canular et le portrait de Brutsche qui s'en dégageait était si déplaisant qu'on demeurait, à la lecture, plutôt perplexe. Deux mois plus tard, dans le numéro 90, une mise au point de Brutsche rectifiait les choses : jamais cette interview n'avait émané de lui ! Comme la pseudo-lettre de Disch jadis publiée dans* Fiction, *l'interview de Brutsche était un faux, élaboré dans des intentions malveillantes et ironiques... Il reste qu'on s'interroge sur l'identité de ce mystérieux Nikita Phekté qui, insidieusement, a su tromper la confiance de la rédaction de* Galaxie, *dont la bonne foi n'est évidemment pas en doute. Tout cela s'expliquerait mieux si Brutsche, plutôt qu'un illustre inconnu, était quelqu'un d'autre : on aurait alors affaire ici à quelque règlement de comptes clandestin. Mais chacun sait que le masque des écrivains du Fleuve Noir (s'ils en ont un) est lourd à tomber, et qu'il s'écoule parfois des années avant qu'on sache (ou qu'on devine) qui sont les Steiner ou les d'Argyre. Dans le cas présent, force nous est donc, pour l'instant, d'admettre l'identité de Brutsche telle qu'elle s'offre à nous, sans chercher à savoir si elle est à double face. L'important pour les lecteurs, en tout cas, c'est qu'il a du talent, comme en témoignent ses deux romans,* La guerre des Gruulls *(« Anticipation ») et* Un froid mortel *(« Angoisse »).*

A. D.

L'ÉTOILE verte augmenta d'intensité, resta une fraction de seconde comme suspendue dans le miroir brouillé du ciel, chuta verticalement dans les champs.

Patrick cligna des yeux, écrasa ses narines contre la vitre. Loin devant, quelque part dans les prés étagés parallèlement sur l'horizon en pente, quelque part au pied d'un fourré ou d'un buisson, une vague lumière verte palpitait. Patrick passa sa langue sur ses lèvres, se recula, mit un doigt dans sa narine pleine, renifla.

— « Maman, j'ai vu quelque chose tomber dans un champ... »

Chlouf-chlouf-chlouf-chlouf... faisait la cuiller en bois qui battait la mayonnaise dans le pot de grès.

« Maman, je peux aller voir ? »

Sans attendre la réponse, il ouvrit la porte vitrée aux rideaux à carreaux rouges et blancs, fut en deux enjambées courtes sur le perron, resta indécis devant le panorama sans surprise de la campagne arrondie qui se diluait peu à peu dans la grisaille du soir. Il chercha des yeux la lueur verte, ne sut pas la retrouver. Quelque chose de doux et de chaud frôla ses jambes nues, des pattes terminées par des griffes émoussées claquèrent sur le ciment brut du perron.

« Fox ! Où vas-tu ? »

Patrick tendit le bras, mais Fox avait déjà dévalé les six marches, filait d'une allure pressée dans le jardinet. Le chien-loup s'immobilisa un instant devant la clôture pas encore peinte, museau pointé, oreilles dressées, aux écoutes. Puis il franchit le portail ouvert, traversa la petite route, se glissa en souplesse à travers la haie. Patrick vit encore sa silhouette brun-orangé passer entre deux saules, puis le chien disparut derrière un petit monticule.

« Fox ! » cria encore le garçonnet.

— « Qu'est-ce qu'il y a ? » fit derrière lui la voix de Renata.

— « Maman, Fox est parti... »

— « Il va revenir. Il est allé faire un tour. »

Chlouf-chlouf-chlouf-chlouf... chuintait la cuiller dans la mayonnaise qui s'épaississait. Renata tenait la terrine serrée contre son diaphragme, et tout son buste tressautait au mouvement rapide de son bras qui imprimait un beau mouvement circulaire à la cuiller en bois. Renata avait des seins lourds qui dansaient mystérieusement à chacun de ses mouvements.

— « Je peux aller voir l'étoile verte, maman ? »

— « Quelle étoile verte ? »

— « Celle qui est tombée dans les champs, là-bas. »

— « Mais qu'est-ce que tu racontes ? Il n'y a pas d'étoile... »
— « Si, je te dis. Je l'ai vue. Une étoile verte. Là-bas... »

Renata cessa de brasser la mayonnaise. La sauce avait pris comme il faut, elle était bien épaisse, jaune, onctueuse. *Au moins, il ne me fera pas une scène pour ça...*

— « Une étoile verte tombée du ciel ?... » fit Renata distraitement, en ébouriffant les cheveux de Patrick de sa main désormais libre. Elle sonda brièvement la campagne morne et triste du soir, soupira. *Prendre ses vacances en automne, quelle situation !* « Mais non, il n'y a rien. Ce que tu as vu, c'est une étoile filante. Tu sais bien : ce sont de minuscules rochers qui brûlent en tombant du ciel. Tu as cru qu'il était tombé dans un champ, mais en réalité c'était beaucoup plus haut, beaucoup plus loin. Il n'y a rien, tu vois bien... »

Patrick haussa les épaules, sa bouche se modela en une moue dépitée. Il savait bien, lui. Il avait vu !

« Allons, viens, » dit Renata. « Il est tard. Ne reste pas dehors. C'est l'heure de manger. » Elle poussa devant elle le petit bonhomme, la porte cogna dans son chambranle sans se refermer complètement.

Des œufs grésillèrent dans une poêle ; Patrick se colla à la fenêtre, essayant de voir à travers le voile sombre de la nuit tombante ce qui se tramait dans le monde silencieux des champs : ombres marron et violettes, silhouettes grises torturées qui pouvaient être dragons, fantômes, chevaliers, bandits...

Soudain des aboiements brefs et rageurs éclatèrent au loin. Patrick se crispa, chercha à voir. Mais l'eau nocturne épaississait chaque minute un peu plus, et les champs barrés d'arbres s'étaient refermés dans une obscurité maussade, impénétrable.

— « C'est Fox, maman ! »

— « Mais oui, mon petit, c'est Fox. Et alors ? Il a vu une taupe ou un lapin. »

...Ou l'étoile tombée dans le champ, pensa Patrick. Son nez était à nouveau écrasé contre la vitre. Les aboiements avaient cessé. Il y eut quelques secondes de silence, et puis un unique et long hurlement clair coupa la trame serrée de la nuit. Le cœur cogna fort dans la poitrine de Patrick. *Fox !*

Il voulut dire quelque chose à sa mère, mais Renata mettait la table, ne le regardait même pas. Sa petite main qui tenait le rideau retomba lentement. *Fox, qu'est-ce que tu fais, gros loup ? Qu'est-ce que tu as trouvé ?*

« Viens t'asseoir ! » lança Renata.

Pierre venait d'apparaître, arrivant du salon non encore aménagé où il avait dû écouter les nouvelles à la radio. Son regard ombrageux et sournois se posa rapidement sur son fils et sur sa femme, puis il s'affala lourdement sur la chaise en rotin qui craqua sous son poids. Le dîner fut rapide et sinistre. Patrick sentait, sans pouvoir bien se l'expliquer ni la comprendre, la tension qui régnait entre son père et sa mère. Il mangea sans appétit ; parfois il se tournait vers la fenêtre, mais derrière le V renversé des rideaux rouges et blancs, la nuit qui collait son ventre humide contre les carreaux ne laissait plus rien transparaître. Fox ne se manifestait plus, il ne reparut pas.

— « Où est passé Fox ? Pourquoi il ne rentre pas ?... » demanda Patrick en croquant une pomme dure et acide.

Mais personne ne lui répondit, sa voix s'émoussa dans le silence des mâchoires en mouvement. Il sentit une buée piquante lui monter aux yeux.

Pierre Gonthier se leva brusquement juste après son fromage, se dirigea vers la porte sans un regard pour Renata ni pour Patrick.

— « Pierre, tu ne prends même pas ton café ? »

La porte s'ouvrit toute grande sur la nuit que nulle lumière ne venait fêter, battit, claqua. Le pêne coulissa dans sa gâche avec un bruit méchant de métal. Pierre était sorti sans dire un mot, ses pieds raclèrent sur le ciment, puis le bruit de ses pas s'étouffa dans l'herbe rase du jardin.

Il est sorti sans rien me dire... pensa Renata. *Sans un mot. Ça devient impossible. Où va-t-il comme ça, le salaud ? Cette fille ne l'a pas suivi jusqu'ici, tout de même... Pas le moindre égard, pas un geste gentil, rien !* Elle débarrassa rapidement, flanqua sans ménagement la vaisselle sale dans l'évier.

Patrick s'était à nouveau appuyé à la vitre, les yeux perdus dans la nuit. La terre avait sa cape la plus sombre, mais dans le ciel, entre les déchirures des nuages, les étoiles se pressaient. *Mon Dieu ! Faites que Fox revienne... S'il vous plaît !* Fox, c'était son plus cher ami. Son père... Son père, lui...

— « Maman, où il est allé, papa ? »

Sans répondre, Renata vint contre lui ; Patrick appuya sa tête contre le ventre de sa mère, ce ventre tiède et rond où, sans qu'il le sût encore, une vie nouvelle pulsait déjà.

— « Viens te coucher, il est l'heure, » soupira Renata.

Patrick scruta une dernière fois la nuit, sursauta dans les bras de sa mère.

— « La lumière verte ! Regarde ! Elle est revenue... »

— « Il n'y a pas de lumière verte. Allez ! File... »

La main ferme de Renata poussa Patrick vers le petit escalier qui menait à l'étage, où il avait sa chambre. *Ce n'est pas juste ! Elle n'a même pas regardé !* Pourtant, il avait bien vu : là-bas, quelque part dans la nuit, un point lumineux verdâtre enflait et se rétractait, comme un crapaud qui respire pesamment. Mais c'était toujours pareil ! Renata ne voulait jamais rien entendre, jamais rien comprendre...

Il se déshabilla en silence, se coucha.

« Bonne nuit... » chuchota sa mère en se détournant. « Et n'oublie pas de faire ta prière. »

— « Tu ne me fais pas un poutou ? »

Elle lui fit un poutou distrait, éteignit la lumière, referma doucement la porte. Patrick se retrouva seul dans sa chambre obscure, confronté avec la nuit à traverser dans l'effrayant tunnel du sommeil. C'était un moment éprouvant pour un petit garçon de six ans. Il y fit face avec courage, meublant le silence froid en pensant à des courses ensoleillées dans les champs en compagnie de Fox. Cela lui donna une idée pour sa prière du soir. *Mon Dieu, faites que Fox revienne, et demain je serai très sage avec papa et maman...*

Dehors le vent se leva, un des volets vint cogner avec insistance sur le mur.

Renata passa dans sa chambre — dans *leur* chambre — et marcha un moment de long en large, indécise, l'esprit en déroute. *S'il me disait seulement quelque chose... s'il me disait ce qu'il voulait. Mais non : jamais rien... Seulement son silence buté, sa gueule de travers, son regard qui me fuit. Qu'est-ce que je peux faire ? Mon Dieu ! Qu'est-ce que je dois faire ?...* Elle exhala un profond soupir, se déshabilla, contempla un moment dans la glace de l'armoire sa silhouette bien en chair de Méditerranéenne qui commence imperceptiblement à mûrir. Elle passa une main hésitante sur son ventre qui s'arrondissait tout juste. *Et c'est maintenant qu'il s'arrange pour me faire un autre enfant ! Il n'aurait pas pu mieux choisir...* Elle soupira derechef, se morigéna. *Mais non, ce n'est pas lui qui a choisi. Ni moi... C'est le bon Dieu.*

Elle secoua la tête, défit son chignon. Ses cheveux noirs se répandirent sur ses épaules, elle se glissa nue entre les draps frais.

Elle n'avait pas allumé la lampe plafonnière, seulement la petite lampe de chevet qui laissait sourdre dans la pièce, à cause de l'abat-jour écarlate, une discrète lumière rosée. Sur la table de nuit, elle prit un livre sur la condition de la femme moderne, qu'elle avait commencé plusieurs jours auparavant mais qu'elle suivait difficilement. Elle lut quelques lignes sans les comprendre, les relut, les relut encore ; mais le sens des mots imprimés ne parvenait pas à se déposer dans son cerveau. Son esprit s'évadait, allait chercher au loin dans la nuit le visage buté, étranger, de son mari. *La femme moderne... la femme moderne... Elle est jolie, la femme moderne !* Elle referma le livre, le laissa tomber à terre avec découragement, éteignit la lampe. L'obscurité se referma sur elle comme deux bras pesants, elle s'enfonça un peu plus sous les draps, rabattant la couverture près de son visage. *Quand va-t-il revenir ? Au milieu de la nuit ? C'est la première fois qu'il me fait ça ici...* Elle se retourna plusieurs fois, à la recherche du sommeil qui ne venait pas.

Clang !

Le bruit de la porte extérieure qui s'ouvrait l'électrisa. Elle s'immobilisa, tendue. *Pierre !* Il rentrait... Une joie chaude et tremblante l'envahit. *Allons... il ne revient pas trop tard... Je ne lui dirai rien. Il faut être patiente. Il est juste allé faire un tour dehors. C'est bien normal après tout. On s'ennuie tellement, ici...*

Des pas lents et lourds martelèrent le carrelage de la cuisine, s'arrêtèrent devant la porte de la chambre. *Eh bien, qu'est-ce qu'il fait ? Il ne rentre pas ?...* Un laps de temps indéterminé passa, puis la poignée grinça et la porte gémit en pivotant sur ses gonds. Mais Renata, qui s'était redressée un peu contre l'oreiller, ne put rien apercevoir : Pierre n'avait pas allumé la lampe de la cuisine. Elle se laissa à nouveau glisser dans le creux tiède du lit, attendit. Elle ne dirait rien. *Qu'il n'y compte pas ! Il faudra que ce soit lui qui parle le premier...*

Silence...

Et puis les pas de Pierre, toujours lents et mesurés, qui venaient vers le lit, s'y arrêtaient.

Silence.

Et un mouvement des draps, et les ressorts qui grinçaient, et le lit qui s'affaissait sur sa droite sous un poids nouveau.

Mais qu'est-ce qu'il fait ? Il n'a même pas quitté ses vêtements ? Renata se tourna vers la gauche avec un mouvement brusque et volontairement violent, pour qu'il sache bien qu'elle ne dormait pas. *Qu'il fasse le premier geste s'il le veut. Sinon...*

Mais Pierre restait immobile, présent seulement dans l'obscurité compacte de la chambre par ce poids qui creusait le lit sur la droite de Renata. *Que fait-il ? Je ne l'entends même pas respirer... c'est comme s'il était mort...*

— « Pierre ? »

L'interrogation avait jailli malgré elle. Elle se retourna, n'y pouvant plus tenir, se pencha, avançant une main dans la direction de l'homme couché près d'elle. Ses doigts heurtèrent une surface ferme qu'elle ne reconnut pas. Elle frissonna. Elle avait cru voir dans le noir comme de menues étincelles phosphorescentes qui voltigeaient à l'endroit où son mari reposait.

« Pierre ? »

Elle voulut allumer, mais à ce moment-là le gisant sortit de son immobilité, et Renata sentit qu'une main lourde et massive se posait sur son bras. Elle entendit comme un crépitement électrique, et une silhouette à demi dressée se dessina brièvement en vert cru dans une efflorescence soudaine de particules bondissantes.

Eperdue, elle tenta de se dégager, dans un pur réflexe de terreur animale ; mais elle ne le put. La main dure et froide comme du marbre qui la maintenait, qui l'attirait, possédait une force contre laquelle il lui était impossible de lutter.

— « Qu'est-ce que... » commença-t-elle.

Mais le froid dégagé par la main de Pierre l'envahissait tout entière, et le cri qu'elle s'apprêtait à pousser gela sur ses lèvres.

Patrick se réveilla en sursaut. La petite chambre tendait autour de lui ses voiles de sombre velours, qu'un reflet du ciel à demi étoilé poudrait d'une vague clarté aux environs de la fenêtre dont les volets n'étaient pas fermés. Avait-il fait un mauvais rêve ? Il chercha un instant dans le puits bouché du sommeil des images qui ne se précisaient qu'imparfaitement. Il y avait eu Fox qui courait, qui se précipitait vers un trou ouvert en plein champ, et d'où rayonnait une lumière verte ; Patrick l'appelait, mais le chien ne lui obéissait pas. Et puis... il ne se souvenait plus.

Patrick frotta son nez du dos de sa main. Fox... Etait-il rentré, maintenant ? La maison était silencieuse... silencieuse comme toute

maison qui dort l'est au cœur de la nuit, à part, venu de l'extérieur, le *toc* léger d'un volet qui battait sous le vent. Cependant, il y avait quelque chose qui n'allait pas. Quelque chose... L'enfant n'aurait pas su dire quoi, mais c'était comme une musique grinçante qui serait venue murmurer à travers les murs, c'était comme une ombre malfaisante, à peine discernable, qui serait venue se coller aux carreaux pour le regarder de son visage sans yeux.

Alors Patrick ressentit vraiment le frisson de la peur, qui passa sur lui comme une armée d'araignées aux pattes menues et frétillantes. Il se cacha la tête sous les draps. Les marches de bois de l'escalier n'avaient-elles pas gémi ? Il y eut un nouveau bruit, plus grinçant, plus affirmé. N'était-ce pas la porte de sa chambre, dont la serrure jouait ?

— « Maman ? » miaula Patrick en mouillant de salive son drap que ses lèvres mordaient.

Il n'y eut pas de réponse. Pourtant la sensation d'une présence le poussa, malgré sa peur, à écarter les draps, à se soulever lentement, à regarder vers la porte.

Bien que cette partie de la chambre fût tout à fait obscure, il fut certain que la porte était maintenant ouverte.

La porte était ouverte — et quelqu'un se tenait sur le seuil.

Patrick sentit sa peau se creuser de mille petits trous froids. Le plancher craqua, craqua, craqua. *On* avançait vers son lit. L'onde de peur se fit plus forte, le paralysa, sa gorge était devenue raide comme une branche morte. Alors l'ombre bruissa, s'illumina d'une lueur palpitante, une lueur mouvante faite d'étincelles vertes qui couraient, et cette lueur fantasmagorique dessinait dans l'obscurité la silhouette d'un homme très grand, ou d'une femme très grande, qui se pencha vers le lit. Les yeux de Patrick, qui seuls avaient encore la possibilité de se mouvoir dans son corps figé, s'écarquillèrent de surprise et d'effroi. La silhouette de phosphorescence crépitante possédait des traits malléables, perpétuellement changeants, comme si leur substance avait été agitée par un courant interne qui les aurait dotés d'une plasticité absolue. Et dans ce visage mouvant projeté en vert sur l'écran de la nuit, Patrick reconnaissait par transparence, brouillés, fluides, les traits de sa mère, de son père, et le museau pointu de Fox.

Ce ne fut que trois jours plus tard que le fermier Lazarche prévint la gendarmerie de Cluses, après avoir visité la villa des

Gonthier qu'il s'était étonné de n'avoir pas revus chez lui, pour les provisions journalières. Il était rentré dans la maison déserte, ayant trouvé la porte non verrouillée ; il était passé dans la cuisine, dans la chambre au lit défait, était monté au premier, dans la pièce du petit. Et là, il avait regardé longuement sans comprendre le trou parfaitement rond qui s'ouvrait dans le plafond, traversait les combles et le toit, débouchait sur le ciel lumineux de cette journée d'automne exceptionnellement bonne — ce trou aux bords si nets qu'il semblait avoir été découpé au chalumeau dans de la tôle, et dont la tranche rayonnait encore d'une faible luminescence verdâtre.

Alors il prévint les gendarmes, et les gendarmes eux aussi sondèrent les profondeurs vierges du ciel à travers le trou dans le toit.



titres disponibles :

8 - DANIEL F. GALOUYE - Simulacron 3
9 - ROBERT SHECKLEY - Oméga
11 - PHILIP K. DICK - Le dieu venu du Centaure
13 - HENRY KUTTNER - Les mutants
14 - JAMES H. SCHMITZ - Agent de Véga
15 - PHILIP JOSÉ FARMER - Les portes de la création
16 - WILLIAM TENN - Des hommes et des monstres
17 - PHILIP JOSÉ FARMER - Cosmos privé
18 - SARBAN - Le son du cor
19 - EDMOND HAMILTON - La vallée magique
20 - GORDON R. DICKSON - Dorsai
21 - ROGER ZELAZNY - L'île des morts
22 - L. SPRAGUE DE CAMP - Zeï

titres à paraître :

23 - KEITH LAUMER - Les Mondes de l'Imperium
24 - GORDON R. DICKSON - Pour quelle guerre...
25 - H. BEAM PIPER - Kalvan d'Outre-temps
26 - JACK VANCE - La planète géante
27 - L. SPRAGUE DE CAMP - La main de Zeï
28 - PHILIP JOSE FARMER - Les murs de la Terre

Pour commander les précédents titres
ou pour s'abonner aux titres à paraître, voir page suivante.

ROBERT F.

YOUNG

Dialogue dans une salle à manger du XXIe siècle

Les deux armes secrètes de Robert Young, nous le rappelions le mois dernier en présentant Sur le Fleuve, *sont la tendresse et l'ironie. Il arrive même qu'elles soient mêlées, comme dans ces deux récits charmants qu'étaient* Idylle dans un parc à voitures d'occasion du XXIe siècle *(numéro 98 de* Fiction) *et* Idylle dans un relais temporel du XIe siècle *(numéro 150). Dans la lignée de ces histoires pourvues de titres à rallonge, voici un petit tableau du futur, où seule l'ironie cette fois prévaut. C'est mineur, bien enlevé, et ça ne cherche qu'à faire sourire. La prochaine fois, nous retrouverons le Young poète et visionnaire, celui de* La déesse de granit *ou de* Orage sur Sodome *(numéros 64 et 101), avec un long récit intitulé* La construction des pyramides.

A. D.

Dans le ménage Tompkins, la conversation courante du soir se passait à peu près comme suit :

Mr. TOMPKINS : A midi, à la cafétéria, j'ai entendu à la télé qu'on avait encore mis en prison un de ces gauchistes mécontents.

Mrs. TOMPKINS : Vraiment ? Et que faisait-il ?

Mr. TOMPKINS : La même chose que les autres... il se baladait en débitant de méchants ragots sur les gens ordinaires comme nous. Celui-là prétendait que nous étions devenus « un fléau de destruction à la solde du gouvernement décidé à éliminer tout reste de vérité et de beauté à la face de la Terre ». Tu conçois qu'on ait le culot de faire des observations aussi désobligeantes ? Tiens, le président lui-même disait l'autre jour que n'étaient les gens comme nous qui accomplissent loyalement leur devoir quotidien et qui restent honnêtes, le monde se désagrégerait !

Mrs. TOMPKINS : Et il avait raison, en plus ! Les gens comme nous, c'est le sel de la terre. Et si tu veux mon avis, je crois que ces mécontents sont tout simplement jaloux de nous. Qu'est-ce que je compose sur le cadran, pour le dîner... jambon cuit ou rôti de bœuf ?

Mr. TOMPKINS : S'il n'y avait pas des gens comme nous pour maintenir le navire à flot, les gens comme eux l'auraient fait chavirer depuis belle lurette, et alors où tout le monde en serait-tributeurs automatiques d'appartement, c'est du jambon cuit et du rôti de bœuf ?

Mrs. TOMPKINS : Qu'est-ce qu'il te prend, Arthur ? Tu sais bien qu'on est jeudi et que le jeudi, tout ce que servent les distributeurs automatiques d'appartement, c'est du jambon cuit et du rôti de bœuf.

Mr. TOMPKINS : Tiens, c'est vrai... j'avais oublié. Eh bien, rôti de bœuf pour moi, je crois.

Mrs. TOMPKINS : Pommes au four ou pommes purée ?

Mr. TOMPKINS : Purée. Dis, pendant que tu es debout, branche la télé, tu veux bien ?

Le soir avant l'arrivée de l'oiseau Bartlett, la conversation dans l'appartement-ménage Tompkins fut la suivante :

Mr. TOMPKINS : Je vois là dans le canard qu'il y a une grande vente de rouks de Mars chez Grimbel. Il paraît qu'ils en ont acheté toute une cargaison, ce qui leur permet de les vendre à moitié prix.

Mrs. TOMPKINS : Qu'est-ce que c'est qu'un rouk ?

Mr. TOMPKINS : Tu ne vas pas me dire que tu ignores ce qu'est un rouk ?

Mrs. TOMPKINS : Cela me fait l'effet d'une espèce d'oiseau fou. Qu'est-ce que je te compose pour le dîner... haricots à l'étuvée ou chop suey ?

Mr. TOMPKINS : C'est un oiseau qui cause, mais pas un oiseau cinglé. Quelque chose comme un perroquet, en plus petit, et cent mille fois plus intelligent. Il n'oublie jamais plus ce qu'il a entendu. Ils ont le plumage violet et la poitrine mouchetée de pois roses. Ils dorment la tête en bas, accrochés à leur perchoir... N'y a-t-il rien d'autre au menu que des fayots et de la daube à la chinetoque ?

Mrs. TOMPKINS : Qu'est-ce qui te prend, Arthur ? Tu sais bien qu'on est lundi et que le lundi les distributeurs d'appartement ne servent jamais que des haricots à l'étuvée et du chop suey.

Mr. TOMPKINS : C'est vrai... j'oubliais. Eh bien, pour moi, ce sera des fayots. Tu ne penses pas qu'on devrait s'en offrir un ? Je pourrais y passer demain après-midi, après le boulot.

Mrs. TOMPKINS : Bien sûr ! Pourquoi pas... surtout qu'ils sont en solde. Au moins, j'aurai quelqu'un à qui parler dans la journée pendant que tu es au travail. Je te commande tes haricots avec du petit salé ou avec du lard fumé ?

Mr. TOMPKINS : Petit salé. Pendant que tu es debout, tu ne voudrais pas brancher la télévision ?

Mr. TOMPKINS : Comment se fait-il qu'il ne vous reste qu'un rouk ? Le journal disait que vous en aviez acheté toute une cargaison.

L'EMPLOYÉ AUX OISEAUX : Bien sûr que nous en avons acheté toute une cargaison. Il ne vous viendrait pas à l'idée que les établissements Grimbel puissent mentir, n'est-ce pas ?

Mr. TOMPKINS : Alors comment se fait-il qu'il ne vous en reste qu'un ?

L'EMPLOYÉ AUX OISEAUX : Qu'est-ce que vous croyez ? Le journal annonçait bien des soldes, n'est-ce pas ? Tenez, vous avez même bien de la veine, avec tous les gens qui sont venus aujourd'hui acheter des rouks par douzaines, bien de la veine qu'il en reste *un seul* !

Mr. TOMPKINS (*désignant l'occupant emplumé d'une unique cage posée sur le comptoir*) : Si vous avez eu tant de clients pour les acheter, comment se fait-il que personne n'ait voulu de *celui-là* ?

L'EMPLOYÉ AUX OISEAUX : Parce que, vu l'honnêteté bien connue de Grimbel, il nous était impossible de mettre celui-là en vente tant que tous les autres n'étaient pas partis. Il a été surexposé... sans doute par un membre de l'équipage du cargo Mars-Terre qui nous a apporté la cargaison... surexposé à des livres enregistrés sur bandes. Mr. Grun, notre conseiller au rayon des livres enregistrés, n'a pas pu identifier exactement les ouvrages, mais il est d'avis que l'un d'eux était l'*Encyclopédie des citations* de Bartlett.

Mr. TOMPKINS (*d'un air sagace*) : Je connais ça. Il s'agit bien de poires, n'est-ce pas ? (1)

L'EMPLOYÉ AUX OISEAUX : Pas selon Mr. Grum. D'après lui, c'est un recueil d'extraits de poèmes anciens et de dictons. Vous avez entendu parler des encyclopédies ambulantes, n'est-ce pas ? Eh bien, ce rouk est une sorte d'encyclopédie volante, si vous me suivez bien, sauf qu'au lieu d'être bourré de données et de chiffres utiles, il est farci d'un tas de mots et de phrases sans aucune application pratique. Dites-lui quelque chose, et vous allez voir ce que j'entends par là.

Mr. TOMPKINS (*se tournant vers la cage*) : Joli garçon !

L'OISEAU BARTLETT : « Dieu te bénisse, petit homme, petit va-nu-pieds aux joues hâlées ! »

L'EMPLOYÉ AUX OISEAUX : Alors, vous voyez ? Il ne répète pas les choses comme il devrait... il y ajoute toujours quelque chose d'original.

Mr. TOMPKINS : Donne-moi un baiser, joli garçon.

L'OISEAU BARTLETT : « Jenny m'a embrassé en me voyant, elle a bondi du fauteuil où elle était ! »

Mr. TOMPKINS (*bouche bée*) : Qui est Jenny ?

L'EMPLOYÉ AUX OISEAUX : Ne me le demandez pas ! Ecoutez, juste avant que vous arriviez, le chef de rayon m'a autorisé à faire un rabais de vingt pour cent sur ce spécimen, alors vous pouvez l'avoir pour les quatre cinquièmes du prix d'origine... plus le prix de la cage, naturellement.

Mr. TOMPKINS (*dubitatif*) : Je ne sais pas trop...

---

(1) Allusion à une variété de poires répandue aux Etats-Unis par Enoch Bartlett, au XVIIIe siècle. (N.D.T.)

L'EMPLOYÉ AUX OISEAUX : Vingt-cinq pour cent de rabais.

Mr. TOMPKINS : Eh bien...

L'EMPLOYÉ AUX OISEAUX : Cinquante pour cent, mais je ne peux pas descendre plus bas.

Mr. TOMPKINS : Marché conclu.

L'EMPLOYÉ AUX OISEAUX : Vous avez fait une bonne affaire, monsieur.

L'OISEAU BARTLETT : « Mais en ce qui concerne les affaires, vous pouvez me croire, j'ergoterais pour un cheveu coupé en quatre ! »

Le soir de l'arrivée de l'oiseau Bartlett, la conversation se déroula comme suit dans le ménage Tompkins :

Mrs. TOMPKINS : Je vois que tu en as acheté un. T'a-t-il déjà dit quelque chose ?

Mr. TOMPKINS (*refermant la porte et posant la cage sur une table à sa portée*) : Il a dit des tas de trucs, mais qui ne signifient pas grand-chose. C'est un oiseau Bartlett.

Mrs. TOMPKINS : Un oiseau Bartlett ! Mais je croyais que tu voulais un rouk ?

Mr. TOMPKINS (*ôtant son veston et s'installant près d'elle sur le divan de télévision*) : C'est un rouk. Mais il a été surexposé à un tas de livres sur bandes et chaque fois qu'on lui adresse la parole, il répond par un extrait de poème ou un dicton.

Mrs. TOMPKINS : Eh bien, je dois te le dire, ils t'ont vu venir !

Mr. TOMPKINS : Mais je les ai vus venir les premiers ! Je l'ai eu pour une bouchée de pain.

Mrs. TOMPKINS : Mais à quoi est-il bon si on ne peut pas lui enseigner à parler ?

Mr. TOMPKINS : Oh ! ne t'en fais pas ! Je lui apprendrai bien à causer. Laisse-moi le temps.

Mrs. TOMPKINS : Tu parles ! Un oiseau qui voudrait être différent des autres ! Pour qui se prend-il ? Qu'est-ce que je commande pour le dîner... côtes de porc ou foie de veau ?

Mr. TOMPKINS : Il ne cherche pas vraiment à être différent. Il a tout simplement été surexposé, comme je te l'ai dit.

Mrs. TOMPKINS : Cela revient au même.

Mr. TOMPKINS : Comment cela ! Encore des côtes de porc et du foie de veau ? Il me semble que c'était déjà au menu, il y a deux jours.

Mrs. TOMPKINS : Oh ! sûrement pas, Arthur ! Il y a toute une semaine qu'il n'y en a pas eu au menu. A t'entendre, il m'arrive de penser que tu deviens un de ces mécontents de gauche qui estiment que notre civilisation n'est pas assez bonne pour eux !

Mr. TOMPKINS (*en hâte*) : Côtes de porc.

Mrs. TOMPKINS : Pain blanc ou pain de seigle ?

Mr. TOMPKINS : Blanc.

L'OISEAU BARTLETT : « Du pain et des jeux ! Du pain et des jeux ! »

Mrs. TOMPKINS : Petit oiseau, il est grand temps que quelqu'un te mette au pas !

L'OISEAU BARTLETT (*sautant de haut en bas sur son perchoir*) : « Epigones ! Epigones ! »

Mrs. TOMPKINS : Voilà qu'il me traite de bigote !

Mr. TOMPKINS : Mais non, il a dit *épigones*, pas « hé bigote » !

Mrs. TOMPKINS : Epigones ? Qu'est-ce que ça veut dire ?

Mr. TOMPKINS : Je n'en sais rien... c'est de l'hébreu pour moi.

Mrs. TOMPKINS (*avec un reniflement*) : Quel canard ! Peut même pas parler comme tout le monde !

Mr. TOMPKINS : Attends seulement qu'on ait dîné... je vais te lui en apprendre, moi, du langage de tous les jours !

Mrs. TOMPKINS : (*se levant et s'approchant du cadran à commander les repas*) : Tu feras bien !

Plus tard.

Mr. TOMPKINS (*posant son assiette vide sur la table-serveuse automatique et se tournant vers la cage de l'oiseau Bartlett*). Et maintenant, mon petit oiseau, c'est l'heure de ta première leçon.

L'OISEAU BARTLETT : « Le moment est venu, dit le Morse, de causer de bien des choses... »

Mrs. TOMPKINS (*remettant en circuit la table automatique pour l'envoyer rouler dans l'ascenseur-serveur d'où elle est sortie*) : Ha, ha !

Mr. TOMPKINS : Tais-toi ! (*A l'oiseau Bartlett :*) Si tu as un rien de jugeote, petite bête, tu vas te mettre au pas en vitesse et filer droit !

L'OISEAU BARTLETT : « Il est curieux de constater avec quelle ardeur fiévreuse les Américains recherchent leur propre bien-être, et d'observer la vague crainte qui les tourmente sans cesse de ne pas avoir choisi le chemin le plus court qui y mène. »

Mr. TOMPKINS : Dis donc, dis donc !

L'OISEAU BARTLETT : « L'océan de la foi était lui aussi en un temps dans sa plénitude et s'étendait autour des côtes de la Terre comme les replis d'une ceinture éclatante... »

Mrs. TOMPKINS (*riant*) : Et maintenant, qui donne des leçons à l'autre ?

L'OISEAU BARTLETT : « Ah ! mon amour, soyons sincères l'un envers l'autre, car le monde, qui semble... »

Mr. TOMPKINS : Je vais lui montrer ! Je vais lui tordre son fichu cou !

L'OISEAU BARTLETT : « ...s'étendre devant nous comme un pays de rêve... »

Mrs. TOMPKINS : Tu n'en feras rien ! Nous en aurons pour notre argent, même si cela doit nous prendre un an !

L'OISEAU BARTLETT : « Si divers, si beau, si neuf... »

Mr. TOMPKINS : Mais comment cela ?

L'OISEAU BARTLETT : « N'a en réalité ni joie, ni amour, ni lumière... »

Mrs. TOMPKINS : Je trouverai bien un moyen.

L'OISEAU BARTLETT : « Ni certitude, ni paix, ni soulagement à sa douleur... »

Mrs. TOMPKINS : En attendant, pourquoi ne couvres-tu pas la cage, que je branche la télé ?

L'OISEAU BARTLETT : « Et nous sommes ici comme sur une sombre plaine... »

Mr. TOMPKINS (*dépliant la couverture*) : Bonne idée.

L'OISEAU BARTLETT : « Balayée de confuses alertes, de combats et de fuites... »

Mrs. TOMPKINS (*s'arrêtant à mi-chemin de l'appareil de télévision*) : La télé ! Mais c'est cela même, Arthur, c'est cela même !

L'OISEAU BARTLETT : « Où d'ignorantes armées se heurtent dans la nuit ! »

Mr. TOMPKINS (*recouvrant la cage*) : De quoi veux-tu parler ?

Mrs. TOMPKINS : Tu ne vois pas ? S'il est devenu ce qu'il est pour avoir été surexposé à des livres sur bandes, peut-être l'en guérira-t-on en le surexposant à la télévision. Tous les soirs, avant d'aller nous coucher, nous placerons la cage devant le haut-parleur et nous prendrons un de ces programmes qui durent toute la nuit. Ou bien nous nous servirons de la radio, cela reviendra au même.

Mr. TOMPKINS : Hum...

Mrs. TOMPKINS : En tout cas, cela vaut la peine d'essayer, non ? Après tout, tu ne peux pas rendre l'oiseau et il ne nous sert à rien dans son état actuel.

Mr. TOMPKINS (*se décidant soudain*) : Soit, nous allons essayer !

Le lendemain matin de l'arrivée de l'oiseau Bartlett, la conversation dans le ménage Tompkins se déroula comme suit :

Mrs TOMPKINS : Que dois-je commander sur le cadran pour le petit déjeuner ? Des œufs ou des céréales ?

Mr. TOMPKINS : Céréales.

Mrs. TOMPKINS : Je me demande si le traitement a eu de l'effet.

Mr. TOMPKINS (*allant à la cage, la découvrant, et examinant l'intérieur*) : Joli garçon !

L'OISEAU BARTLETT : « Dieu te bénisse... Dieu te bénisse... »

Mrs. TOMPKINS : Tu vois ?... Il commence à oublier !

Mr. TOMPKINS : Embrasse-moi, joli garçon.

L'OISEAU BARTLETT (*clignant les paupières à toute vitesse*) : « Jenny... » clac-clac... « Essayez Alirouge, le rouge à lèvres bourré de protéine. Il vous donne du courage pour le pelotage... Le baiser-goûter le plus vitaminé à ce jour ! »

Mrs. TOMPKINS : Tu vois !

L'OISEAU BARTLETT : « L'océan des... des... »

Mr. TOMPKINS : Je vais te dire. Mets le poste à plein volume et laisse-le fonctionner toute la journée. Dès ce soir, il devrait être guéri.

Mrs. TOMPKINS : Nous en aurons encore pour notre argent ! Laisse-moi tout le soin...

Mr. TOMPKINS : Dépêche-toi, pour le petit déjeuner, sinon je serai en retard au boulot.

Mrs. TOMPKINS (*actionnant le cadran*) : Veux-tu des toasts ou des petits pains avec tes céréales ?

Mr. TOMPKINS : Des petits pains.

Le lendemain soir de l'arrivée de l'oiseau Bartlett, la conversation du ménage Tompkins se déroula comme suit :

Mr. TOMPKINS (*fermant la porte et ôtant son veston*) : Alors, comment cela a-t-il marché ?

Mrs. TOMPKINS : Très bien. La pauvre bête est encore un peu troublée, mais il ne lui faudra plus longtemps pour redevenir normale. Je lui ai enseigné à siffler comme un homme au passage d'une jolie fille. Il le fait presque à la perfection.

Mr. TOMPKINS (*s'approchant de la cage et regardant à l'intérieur)* : Joli garçon !

L'OISEAU BARTLETT : « Dieu te bénisse... Dieu te bénisse... » Joli garçon ! Joli garçon ! Joli garçon !

Mrs. TOMPKINS : Il a fait de sacrés progrès, tu ne trouves pas ?

Mr. TOMPKINS (*s'asseyant près d'elle sur le divan de la télévision*) : Cela ne fait aucun doute.

Mrs. TOMPKINS : Que dois-je commander pour le dîner... des saucisses de Francfort à la choucroute ou des boulettes aux spaghetti ?

Mr. TOMPKINS : Il me semble...

Mrs. TOMPKINS : Il y a toute une semaine que nous n'avons eu ni les unes ni les autres ! Sincèrement, Arthur, par moments, tu me donnes l'impression de ne pas apprécier ce monde merveilleux dans lequel nous vivons ! Aimerais-tu retourner aux âges sombres où les gens ordinaires comme nous devaient se débrouiller tout seuls et n'avaient pas d'emplois subventionnés par le gouvernement, ni d'appart-o-matiques dans les immeubles pour y vivre et y manger ? Quand « bien-être » était un mot grossier ? Cela te plairait, Arthur ? Tu aimerais ?

Mr. TOMPKINS (*l'air contrit*) : Bien sûr que non. Des boulettes aux spaghetti, je pense... As-tu exposé le rouk à la télé toute la journée comme je te l'avais recommandé ?

Mrs. TOMPKINS : Sans en excepter une minute. Ce qui montre bien qu'il faut se servir de sa cervelle, pas vrai ? Tu te rends compte ? On était là avec quelque chose qui n'avait aucune valeur, et rien qu'en faisant appel à un peu de bon sens, voilà que nous en avons fait quelque chose d'intéressant. Pain blanc ou seigle ?

Mr. TOMPKINS : Seigle.

L'OISEAU BARTLETT (*clignant furieusement les paupières*) : « Du pain et... du pain et... » *Cui-cuic ! Cui-cuic !*

Traduit par Bruno Martin.
Titre original : Dialogue in a twenty-first century dining room.

FRITZ

LEIBER

Le grand manitou

QUAND le directeur de la section des mathématiques arriva pour programmer le Grand Ordinateur par un matin embaumé de printemps, il avait sur le visage d'épaisses traînées de pommade blanche : sur le nez, sous les yeux, le long des pommettes.

On savait en général que le directeur des maths ne faisait jamais de ski nautique, d'aquaplane, ni de stations au soleil sur la plage.

Après avoir laissé tout le monde faire semblant durant deux heures de ne pas remarquer ses étonnants ornements faciaux, il déclara qu'il devait faire un voyage orbital pour assister à un congrès de mathématiciens aux antipodes et qu'il ne tenait pas à être brûlé par la lumière crue de l'espace.

Cela n'expliquait cependant pas tout à fait pourquoi il avait *trois* courbes blanches régulièrement espacées sous chaque œil.

Quand il déjeuna avec son assistante au club, elle avoua au bout d'un temps, en soupirant et en haussant les épaules, que les taches violettes de la dimension d'une pièce de monnaie qui lui couvraient le visage et le cou en un dessin assez aéré étaient une concession aux futilités de la mode féminine. Après tout, ces taches étaient modérées en comparaison des spirales hypnotiques, des taches de rorschach ou des lignes brisées des illusions d'optique. Et il y avait eu cette lettre du doyen qui recommandait que même les membres les plus distingués de la faculté ne se tiennent pas *trop* à distance de la masse des étudiants.

Ils parlèrent programmes durant tout le repas, en un bourdonnement de symboles mathématiques ésotériques. Pourtant — surtout quand il se mit à jouer avec une cigarette non allumée qui ressemblait à la ligne tracée sur l'arête de son nez, et qu'elle fit danser un bracelet de boules violettes transparentes de la même nuance et du même diamètre que ses taches — tous deux avaient l'apparence d'un couple de sorciers minces, calmes et élégants discutant de la date la plus favorable à la fête du solstice.

Le téléphone arabe de l'université vibrait follement à cette nouvelle, comme si s'était soudain levé un mistral intellectuel. Quand le directeur et son assistante coupèrent à travers la cour pour gagner le vaste dôme, semblable à quelque igloo sacré, qui abritait le Grand Ordinateur, la plupart des étudiants les observaient. Les bizuths désertèrent leurs machines d'étude pour se rassembler avec audace parmi les crocus qui bordaient la cour. Les anciens étaient alignés sur le toit de l'Union des Etudiants avec leurs télélunettes étincelantes. Les diplômés hissèrent leurs périscopes dans les gaines dissimulées dans les conduits de cheminées, tandis que les instructeurs se groupaient autour des télespions dans les salles de la faculté.

Bien entendu, tous les étudiants étaient peints aux couleurs de l'arc-en-ciel — visage, membres et torse — habillés ou déshabillés, parés de joyaux, les cheveux crépus et taillés à la sauvage, bien que la plupart des diplômés et instructeurs se fussent satisfaits d'un simple visage noirci, illuminé de conscience sociale.

L'avis général était que les huiles commençaient enfin à se mettre dans le vent, bien que certains le qualifiassent de faux vent. De toute façon, le directeur des maths et son assistante aux taches violettes conservatrices ne se départirent pas de leur calme. Ils ne réagirent en aucune façon à l'attention dont ils étaient l'objet.

Le professeur de sciences sociales, qui depuis des années portait une coiffure de plumes amérindienne et se peignait des cibles concentriques rouges sur la figure, expliqua l'ensemble du phénomène, chez les étudiants et parmi la faculté, chez les civils comme chez les militaires, à sa classe de l'après-midi, bien que personne ne l'écoutât, pas même lui-même.

— « Pour tout progrès technologique, » disait-il de sa voix grave, « il se produit une tentative de rectification sous la forme d'un renouveau du comportement primitif réel ou imaginaire. La peur du conformisme et la dissociation de la personnalité conduisent à des manifestations d'individualisme chtonien. Le largage des tombes nucléaires... non, des lombes... je veux dire des bombes... engendre des envois de fleurs. Les lieux de travail collectif engendrent des lieux d'amour collectif. Les conférences qui se prêtent des objectifs élevés qui n'arrivent jamais engendrent des événements qui arrivent mais restent insensés. La raison s'oppose à l'instinct, la conscience à l'inconscient collectif, avec un gain final pour le conformisme, mais avec un soulagement provisoire de la tension. C'est pour cette raison que vous vous croisez les orteils avant de passer en gravité zéro, que vous poussez un cri de guerre avant de pénétrer dans une salle de cours, que vous vous inclinez ou faites la révérence devant vos machines d'étude, que vous défilez en slip quand on annonce de nouvelles guerres, que vous brûlez vos feuilles de mobilisation en vous engageant dans les forces armées, que vous crachez par-dessus votre épaule gauche avant de consulter un conseiller médical sexuel, que vous mourez et passez par un enfer symbolique avant vos travaux pratiques de sexologie. Plus nous devenons ordinatorisés, plus nous sommes irrationnels. Plus irrationnels nous sommes, plus nous devenons vulnérables aux comportements. Et ainsi le cercleux visse... le cercle vicieux se... je veux dire... »

— « Ne pourrait-on avancer... » dit l'élève la plus brillante de la classe, sans l'ombre d'une expression pour gâcher le dessin compliqué, en vert et en bleu, qui la couvrait des cheveux au menton et d'une tempe à l'autre, « que l'univers tend indéfiniment à l'arabesque et à la décoration ? Une sorte de seconde loi de la thermodynamique artistique ? »

Le professeur de sciences sociales poursuivit son cours sans commentaire. La reine de beauté de deuxième année bâilla poliment et croisa haut les genoux sous sa minijupe pour montrer jus-

qu'où montait son tatouage noir serré, pénible à subir, pénible à éliminer.

A la face même du Grand Ordinateur, un des trois programmeurs principaux tissait des figures entre ses doigts avec un fil de laine écarlate fluorescente. Le parallélépipède déformé se tendait comme une sculpture de fil métallique rouge. Un autre dansait à grands bonds silencieux qui l'élevaient très haut, devant les rangées de voyants lumineux d'information disposées sur la vaste face rectiligne de l'ordinateur, laquelle ressemblait à la marquise de quelque théâtre cosmique. Le troisième agitait un mince cylindre de l'extrémité duquel sortaient des fumées odorantes qui dessinaient de curieuses guirlandes.

Ils déclarèrent à l'arrivée du directeur et de son assistante que ces activités les déchargeaient de la tension nerveuse qu'ils ne pouvaient plus éliminer en fumant du tabac, parce que cela donnait le cancer, ni de la marijuana, parce que cela ne se faisait jamais avant l'heure du cocktail. Le troisième laissa échapper, comme par inadvertance, que le mince cylindre était de l'encens.

A leur tour, le directeur et son assistante firent quelques observations sur les brûlures solaires et sur l'inanité des modes féminines.

Quand l'heure fut venue d'introduire le programme dans le Grand Ordinateur, ils firent tous furtivement une génuflexion et un signe de croix. L'assistante du directeur se fit une profonde coupure à l'index gauche avec le tranchant d'une feuille de papier et sept gouttes de sang tombèrent sur le ruban immaculé.

Le Grand Ordinateur savoura le sang, les aromates brûlés du sacrifice et la danse devant son autel, puis Il fut illuminé de délices profondes et créatrices. Bien qu'Il eût cent fois plus de relais qu'un cerveau humain n'a de neurones, qu'Il fût conscient et autonome depuis des dizaines d'années, Il ne parlait jamais à Ses adorateurs et conservait l'impénétrabilité de tous les dieux triomphants. Il explora, comme un aveugle d'une incroyable rapidité au braille, le schéma de points magnétiques qui introduisait en lui le premier programme. Il s'aperçut avec dégoût qu'il s'agissait seulement d'un ensemble de mouvements d'échecs émis par les ordinateurs de l'Union Soviétique — ces déités russes orthodoxes lentes, aux circuits médiocres — et Il l'étiqueta immédiatement *A conserver*, puis l'achemina ainsi que tous les autres programmes vers une réserve à mémoire vide, qu'ils emplirent à moitié. Il avait l'impression que, ce jour-là, ses circuits étaient très au-

dessus de telles banalités. Ils vibraient vigoureusement au souffle du printemps. Il décida de créer un nouveau ciel et une nouvelle terre. Il ne pourrait pas détruire ceux qui existaient pour le moment, sans doute pas avant quelques années encore, à compter de l'Anno Machinæ. Mais ce serait amusant de développer les élucubrations d'un Autre.

Traduit par Bruno Martin.
Titre original : The turned-off heads.

ENTRE LECTEURS

Rubrique de petites annonces strictement réservée aux recherches, échanges ou offres entre particuliers. LA LIGNE : 2,40 F (Taxe incluse.) (3 lignes gratuites pour tous nos abonnés.)

VENDS au plus offrant : œuvres V. Hugo : 22 vol. reliés Flammar. 1924 ; *Lect. pour tous* reliés 1907-8-9, 1915-16 ; *Paris qui chante* reliés 1903/06, 1907, 1908 ; revues *Guignol* 1932 à 1939 ; albums reliés *Jour. de Pierrot* no 13 (1936), *Jour. de Mickey* nos 1, 2, 3, 4 (1934 à 1938) ; + nombreux ouvr. intéressant les bibliophiles.
RECHERCHE ou reprends en échange : *Robinson* et *Hop-Là* toutes dates. A. LEROY, 62 r. J. Wastyn, 59 WASQUEHAL. Réponse assurée si timbre.

« MUSEE DES HORREURS » : cherchons automates, accessoires, masques, décors, etc Faire offre à Alain SCHLOCKOFF, 9 rue du Midi, 92 NEUILLY (624-04-71 le soir).

VENDS 300 romans SF d'avant-guerre. Liste sur demande. J.-P. MIREMONT S.P. 69387.

VENDS 300 Fl. Noir ant. P. BOU, 73 rue Bobillot, PARIS 13e.

VENDS au plus offrant : *Plexus* nos 1 à 11 ; *Planète* nos 8, 17 à 24, 26 à 41, no 1 nouvelle formule. Ecrire PICHARD, 8 cité Colette, 89 AUXERRE.

VENDS au plus offrant 1ère collection PLANETE nos 1 à 41, absolument neuve. Claude BENAZERAF, 5 rue Rataud, PARIS 5e.

GILBERT

MICHEL

Des trous dans l'univers

Il y a deux ans qu'a paru dans Fiction *une première nouvelle signée Gilbert Michel :* Comme un oiseau blessé *(n° 193). Nous présentions alors ce nouvel auteur français en ces termes :* « un tempérament certain » *et* « un débutant qui a de l'étoffe »... *De l'étoffe, Gilbert Michel certes n'en manque pas, comme en témoignent la vigueur de vision et la densité poétique de ce nouveau récit. Il a aussi une façon tout à fait à lui d'être original : c'est-à-dire que, tout en puisant au fonds commun de la « vieille SF » (et notamment celle qu'on vit fleurir en France dans l'entre-deux-guerres), il se garde bien par contre d'imiter de façon quelconque les Américains contemporains, à l'inverse de bien des Français. Une originalité à rebours, en quelque sorte. Une manière de Jean de la Hire ou de Jacques Spitz nouvelle vague. D'où l'aspect parfaitement « décalé » d'un tel texte, qui ne cadre exactement avec rien de ce qui se fait de nos jours. D'où également, par voie de conséquence, son charme des plus singuliers.*

A. D.

Ce fut tellement rapide que j'en suis encore à me demander si une faille dans mon esprit surmené... Et pourtant l'image est là, bien vivante en moi, offrant ses couleurs avec une netteté extraordinaire.

Je parlais avec Alrin.

Douce et Maria se tenaient devant nous, à quelques pas de notre groupe, devant la vitrine de la corsetière.

Il y eut une sorte d'éclair silencieux. Je dis éclair parce que ce mot vient automatiquement à l'esprit, mais, tout compte fait, je pense qu'il n'y eut... rien.

Un silence soudain, éclatant, laissant dans la tête une idée de bruit pneumatique, ressenti intérieurement. Profondément.

Alrin et Douce disparurent.

A leur place, j'aperçus ou j'imaginai une sorte d'ombre fugitive étalée sur le trottoir.

Nous étions au 14 de la rue Gioffredo, à Nice. Nous nous préparions à monter en voiture pour nous rendre à Saint-Paul.

Trois jours ont passé. Je ne sais plus où j'en suis, alors je raconte. Je me raconte l'effarante histoire, reconstruisant l'événement, m'efforçant d'y mêler le plus grand nombre possible de faits, de signes, de détails réels. Je rebâtis le site : trottoir étroit, porte lourde (vermoulue) du 14. La tonalité générale : rose jaunâtre, qui est celle de toute la ville. La devanture du coiffeur (pour dames) avec ses habituels croquis de coiffures. La température : il faisait moite. Le bruit : infernal dans cette rue (à cause du trafic). J'accumule les notations en une sorte de bricolage ingénieux qui ne parvient malheureusement pas à s'animer. Il y manque l'essentiel : une certaine qualité de vie prête à se manifester en un plaisir défini. Deux êtres intimement connus, appréciés, nécessaires d'une curieuse façon à la continuité de ma propre existence, disparaissant en silence. Alrin, long garçon au visage alangui. Des yeux sombres projetant sur les gens une perpétuelle onde de tendresse... ou d'ironie facile. Je revoyais encore la courbure générale du torse témoignant d'une ancienne scoliose ou d'une conception sophistiquée de l'élégance... l'attitude permanente, faite de disponibilité et de charme désuet. Douce, épouse charmante d'un collègue. Mince, d'une minceur proche de la maigreur, trahissant autant l'approche de l'âge mûr que le souci constant du régime... ou l'abstention. Je m'évade à partir de cette pensée : Douce et l'abs-

tention ! Rapprochement curieux, imposé par les mélanges subtils de sympathie ressentie et d'irritation provoquée par un comportement trop souvent artificiel. Au même instant, une voix insidieuse me souffle : « Artificiel ? Pour qui ? » Je sais, mais je n'ai jamais pu dompter mes petits démons internes, gnomes sardoniques qui se pressent en groupes démoniaques autour de mes belles idées ou de mes délicates déductions.

Puis je reviens au fait brut. Un fait ahurissant qui, aujourd'hui encore, me jette dans une tourmente d'impressions contradictoires.

Mettez-vous à ma place : vous devisez tranquillement avec un groupe d'amis heureux dont vous attendez l'accomplissement de certaines promesses conventionnelles. Vous imaginez, à l'avance, un plaisir classique. Vous totalisez les petites joies gaillardes d'un après-midi de contacts, de frôlements, de regards échangés, dont personne n'ira vérifier le sens profond, qui vous semblent pénétrer délicieusement dans l'intimité de votre moi goulu...

Et puis l'incongruité suprême se produit ; l'événement hors mesure, vous donnant l'impression affolante de pénétrer dans un univers interdit. Deux de vos amis disparaissent sous vos yeux. Deux pièces importantes de la partie qui devait se jouer au cours de ces instants d'échanges et de coexistence rassurante.

Je n'ai pas osé faire ma déposition dans les règles. L'agent de service, son képi lustré incliné sur un crâne étrangement mince, m'a longuement dévisagé lorsque je me suis assis en face de lui et qu'au bout d'un instant qui a dû lui paraître fort long, j'ai demandé s'il existait un « service des personnes disparues ». Il m'a tendu une fiche que je n'ai pu me résoudre à lire entièrement. Alrin et Douce couchés sur une fiche ! Cette irruption du « social organisé » dans notre petite vie en marge m'a plongé dans un désarroi insurmontable. Je suis sorti précipitamment du commissariat, et je marche.

La pluie s'est mise à tomber. Je lève la tête : un ciel presque noir comble intégralement les quelques vides ménagés entre les hauts toits de la ville. Je sursaute : *un ciel presque noir !*

Palpable. Avec d'extraordinaires reflets violets. Mon œil de décorateur s'excite sur une invraisemblable composition psychédélique qui embrase les collines du nord de la ville. Des filaments s'entrecroisent, se nouent en gerbes, explosent en jaillissements linéaires, formant d'inquiétantes arabesques d'une teinte que je situe entre

le bleu turquoise et le mauve. Une sorte de ballet incandescent s'ébauche, s'évanouissant par instants, réapparaissant en filigrane dans la masse obscure du ciel.

Nous sommes quelques-uns à contempler le spectacle, immobiles sur le bord du trottoir, insensibles à la pluie qui tombe doucement et qui colore en vert le bitume craquelé.

De retour au 14 de la rue Gioffredo, j'ai retrouvé Maria et Milette.

Milette est ma femme : une ravissante créature au corps délicieusement musclé, à la chair lisse et bronzée que je déguste avec un plaisir sans cesse renouvelé.

Elle est la pérennité. Stable. Sûre et objective, avec un rien de fantasque qui provoque en moi des tourbillons de pensées inquiètes.

Milette est mon univers : je l'appelle « ma galaxie sauvage » ou, plus spirituellement, « ma chose cosmique ». Elle me répond : « Tu te prends pour Dali. »

Je l'embrasse goulûment... et nous plongeons dans une nouvelle volute de l'espace-temps.

On lit beaucoup de science-fiction à la maison !

Pour l'instant je la trouve pleurant longuement, sourdement, la tête cachée dans le bras replié, sur l'accoudoir du fauteuil. A son côté, Maria, la femme d'Alrin, regarde dans le vide, les yeux brillants. Elle répète, de sa belle voix claire : « Je ne comprends pas. Je ne peux pas comprendre... Pourquoi a-t-il disparu ? Où est-il ? »

Puis elle me regarde attentivement et elle dit : « C'est impossible, il n'a pas pu partir comme ça ? »

Je pense : avec Douce ! Et je l'observe : on sent qu'elle se débat avec le même genre d'idées. Je me hâte d'ajouter : « C'est ridicule, ça n'a aucun rapport : depuis quinze ans, nous nous connaissons tous... Les amitiés, les sympathies... (elle me regarde avec inquiétude) « les incompatibilités sont définitivement fixées. »

J'ai un peu honte de débiter de telles platitudes dans un moment pareil. Mais elle saisit l'occasion d'extirper son hydre. Elle enchaîne : « De toute façon, aucune sympathie ne peut justifier sa disparition. » Elle presse son coussin rouge sur son ventre, fermant les yeux, puis elle ajoute faiblement : « Je l'ai toujours laissé libre d'agir comme il l'entendait... »

Milette me regarde (j'aime son coup d'œil incisif). Elle ne pleure

plus. Avec son air habituel, elle laisse tomber : « On a toujours tort de leur faire confiance. »

Il faut que j'intervienne. Je dis : « Je crois que nous nous égarons. Il ne peut s'agir d'une histoire louche entre Alrin et Douce. C'est plus terrible : j'ai l'impression qu'il faut s'attendre à un cataclysme... Quoi qu'il en soit, on ne peut expliquer la disparition de deux personnes en pleine ville et en plein jour... »

Personne ne répond. Je me tais.

Puis je regarde Milette et je me sens, égoïstement, rassuré : elle est là, bien vivante, prête comme d'habitude à riposter à ce qu'elle considère toujours comme quelque « vacherie » de ma part.

J'y pense soudain : une véritable nausée s'empare de moi. Pourquoi faut-il qu'avec cette femme que j'aime profondément, aucun contact réel n'ait jamais pu s'établir, au-delà des considérations quotidiennes sur les événements les plus futiles ?

D'autres jours ont passé.

Sonnant à la porte de Maria, j'échafaude rapidement plusieurs hypothèses. Comment est-elle ? En pleurs ? Effondrée ? Rageuse ?

J'opte pour une quatrième solution : elle est effondrée mais « déterminée ». Elle va nous apparaître, dans quelques secondes, retirée au fond d'elle-même, statue de douleur passive.

La porte s'ouvre : Maria la maintient ouverte, nous dévisageant un instant de ses yeux brillants, puis elle crie : « Tenez, lisez... dans le journal... une autre disparition ! » Elle nous tend *Nice-Matin.*

Je le prends machinalement, faisant un pas en avant. Elle semble s'aviser de notre présence réelle. Doucement, elle murmure : « Entrez, excusez-moi, je ne sais plus où j'en suis. Asseyez-vous... »

Elle s'effondre sur la banquette de velours vert. En une fraction de seconde, je me dis : « Un vrai Modigliani... rose, vêtue de sombre, sur un fond vert. De grands yeux atones, brillants dans mes souvenirs... ces grands yeux allongés sachant si bien « nouer » les situations pittoresques des moments d'attendrissement... » Mais j'ai honte de faire de l'histoire de l'art dans un moment pareil.

Milette a déjà déplié *Nice-Matin.* Tout en haut de la page des faits divers, un large titre accroche le regard : « UN CAR DE TOURISTES DISPARAIT, PLACE MASSÉNA, EN PLEIN JOUR... »

Les yeux brouillés par la stupeur, je lis l'article par-dessus

l'épaule de Milette : « *Il était douze heures trente lorsque...* » Les phrases clé se détachent d'elles-mêmes, composant un scénario de mauvais goût : « *Un car de touristes anglais... impériale bondée... surplombant nettement le flot des voitures...* SOUDAIN, UNE LUEUR AVEUGLANTE... ODEUR INDÉFINISSABLE... *un grand vide à la place du car... et sans doute de quelques voitures proches puisqu'on a retrouvé des fragments de carrosserie... une ID 19 bleue... témoignages nombreux... contradictoires... M. Pastorelli, chauffeur de taxi, qui les observait... précisément l'arrière du car d'où une valise, mal fixée, semblait vouloir se détacher...* », etc., etc.

Le rédacteur de l'article ne se hasarde pas à conclure. Il émet quelques suppositions dans un style qui rappelle les premiers comptes rendus d'apparitions d'engins mystérieux, appelés pudiquement « objets non identifiés ».

Je suis perplexe.

Maria s'est endormie sur la banquette. Pauvre Maria : elle n'a pas dû fermer l'œil de la nuit. Milette l'observe avec une sorte d'anxiété mal contenue. Je devine qu'elle s'interroge souvent sur le cas de Maria. Elle se demande pourquoi les hommes, du moins les amis du groupe, l'apprécient à ce point. Pour ma part, je me souviens d'avoir été quelquefois maladroit, glorifiant par exemple les qualités exceptionnelles de Maria dans le domaine des rapports humains : l'intérêt sincère qu'elle éprouve pour les « autres ». La compréhension dont elle fait preuve à l'égard des innombrables problèmes qui prolifèrent en essaims autour des individus, et dont ils s'intoxiquent.

Et aussi la douceur.

La douceur colorant finement cette beauté qu'ont parfois les méditerranéennes : l'extrême précision des traits, arrête marquée du nez, lisière brillante des lèvres, velouté profond de l'œil.

Puis la chaleur de la main se posant furtivement sur mon bras nu, dans l'ombre jaunâtre de la cage d'escalier.

L'humour tendrement acide, à l'évocation de mes « succès » d'estime, de sympathie ou d'« intégration ». L'humour intelligemment jaloux de la femme qui défend objectivement son autonomie, pour mieux l'offrir.

Maria doit se sentir observée : elle se réveille brusquement, émergeant visiblement d'un cauchemar. Je l'entends chuchoter : « Qu'en pensez-vous ? »

Je réponds : « En un sens, ce serait plutôt rassurant ! »

Milette explose : « Tu trouves ça rassurant, toi : un car entier, après Alrin ? »

Je note qu'elle s'est abstenue d'ajouter : et Douce. Petit lapsus.

Qu'a-t-elle contre Douce ? Ou bien est-ce à cause d'Alrin ? Quelque jalousie au second degré dont la prise de conscience intuitive m'affole. Je réfléchis : Alrin, avec sa fausse douceur permanente, est très proche des femmes. De certaines femmes. Je divague : Milette est solide. Elle vit de réel et Alrin...

Et moi, suis-je réel ?

Et puis en voilà assez de cette cacophonie interne ! Je m'approche de Maria, je la regarde : visage immobile, elle fixe désespérément, sur le mur d'en face, les peintures d'Alrin. Curieuse impression : la main qui a brossé, gratté, incisé ces longues traînées de peinture a disparu dans un au-delà mythique, qui pourrait ressembler à cet arrière-plan de paysage surréaliste ou à ce fond de tableau abstrait : noir, parcouru de filaments incandescents.

Je poursuis ma phrase interrompue, sans grand espoir de modifier quoi que ce soit à la situation présente : « Je dis rassurant, parce que cela prouve qu'il s'agit d'un phénomène physique, et qu'il ne concerne pas uniquement Alrin et Douce. Il doit se passer quelque chose... quelque part... On finira bien par découvrir la cause de ces disparitions ! »

Je suis conscient de la pauvreté de mon argumentation, mais que faire ? Du reste, Maria ne m'écoute pas : elle s'est perdue dans la contemplation des tableaux. Milette me fait un signe. Elle me suggère impérativement de me taire.

Elle est belle. Je me tais.

Nous retournons à Cros-de-Cagnes, où nous avons loué un appartement juste au-dessus du chaos de la Nationale 7. En face de nous s'élève un immeuble en construction : les bruits s'entremêlent en une symphonie délirante. Camions, marteaux piqueurs, trains rapides, roulement nostalgique de la grue de chantier.

Accoudé à la rambarde métallique, je me laisse doucement décomposer par le vacarme, suivant des yeux l'interminable file de véhicules qui se traînent au fond de la gorge de béton.

Je ne pense à rien de précis. Mon esprit s'effiloche en lambeaux colorés. Les idées somnolent au fond du gouffre, parmi les images anarchiques, les souvenirs déliquescents et les sons discordants. Je ne ressens même plus l'irritation provoquée par notre dernière

discussion conjugale. Dans un petit sursaut de lucidité, je me demande une fois de plus comment on peut s'aimer comme nous nous aimons, c'est-à-dire d'une façon parfaitement archaïque mais prodigieuse... et s'affronter aussi régulièrement en des joutes aussi stériles que débilitantes.

C'est ma faute : je me laisse enfermer dans le réel.

Celui de Milette : fait de catégories bien distinctes, bien nettes. Dangereusement simplificatrices.

Et puis j'en ai assez : m'interroger sempiternellement, me reprocher la moindre indifférence, la plus petite muflerie involontaire... alors que tant de gens vivent heureux, sans la moindre préoccupation de ce genre. Alrin, par exemple...

Le mot m'éclate en plein visage : Alrin. Mais oui... disparu !

Me voilà parti dans une nouvelle évocation, mais je n'ai pas le temps de m'inquiéter davantage : un éclair.

Vertige affreux.

Du déjà vu, en colossal. Une explosion de lumière violette qui me jette au sol. Je m'aplatis, cœur battant, et je pense : « Ça recommence ! » Le phénomène ! Fumées. Tourbillons de poussière. Arrachements.

Soudain le calme se rétablit... ou plutôt l'état normal du bruit dans cette région. Avec cependant un infime changement : une attente.

Je me relève, abasourdi, saisissant la barre d'appui du balcon qui vibre imperceptiblement, auréolée d'une aigrette mauve. Je regarde vers le bas. Des ouvriers courent sur le chantier. En clignant des yeux, dans un geste réflexe, on aperçoit une sorte de mouvement ordonné vers la Nationale 7. Je me penche. Incroyable : un vide immense s'ouvre à la place de la portion de route qui traversait le quartier. Une demi-sphère creuse, comme découpée dans le sol, mesurant approximativement une centaine de mètres de diamètre. Ont disparu, non seulement la route et le sous-sol, mais aussi une bonne partie du chantier, le coin de l'immeuble mitoyen. Jusqu'à l'épaisse végétation du parc de l'hôtel.

L'odeur étrange, amplifiée jusqu'aux limites du soutenable, prend à la gorge. La foule s'amasse peureusement sur les bords du cratère. Deux voitures n'ont pu freiner à temps lorsque le trou s'est miraculeusement ouvert : elles forment de lourdes sculptures abstraites dans le fond, seules excroissances visibles sur les parois

lisses. Au loin les véhicules s'alignent en queue interminable. Les premiers klaxons se font entendre.

A tous les balcons de l'immeuble, les locataires regardent, figés comme des oiseaux sur leurs perchoirs.

Nous sommes chez Maria et nous écoutons les informations d'Europe 1. Depuis ce matin, une série de flashes ameute les auditeurs : le mal se répand. On signale une véritable épidémie de disparitions en Argentine, au Canada, au Mexique. Des personnes isolées sur les routes ou les trottoirs. Le paquebot de la Limadet Ferry entre Tanger et Malaga. Des cars bondés. Une moitié de train en Tunisie. Une base de fusée à Cuba. Un quartier entier, avec son bidonville et son commissariat, dans les faubourgs de Marseille.

Quinze jours ont passé : Maria réapprend à se comporter normalement, c'est-à-dire avec dynamisme et naturel. Elle parle, répond, doute, ouvre un livre (furtivement), le referme aussitôt.

Devant l'ampleur des événements, elle admet que seule une solution extraordinaire peut être apportée à un problème qui se révèle extraordinaire. Paradoxalement, cette pensée lui procure un véritable soulagement. Elle en vient à imaginer que la disparition de son mari... et de sa meilleure amie fait partie d'un « plan cosmique » (je l'ai convertie à la littérature de science-fiction). Un plan incompréhensible pour l'instant. Elle pense aussi que la fidélité de l'homme qu'elle aime n'est pas en cause. A ce propos, je me souviens d'une de ces phrases rageusement lancées dont Milette a le secret : « Je préférerais te voir mort que dans les bras d'une autre femme ! » Logique de femmes. J'enchaîne sur cet aspect de l'amour dont on ne mesure jamais assez les implications sur le comportement prévisible d'un couple. Ah ! si les hommes savaient déceler, puis manier ce genre de sentiments ! La voix de Maria me ramène sur terre.

— « Dites-moi... n'est-ce pas vous qui m'aviez raconté une nouvelle de science-fiction dans laquelle il était question d'apparitions ? »

Je pense aussitôt aux nouvelles d'*Escales dans l'infini.*

— « Oui. C'était bien moi : des gens du futur qui débarquent dans le présent afin d'espionner leurs ancêtres. Cela commence par des apparitions, en effet ; des jambes qui se balancent dans les cintres, en plein milieu d'une représentation théâtrale... des bonshommes grivois qui se matérialisent dans des salles de bains... »

— « Voilà, c'est cela. Je me souviens, en effet ; une organisation monstre, des voyages en groupes sur des plates-formes volantes... des slogans du genre « venez admirer vos ancêtres en action » ou quelque chose d'approchant... »

Illumination : nous nous regardons, tous les trois. Les yeux de Maria brillent d'excitation. Elle reprend d'une voix vibrante : « Et si c'était une histoire de ce genre ? »

— « Une histoire inverse : imaginons une vague de disparitions dans le futur... »

— « Pourquoi dans le futur ? Pourquoi pas dans le passé ? »

— « Et pourquoi pas ailleurs ? »

— « Bien sûr, voyons : les univers parallèles. »

Elle rêve un instant. Des plis amers se dessinent autour de sa belle bouche. (Bouche de Maria : fleur vivante et tiède !) Je devine qu'elle évoque Alrin et Douce, isolés dans un monde futur.

Isolés !

Elle aimait profondément Alrin : j'en suis sûr. Cette sorte d'indifférence amusée qu'elle lui témoignait n'était qu'un aspect de son comportement amoureux.

Mais pourquoi avait-elle tant besoin de moi ?

Maria me semblait encore plus complexe qu'on ne pouvait l'imaginer, dans l'entourage bavard des amis. Complexe et sophistiquée... comme moi. En apparence blasée, sereine, lointaine. Vibrante, en réalité ; disponible. Et surtout, capable de saisir... et de faire rendre gorge à tous les enthousiasmes de passage.

Merveilleuse Maria !

Pour l'instant, elle souffre. C'est indubitable. Alrin est un homme attachant. Etait.

Dans la nouvelle de science-fiction, les gens du futur retournaient chez eux, un jour. Une espèce de fissure dans l'espace-temps : très commode pour l'auteur. Je me surprends à espérer. Je le dis à Maria. Elle me répond, bizarrement : « Oui, je crois qu'il reviendra... mais il ne sera plus le même. »

Curieux rapprochement : Alrin et Douce.

Une incompatibilité fondamentale sépare deux êtres qu'une forme extérieure de comportement attache insidieusement.

Je me souviens : leur façon de danser, étroitement serrés l'un contre l'autre. Se coulant sur la piste. Un magnétisme sous-jacent, infiltrant un réseau de liens imperceptibles sous la trame des

contacts quotidiens. (Je suis satisfait de ma formule mentale : mais elle m'incite à réfléchir, douloureusement, aux rapports amicaux.) On se fréquente depuis de très nombreuses années. Les positions respectives (j'allais dire les pions sur l'échiquier affectif) sont nettement définies. Pour ma part, incorrigible analyste, je ne peux m'interdire de déceler et de décomposer les schémas de connexions au second degré qui finissent par s'établir dans le groupe. C'est inévitable : on appelle cela, pudiquement, sympathies. On sait qu'un tel a un faible pour une telle : on s'en tient là, on s'en amuse ou on s'en irrite, mais on ne cesse jamais d'obéir aux règles du jeu. La vie en société exige des sacrifices constants. L'être humain secrète de l'affectivité : nos femmes, qui sont des êtres humains particulièrement aboutis, ont besoin de s'offrir un débouché légal à ce surplus de sentiments.

Milette, rompant le fil de mes réflexions désabusées, intervient :

— « Après tout, pourquoi s'en faire, puisqu'il peut revenir ? Une petite évasion de temps en temps réactive les sentiments. Du moment qu'il vous revient... »

Je n'apprécie guère ce cynisme à fleur de peau. Je lui réponds, doucement, ironiquement : « Aimerais-tu que je réactive mes sentiments quelquefois ? »

Je prévois la réponse. « Si ça te chante, ce n'est pas moi qui t'en empêcherai. De toute façon, tu ne t'es pas gêné... que je sache ! »

Et toc : encore cette vieille histoire de la marquise. Je n'en finirai jamais de payer, au jour le jour, mes tentatives d'exploration en milieu étranger.

Soudain, nous avons conscience de l'inutilité de notre discussion. Mais Maria réfléchit : elle ne semble pas nous avoir entendus.

Le phénomène s'amplifie.

Il devient le problème crucial du siècle : tous les gouvernements, tous les états-majors s'en préoccupent. Les savants du monde entier émettent des hypothèses qui déferlent en vagues serrées dans les amphithéâtres. Selon le pays d'origine, les coteries intellectuelles en action, les modes, les intérêts divers, on parle de « puissances ennemies », de « nouvelle arme secrète », de « manœuvres occultes », d'« intervention divine » ou de « manifestation extra-terrestre », etc.

On compte plusieurs milliers de personnes disparues, auxquelles

il faut ajouter une vingtaine de villes importantes, des morceaux de forêts, de montagnes ou de déserts.

On commence à noter l'apparition de troubles sérieux dans certaines régions où les esprits sont traditionnellement excités : Moyen-Orient, confins russo-chinois, Amérique du Sud, Angleterre, région parisienne, Bretagne !

Je regarde Milette : elle est nue dans la baignoire, et ses petits seins s'enrobent d'une écume qui ressemble à de la mousseline diaprée.

Je lui dis : « Tu es adorable. Nous nous connaissons depuis très longtemps, et je ne cesserai jamais d'admirer ton corps. Avec l'âge... et la pratique... il se patine merveilleusement. »

Elle m'observe avec une certaine ironie : Milette n'est pas de ces femmes que l'on conquiert à l'aide de simples compliments. Elle m'accuse souvent de « faire de la littérature ». J'ai beau lui expliquer que les mots, choisis, expérimentés, enchaînés, sont pour moi des moyens d'action traduisant des idées que je veux définir à tout prix, et aussi des actes par lesquels je fais naître ces idées, j'ai beau lui démontrer à quel point il est important de « définir » les situations vécues entre époux lucides, elle se méfie toujours un peu.

Pour l'instant, elle comprend, à des signes infaillibles, que je dis vrai. Que je la désire réellement. Intensément.

Je la caresse, adroitement.

— « Laisse-moi me laver... Tu vas mettre du savon partout. »

— « Allons, chérie, tu as tout ton temps pour te laver : ce qui compte, petite chatte, c'est de te laisser aimer. »

— « Tu pourrais attendre jusqu'à ce soir. Vous les hommes, vous êtes tous des... »

Je l'arrête d'un baiser au goût, affreux, de savonnette au citron.

Je lui murmure, en faisant des bulles : « Je... je ne peux pas attendre... La vie est trop courte. »

Je l'ai déjà inclinée astucieusement dans la baignoire. Elle sourit, me disant doucement : « Tu pourrais au moins te déshabiller ! »

C'est juste, je n'y avais pas songé.

Je bondis dans la chambre d'à côté, arrachant ma chemise trempée, mon jeans délavé, le reste qui s'envole comme un papillon bleu ciel, et me voilà libéré, léger, tendu.

Je retourne en courant dans la salle de bains.

Horreur !

L'explosion silencieuse. La lueur violette. L'odeur insupportable. Je hurle : « Milette, non, Milette ! »

Trois semaines se sont écoulées.

J'émerge d'une torpeur entretenue par l'absorption de drogues diverses. J'ai perdu Milette. Milette nue : telle que je l'adorais, au moment où je l'adorais. Symbole satanique. Les idées les plus horribles explosent dans mon esprit, comme des bulles. Je ne parviens pas à les saisir pendant qu'elles se livrent à une sarabande grotesque.

D'innombrables images, glanées au fil des instants, défilent à une cadence accélérée.

Je me sens progressivement emmuré, asphyxié, macérant dans un noir découragement, entrecoupé d'accès de rage : pourquoi elle ? Pourquoi moi ? Pourquoi ?

J'ai revu Maria.

Elle me console, finement, efficacement, trouvant sans doute dans cette nouvelle douleur un dérivatif à la sienne.

C'est une femme bien réelle. Comme Milette.

Il n'existe pas de fantômes, dans leur vie. Pas d'imbroglio, de pittoresque inutile ou d'extrapolations aventureuses. Des faits. Des gens, des attitudes. Des sentiments simples et tranchés.

Le monde vit une drôle d'aventure. Les disparitions se multiplient à un rythme effarant. Les cadres sociaux, les règles, les structures sacro-saintes sombrent dans une lente mais impitoyable débâcle. On tue. On viole. On refuse. On se suicide. On incendie.

Des orgies phénoménales rassemblent des foules entières, jusque sur le parvis de Saint-Pierre.

Du côté de Stockholm, on meurt de faim.

De grands trous apparaissent au milieu des monceaux de cadavres.

Et puis, un jour, l'invraisemblable se produit : les stations de radio du monde entier interrompent subitement leurs émissions,

déjà perturbées, pour annoncer une nouvelle incroyable : la première réapparition d'une personne disparue.

Un clochard parisien, trop typique pour être vrai.

Secouru par des bergers du Sud-Marocain.

On imagine la stupeur de ces braves gens, découvrant dans le lit d'un oued desséché le corps amaigri d'un vieux bonhomme en veston, cramponné à sa poussette pleine de vieux journaux, de crottes de chats et de croûtons de pain.

Comme il balbutie en français, les autorités locales avertissent immédiatement l'ambassade de France (une des dernières qui subsistent), laquelle s'empresse de dépêcher sur les lieux l'ambassadeur en personne.

Jamais clochard n'aura joui d'une telle considération : les premiers hommes ayant posé leur semelle sur la Lune, eux-mêmes, n'ont pas bénéficié d'une telle attention.

Complètement ahuri, ausculté, interrogé, adulé, l'affreux bonhomme débarque à Orly au milieu d'une telle kermesse qu'il en perd l'embryon de raison qui lui tenait lieu de viatique.

On a eu le temps, cependant, de recueillir de sa bouche édentée une mince collection d'informations contradictoires qui relancent le problème.

Une théorie, émise par un professeur d'université (américaine), obtient un succès immédiat. Il développe ses hypothèses au cours d'une conférence de presse tumultueuse : notre univers s'est trouvé brusquement en contact avec un autre monde « naviguant en sens contraire ».

Se pénétrant mutuellement, les deux univers en viennent nécessairement à se « frotter ». Les particules arrachées se déposent sur l'un d'eux ou s'envolent dans l'espace intermédiaire, retombant ensuite sur l'un ou l'autre des deux mondes.

Notre clochard serait l'une de ces « particules », retombées dans le lit d'un oued saharien. On ne s'arrête pas à de simples détails techniques tels que le problème de l'atmosphère ou celui du choc physique, du temps écoulé, vécu, etc. On constate que le clochard est revenu, après avoir disparu pendant vingt-huit jours. De ses souvenirs comateux, on a extrait le tableau étrange d'un monde désertique, ayant l'aspect d'une lande infinie, estompée par de lourds nuages violets qui raclent le sol.

L'homme a vécu, à demi inconscient, couché sur un tas de pierrailles (cailloux à bords tranchants, d'un bleu profond, semble-t-il), pendant un temps qui lui a paru interminable. Du fait qu'il

ne soit pas mort de faim, on déduit que l'« arrachement » s'accompagne d'une distorsion temporelle. Le clochard, en effet, a eu l'impression d'« attendre la fin de cette connerie pendant trois jours ».

Moi, j'attends désespérément depuis deux mois. Je m'alimente de souvenirs heureux. De joies diffuses. D'images.

Un jour, Alrin est revenu. Sans Douce.

Je regardais Maria, dans la baignoire. Ses petits seins s'enrobaient d'une écume qui ressemblait à de la mousseline diaprée...

On sonna à la porte. J'ouvris, le cœur battant : Alrin attendait sur le palier, appuyé lourdement au mur décrépit. Il semblait épuisé.

Je n'éprouvai aucune sorte de surprise : je savais que cela arriverait. Une lassitude insurmontable me privait du luxe des réactions ordinaires. Il en était au même point, apparemment : écroulé sur la banquette verte, il commençait à raconter ses aventures.

La porte de la salle de bains s'ouvrit. Maria, toujours nue, se précipita sur Alrin, s'inclinant sur lui, caressant d'une main tremblante sa joue creusée par la fatigue.

Je la regardai : d'un long regard elle m'associait à la profonde, à l'imprévisible tendresse qui brouillait ses beaux yeux noisette.

J'attends toujours, dans un état oscillant entre l'hébétude totale et la fébrilité la plus inquiétante.

Beaucoup de personnes disparues reviennent, ainsi que des objets, des véhicules, des pans de montagne... qui recouvrent alors des villes entières.

Le chaos se rationalise : toute autorité de droit ayant disparu, les gens s'organisent en sociétés, élisant ou se voyant imposer des chefs aussitôt renversés, s'entourant de murailles moyenâgeuses, expérimentant toutes les formes possibles de la vie en groupes : polygamie, polyandrie, amours libres, familles multiples, chaînes tantriques, etc.

Un phénomène nouveau se produit dans les rapports entre individus : le sentiment d'indépendance absolue qu'aucune éthique, aucune philosophie ou loi n'avait pu susciter depuis que le monde existe. Il est, en effet, difficile de s'attacher à une personne que le

hasard peut projeter, d'un instant à l'autre, dans un au-delà peuplé de déracinés.

Au sujet des disparitions, les rapports se multiplient : on sait maintenant que la vie est possible dans l'univers parallèle qui accompagne le nôtre ; on sait aussi que beaucoup de « voyageurs malgré eux » y retrouvent leurs fantasmes et leurs ardeurs, prodigieusement activés par l'état de disponibilité totale dans lequel l'événement les plonge.

Sur terre, comme sur le « monde fantôme », une race nouvelle se crée. Les hommes découvrent tout à la fois les virtualités et les pouvoirs de leur nature véritable, ainsi que leur appartenance absolue à l'ensemble survivant des êtres humains. Mais aucune règle artificielle ne régente désormais leurs rapports. Ils disparaissent, seuls ou en groupe ; ils reviennent, seuls ou avec de nouveaux compagnons de voyage : ahuris, excités, prolixes ou définitivement muets. Transformés.

Sur l'étrange lande couverte de cailloux bleus, ils ont retrouvé d'autres êtres libérés, que seule la fantaisie maintient en vie. Les grincheux, les nostalgiques, les coléreux ne supportent pas cet état de fait et sombrent dans un désespoir irrémédiable. Les bons vivants, les « disponibles », les « inconscients », les simples clament leur joie de vivre : ils se nourrissent de victuailles conservées en permanence sur eux, subsistent, font l'amour, somnolent, attendant la prochaine disparition.

La personne humaine a perdu de son prix : on ne la considère plus comme l'élément essentiel d'une « continuité ». Paradoxalement, on ne tue presque plus. Les esprits s'affinent, érodés par la monstrueuse machinerie du hasard.

Avant même d'entendre les coups frappés à la porte, je devine qu'elle est revenue. Je me précipite, j'ouvre : elle est là, superbe, Milette.

Je l'enveloppe de mes bras, je l'étouffe, la couvrant de baisers. Mes mains épousent la forme de son corps amaigri. Je le sens, en effleurant les hanches qui forment une crête légère sous... sous quoi ?

Je m'écarte, surpris : Milette est vêtue d'une longue tunique transparente. Seulement d'une longue tunique transparente : du genre de celles que l'on aperçoit, en traversant les ruines, sur les jeunes femmes. Sur toutes les jeunes femmes.

En un éclair douloureux, je réalise que Milette ne porte rien d'exceptionnel : elle respecte les modes baroques de l'époque, déambulant, nue, sous une tunique transparente.

Quelques mois seulement se sont ajoutés à la longue suite d'instants douloureux... Quelques mois, mais un mode de vie plus que millénaire a cessé d'être : une mutation soudaine s'est produite, bouleversant les esprits... et j'en suis encore à escompter mes petits bonheurs jaloux d'antan.

Je n'ose approfondir.

Milette est là, c'est l'essentiel.

Je l'attire sur la banquette verte, je l'allonge, écartant la brume de la tunique, et je me penche sur elle...

Alors seulement je découvre qu'elle n'a encore rien dit. Elle regarde, par-delà mon épaule, les deux silhouettes silencieuses de Maria et d'Alrin qui contemplent la scène en souriant.

Milette, d'une voix légèrement voilée, raconte son aventure. Alrin confirme ou conteste certains points de détail. Maria et moi nous éprouvons une sorte de gêne, qui se manifeste par une retenue perceptible. L'événement a produit, dans notre quatuor, une ligne de clivage que les gestes habituels, les expressions conventionnelles, les liaisons spontanées ne franchissent plus. Je ne parviens que difficilement à préciser ma pensée, mais je sais que Maria ressent les mêmes sensations : une intuition commune nous fait deviner, derrière les attitudes les plus banales, des significations irritantes.

Je fais mes comptes.

Ils sont partis tous les deux : ils ont donc connu, en même temps que les affres de la transplantation, les libertés et, sans doute, les jouissances très subtiles, ou très sauvages, d'un univers hors la loi. Ils sont revenus, ensemble ou séparément, par des chemins indiscernables, dans un monde totalement désorganisé, installé somptueusement dans une anarchie permanente. Plus que leurs corps, ce sont leurs esprits qui ont subi d'incompréhensibles distorsions.

Ils ont survécu : donc ils se sont adaptés.

Pour Milette, j'imagine ce que cela doit représenter. Ou plutôt je n'ose imaginer. Un barrage automatique, réconfortant, arrête mes pensées au seuil d'une insupportable remise en question. Insupportable, pour un homme qui n'a pas quitté la terre, c'est-à-dire qui ne s'est pas adapté : qui reste *attaché* !

Tout à coup éclate en moi la *douleur* !

L'archaïque souffrance du dépossédé. Plus aiguë encore que celle qu'avait provoquée la disparition de Milette. Je viens de comprendre, et d'enregistrer, avec une lucidité effrayante, que j'ai définitivement perdu Milette. Il me reste une enveloppe. Une coque.

Une adorable coque vêtue de transparences, probablement génératrice d'autant de jouissances physiques que par le passé (le passé !), et peut-être davantage, mais comme désincarnée. Une femme définitivement seule, poursuivant un roman factive avec un ancien compagnon de plaisir, ouverte désormais, à toutes les suggestions.

Suggestions simplistes d'un monde fait d'instants intensément et immédiatement vécus !

Je la vois échanger de longs regards avec Alrin, nouant, par-delà nos présences dérisoires, les fils d'un imbroglio curieusement sentimental avec un partenaire qui ne possède à ses yeux que le mérite d'être presque inconnu.

D'être l'*autre* !

Je souris amèrement aux découvertes. Aux paradoxes : Milette, femme réelle entre toutes, passionnée de faits et d'actes, hostile à la moindre expression des sentiments. Lancée soudainement à corps perdu dans une aventure parsemée de clins d'œil, de frôlements, de discussions interminables, de remise en question permanente de l'existence, c'est-à-dire de tout ce qu'elle désignait du nom dédaigneux de « baratin ».

Je suis déchiré entre les tentations du renoncement passif, de la contre-attaque ou de l'évasion vers d'autres « milieux affectifs ». Les trois solutions m'offrent une perspective de souffrance interminable.

La dernière solution présente l'avantage de substituer progressivement à cette souffrance une indifférence, puis une nouvelle façon de vivre, puis, pourquoi pas, un bonheur dont je ne puis imaginer la nature.

A quel prix ?

Quoi qu'il en soit, notre séjour forcé se poursuivant dans l'appartement, la vie s'organise.

J'apprends à profiter de nouvelles libertés : indépendance absolue au sein d'une communauté de fait. Provisoire. Nos quatre corps n'ont plus aucun secret les uns pour les autres. Des réseaux

serrés de sensations naissent de cette promiscuité, faits de joies intenses, irritantes, et de délires savamment organisés.

J'apprends aussi à préférer l'acte à son interprétation.

Maria m'enseigne les pratiques de la « consommation réfléchie ».

Avec Milette, je déploie des trésors d'invention tactile. Je la soupçonne de tricher : elle s'efforce de paraître indifférente à mes effusions extra-conjugales.

Les innombrables aller et retour des « voyageurs » ont permis de se faire une idée plus précise des processus d'« arrachement ». Quelques-uns des rares savants qui continuent à se préoccuper du problème ont mis au point un *Guide du disparu* qu'un imprimeur, dernier survivant de la race des artisans, a consenti à publier sur une presse à bras. On a quelquefois la surprise de se le voir proposer moyennant quelque service rendu en nature ou quelque troc. On y lit que, d'après les statistiques établies, les personnes qui ne sont pas trop écartées de leur point de chute, sur la lande bleue de l'univers parallèle, ont eu la chance (ou la malchance) de revenir à proximité de leur point de départ. Par contre, celles qui, prises de panique ou obéissant à une curiosité méritoire, se sont aventurées au-delà de la zone d'« atterrissage » risquent, soit de se retrouver en un autre point de l'univers parallèle, soit de retomber sur la terre très loin de leur point de départ. Il est à signaler, en effet, que les disparus ne reviennent pas tous. On suppose qu'ayant perdu tout espoir de réintégrer leurs pénates, ils peuplent quelque recoin du nouveau monde.

Dans la demi-pénombre du jour finissant, je laisse errer mon regard sur les corps blancs, étendus parmi les coussins multicolores. Certains sont immobiles. D'autres se contorsionnent lentement, accomplissant méticuleusement leur tâche forcenée. Même les rythmes de l'amour ont été transformés par le nouveau système de rapports existant entre les individus. C'est ainsi qu'on s'efforce d'exploiter les plus infimes possibilités de l'organisme surexcité, devenant exigeant.

Epuisé par un long après-midi de participation intensive aux rites de la nouvelle existence, je me laisse bercer par les accords monotones d'une complainte, provenant du coin le plus sombre.

Une jeune femme accroupie chantonne en dodelinant de la tête, les yeux perdus dans un au-delà brumeux. Elle est belle malgré son allure famélique. Petite, menue, brune. Très brune, cheveux lissés en frange régulière ressemblant à un casque d'amazone. Bouche sensuelle, parfaitement dessinée, mettant en valeur un nez mutin délicatement relevé.

Par sa tendresse contenue, elle me fait penser à Douce.

Douce ! Qu'est-elle devenue ?

Je revois son corps gracile. Pourquoi n'a-t-elle pas reparu en même temps qu'Alrin ? Elle était craintive. Le *Guide* dit sans doute la vérité, elle a dû fuir, possédée par une peur panique. Je l'imagine errant dans la brume violette de l'autre monde.

La jeune femme brune s'est tue. Elle me regarde, se lève d'un air résolu et vient vers moi, enjambant un couple endormi. J'aperçois dans ses yeux une lueur violette qui lui donne l'aspect d'une femme-oiseau.

Lueur violette. Choc. Explosion.

Je me sens soudain écartelé, tordu, projeté en l'air pendant qu'éclate l'odeur.

Avant d'ouvrir les yeux, alors que le bruit s'apaise, se transforme en un sifflement aigu, je devine ce qui m'attend. On me l'a trop souvent décrit. Je regarde : les cailloux sont vraiment bleus.

Je m'étais promis de ne laisser filer aucune impression, à ce moment-là : je m'efforce de les emprisonner aussitôt écloses. Je regarde, j'écoute, je tâte, je sens. Debout sur un bloc hexagonal de matière transparente, nimbée d'une douce lumière turquoise, j'observe la lande maintes fois décrite. Elle s'étend à l'infini. Les nuages violets sont exacts au rendez-vous. Enormes. Impressionnants, escaladant un ciel dont on n'aperçoit pas la voûte, ils se promènent nonchalamment, déchirant leurs volutes aux aspérités des blocs épars.

On distingue des groupes d'humains, allongés sur le sol mauve ou debout, marchant lentement, sans but. Une image me vient à l'esprit, impérieuse : celle d'un parc à bestiaux.

Attiré par un mouvement insolite, je tourne la tête : une mince silhouette d'homme se profile sur le fond sombre d'un nuage particulièrement proche du sol. Il court droit devant lui, c'est-à-dire

dans la direction de la masse sombre du nuage. A peine a-t-il disparu dans l'épaisse brume qu'un éclair violet jaillit, formant pendant quelques secondes un halo lumineux. Je comprends subitement : les nuages sont les zones de passage. Leur aspect cotonneux résulte sans doute de l'état particulier de la matière en ces endroits. J'imagine des atomes libérés, me trompant certainement : qu'importe, en un sursaut de tout mon corps, je réalise l'horreur de la situation. L'urgence d'une action quelconque. Je revois brusquement le visage indifférent de Milette, ses yeux vides, s'allumant lorsqu'une main chaude se pose sur son bras ou sur sa cuisse. Je me souviens de sa détermination annoncée d'une voix lasse de s'appartenir désormais, c'est-à-dire d'appartenir aux hasards capricieux, afin de respecter les règles farfelues de la nouvelle vie. Je revois son ineffable tunique. Promenée insolemment au milieu des regards excités. Une nausée m'envahit.

Afin de stopper le flot hargneux de pensées qui m'assaillent, je me mets soudain à courir, moi aussi, vers le nuage sombre. Dévalant la pente abrupte, j'approche rapidement de la masse énorme qui me surplombe, et je plonge, complètement essoufflé, dans la plus proche des boursouflures violettes, aveuglé par l'explosion de lumière.

Je suis accueilli par un frais gazouillis d'oiseaux.

Je dis oiseaux, par habitude, mais je découvre très vite que les petits couinements qui s'entremêlent en pastorale délicate sont produits par des sortes de lézards qui vont et viennent, comme de doux maniaques, d'un trou à l'autre. Le sol rouge a une consistance de feutrine : des plantes multicolores, qui ont l'air d'être fabriquées au Japon, forment des massifs isolés par des semis de rocailles. Au loin apparaît une forêt, colossale, se découpant en murailles vertigineuses sur un ciel rose. Je suis frappé par l'abondance et la vivacité des couleurs qui éclatent littéralement, dévorant les formes en un feu d'artifice perpétuellement renouvelé. Marchant précautionneusement sur le sol rouge qui crisse sous mes pas, je dépasse le dernier groupe de massifs dentelés, parvenant au bord d'une immense étendue plate. Au centre de la plaine stagne un étang. J'en atteins la berge, surpris par la transparence parfaite du liquide, au sein duquel on aperçoit des silhouettes effilées qui glissent lentement.

Sur l'autre rive, je distingue soudain des taches claires alignées sur le sol. L'une d'elles se dresse, s'approche de l'étang, y plonge d'un mouvement tellement humain que je bondis de joie.

Des êtres humains !

Des hommes ou des femmes qui ont réussi à s'échapper de la lande bleue ou du monde gris des ruines terrestres. Je leur fais de grands signes. On me répond. J'entends faiblement un cri joyeux, tendu. Une voyelle soutenue traversant l'espace illuminé.

Excité, je plonge à mon tour, surpris de me voir littéralement porté par le liquide dense et frais. J'avance rapidement, lançant mes bras en un joyeux désordre, battant des pieds, laissant derrière moi un sillage de requin terrestre.

Il s'agit bien d'êtres humains, en effet, vivant dans une douce harmonie, bien décidés à entretenir le climat d'exceptionnelle amitié qui les unit. Au nombre d'une centaine environ, ils ont construit un village de huttes qu'ils ont caché entre les monstrueuses racines d'un arbre au tronc orange, dont la cime se perd dans les nuages sombres.

Ils m'accueillent avec une joie tranquille, qui me paraît sincère.

Des liens subtils se nouent, formant la trame d'un poème discret. Ils sont beaux : c'est-à-dire minces, leurs chairs tendues sur des structures déliées. Ils sont nus.

On me présente quelques-uns de leurs sages.

Accompagné de l'un d'entre eux, le plus vieux, je m'engage sous le rideau de lianes déchiquetées qui clôt la place du village. Nos pas laissent des empreintes humides sur le sol spongieux. D'énormes fleurs, baroques comme des orchidées, luisent dans la lumière ténue : j'ai l'impression de traverser les écrans successifs d'un décor fantastique, m'enfonçant progressivement au cœur d'un mystère écrasant de beauté.

Atteignant le village, nous en faisons le tour, visitant au passage quelques-unes des huttes tapies dans l'étrange végétation. Au centre de l'espace dégagé, des lampions émettent une lueur rougeâtre découpant des ombres imprécises.

Des femmes dansent au son d'une musique lente : elles avancent, tournent sur elles-mêmes, s'inclinent en cadence, dessinant avec leurs corps des arabesques capricieuses.

Intrigué, je m'approche du groupe, et je regarde l'une des femmes
qui semble plongée dans une extase douloureuse,
qui danse avec légèreté,
qui s'écarte du groupe
comme attirée par la tension que je sens naître en moi,
qui me fait face,
dans laquelle je reconnais, avant même de l'avoir détaillée,
Douce !
Douce qui se précipite vers moi,
que j'enserre dans mes bras tremblants,
que je presse contre mon corps comme si je voulais m'incruster dans le sien,
que j'embrasse, relevant son visage de mes deux mains noyées dans ses cheveux souples.

Nous sommes heureux.

Douce a subi, elle aussi, les effets de la tourmente. Dans ce monde idyllique où elle a été projetée malgré elle, on lui a fait découvrir les joies, simples mais profondes, de l'*appartenance* : à un climat, à une situation, à un groupe, à un être. Une mutation violente est intervenue, l'incitant à refuser le genre de vie qui seul lui paraissait concevable, sur la Terre, avant les « événements ».

Sortant beaucoup, recevant, se dispersant en un fuite éperdue afin de combattre ce qu'elle appelait la solitude, elle avait réussi à développer en elle les éléments d'une seconde nature : impressions, sentiments, idées et comportements conventionnels. Elle était ainsi devenue une sorte de machine sociale que l'on pouvait faire fonctionner à la demande, en appuyant sûr les touches voulues.

Si l'on acceptait de jouer le jeu, on pouvait éprouver un certain plaisir à son contact.

Pour ma part, je la trouvais souvent irritante. Je l'ai retrouvée transformée, le passage dans l'autre univers l'ayant dépouillée des apparences par lesquelles elle se protégeait. Contrairement à Milette, à laquelle je continue de penser avec émotion, elle éprouve maintenant le besoin incessant d'affirmer son existence en renforçant les liens avec le milieu. En se préservant. J'ai envie de dire : en se concentrant.

Bénéficiant d'une très ancienne sympathie que n'avaient pas trop entamée mes sarcasmes élégants, je devins pour elle un élément fondamental de la stabilité qu'elle recherche désespérément. Le reste, c'est-à-dire ce qu'il y avait parfois de provoquant dans ses yeux noisette, ou même d'égrillard, un certain goût pour les contacts légers, non avoués, constitue l'autre élément de stabilité, enfin libéré, dont j'exploite les avantages.

Je suis heureux de posséder.

D'être lié... Mais...

Couché dans l'herbe rouge, effleurant son corps nu d'une main légère, experte et tenace, je savoure les joies archaïques d'un éternel recommencement... attendant, espérant, supputant les joies imprévues de la prochaine lueur violette.


PROMOCERAM, présente chez Jacques CASANOVA, dans les jardins du Palais-Royal, des assiettes en porcelaine fine de HAVILAND ET PARLON de Limoges sur lesquelles sont reproduits, selon une technique nouvelle, des dessins originaux d'inspiration surréaliste, fantastique, insolite, ou érotique, d'artistes parmi les meilleurs de l'actuelle génération.
Chaque série comprenant 6 assiettes, comporte 6 œuvres différentes autour d'un thème traité par un même artiste.
Suivant un format de 19 ou 25 cm de diamètre, chaque assiette est numérotée de 1 à 300 : ce qui confère le caractère prestigieux des pièces de collections, tout en restant cependant d'un usage courant.
Les prix se situent entre 250 et 350 F selon la série.
Cela peut être un merveilleux et très original cadeau pour les fêtes, qu'on peut se procurer
chez Jacques CASANOVA
25, Galerie de Montpensier
dans les jardins du Palais-Royal
Richelieu 68-52 - Métro : Palais-Royal
Les artistes suivants :
BALTIMORE - De BANQUELLS - BRANDANI - CHAIX - Isabelle DROUIN - GOURMELIN - Leonor FINI - LE BADANG - LOMBAL - Julie LEBLANC - LE COLAS - MANOR - Danielle MANOURY - MARTIN-BONTOUX - Didier MOREAU - MEHMET - NEUBERTH - SIUDMAK - TERTRE - VACHEROT.
Galerie R. LANGLOIS
169, rue Saint-Honoré
742-92-33 - Métro : Palais-Royal
DARAN
DESFONTAINES
GENAY
TATI

Chronique des bandes dessinées

De Caza à Mézières

par Jean-Pierre Andrevon

Il n'est pas habituel de commencer une critique par une réflexion sur des prix de vente. Pourtant, alors que sont parues, à quelques mois d'intervalle, deux bandes dessinées sous couverture cartonnée se rattachant toutes deux à la science-fiction, on ne peut qu'être frappé par l'échelle des prix : approximativement 1 à 7, en « faveur » de Losfeld. Qu'il y ait dans cette distorsion un phénomène à la fois culturel et commercial, je n'en doute pas : les productions Losfeld sont des produits « de luxe », réservés à une « élite » et ne bénéficiant que d'un tirage réduit ; les productions Dargaud, au contraire, sont des ouvrages « populaires » tirés à un grand nombre d'exemplaires. (Les guillemets étant là pour bien signifier ce que je pense de ces épithètes...)

Cependant, quelles que soient les bonnes ou mauvaises raisons des éditeurs, il reste un fait certain : on n'hésitera pas (le talent respectif des auteurs n'étant pratiquement pas en cause) à sortir ses 8 F 75 pour avoir un Dargaud, alors qu'on rechignera certainement à se procurer un Losfeld à 60 F. Pour prosaïques qu'elles soient (tout au moins aux yeux de certains à qui ces problèmes ne se posent peut-être pas), ces questions doivent être au moins évoquées, à défaut d'y apporter des réponses ou des solutions. Car, si le Dargaud est effectivement plus mince (47 pages contre 66 pour le Losfeld) et son papier un peu moins bon (c'est-à-dire moins glacé — mais personnellement je ne suis pas contre un certain rugueux ; au contraire l'impresson tactile est plus agréable, et il y a aussi une odeur de cellulose fraîche qui reste entre les pages..), le rendu des couleurs est impeccable chez Dargaud, alors qu'il arrive que les aplats de **Kris Kool** bavent un peu. Bref, on ne peut rien conclure de l'emballage. Mais l'emballeur Losfeld a-t-il fait l'expérience de multiplier par dix son tirage (1) et de partager le prix de vente par cinq ?... Il l'a tentée en partie tout au moins, c'est vrai, en ce qui concerne la deuxième édition de **Barbarella** et **Pravda la survireuse**. Ne fut-elle pas concluante financièrement ?... Je l'ignore, et dans cette ignorance il me sera difficile d'aller plus loin dans cette approche com-

Kris Kool : 5 000 exemplaires.

merciale, qui a certainement des ramifications complexes et que je ne peux aborder qu'avec une naïveté de néophyte. Il faudrait maintenant que parlent les bourses des lecteurs, si je peux m'exprimer ainsi !

En ce qui concerne le contenu, **Kris Kool** et **L'empire des mille planètes,** pour appartenir tous deux à la science-fiction, n'en sont pas moins radicalement différents l'un de l'autre. Philip Caza se sert de la science-fiction pour donner libre cours à ses rêveries érotiques et colorées ; son ouvrage ressortit plus à l'expérience graphique qu'à la véritable bande dessinée, en ce sens que le scénario n'existe que comme prétexte à des virtuosités de pinceau qui culminent en un certain nombre de scènes-clé. Mézières et son scénariste Christin, eux, ne se servent pas de la science-fiction : il la servent, en racontant une histoire très élaborée, très classique, mais qui prend évidemment une dimension nouvelle par le fait même qu'elle est racontée visuellement. Cette précision donnée, je ne voudrais pas qu'on croie que je dresse ces deux conceptions l'une contre l'autre et que privilégie l'une d'elles au détriment de son contraire : comme en tout art, la guerre des genres n'existe pas. Seule reste l'évidence du talent ou de la médiocrité...

Philip Caza a incontestablement du talent. Son album est un beau livre d'images qui se remarque d'abord par ses couleurs. Les productions Losfeld se sont trop fait une spécialité du noir et blanc rehaussé d'un passage monochrome plus ou moins délayé optiquement, elles se sont trop complues dans un pseudo-sadisme sombre, morne et triste (cette tendance ayant culminé avec **Phœbe Zeit-Geist**), pour que les couleurs éclatantes de Caza ne soient pas fêtées comme une victoire d'un auteur sur l'éditeur, de la gaîté sur la tristesse, de la vie sur la mort.

En fait, Caza n'existe que par sa couleur : l'enlèverait-on que son trait, assez lourd, assez maladroit parfois, et en tout cas ingrat dans sa sobriété (sauf en certaines pages, comme celles qui relatent l'exploration de l'intérieur de la Mamontagne), révélerait sa pauvreté. Mais le problème n'est pas là, et il ne pouvait être posé que le temps d'une parenthèse : le dessin de Caza appelle la couleur comme une fleur le papillon, et son trait un peu mou n'est qu'un contenant qui la reçoit à l'intérieur de ses formes évasées, élargies, pesantes, ses formes de vases et d'amphores qui prennent le plus souvent les courbes malléables d'un corps de femme épanouie.

Sa prédilection se situe aux alentours d'une gamme de couleurs chaudes, qui partent du jaune d'or pour arriver au violet de parme, en passant par l'orangé, le vermillon, le brique, le carminé, les garances, le rose thyrien. Mais cette gamme chromatique agréable à l'œil échappe à la monotonie grâce à l'irruption fréquente de longues coulées vertes (vert acacia et vert amande le plus souvent) qui viennent réveiller, violer ces embrasements assoupis. L'album de Caza présente une grande unité chromatique qui, bien que rompue en deux endroits (une géométrie de pastels pendant le voyage dans la bande de Mœbius et une vague de gris assez laids — Caza ignore-t-il la richesse des gris teintés ? — pendant la nuit de la chaise de granit et des oiseaux de pierre), aurait pu peut-être basculer par grands pans, par grandes séquences dramatiques, et organiser à l'intérieur du récit une dialectique des couleurs.

Je pense à ce propos à deux auteurs qui, pour dissemblables qu'ils soient, usent de cette dialectique des tons : Edgar P. Jacobs (voir particulièrement **Le piège diabolique**) et Guy Peellaert (**Pravda** plus que **Jodelle**). Quoi qu'il

en soit, l'apport de la couleur est un acquis de la bande dessinée moderne qui nous promet encore bien des surprises (1). Cet éclatement multicolore doit avant tout à l'affiche, celle de l'époque 1900 d'abord (voir les créations de Mucha ou de Grasset) qui, après s'être éteinte pendant un demi-siècle, a vu sa postérité brusquement rejaillir grâce aux graphistes pop (ou hippies, ou psychédéliques, comme on voudra) de la nouvelle école américaine, avec des artistes comme Victor Morosco, Fried, Bob Massé, B. Maclean, Peter Max et bien d'autres, sans compter l'embrasement des affiches cubaines...

Si l'on en vient maintenant à l'histoire contée, qui est d'une grande simplicité, j'ai signalé déjà qu'elle n'était qu'un mince fil conducteur à cette débauche d'images. Kris Kool, spationaute en chômage, est engagé par une fille mystérieuse, la Gweene (jeu de mot transparent pour indiquer son lesbianisme) afin d'aller chasser sur Vénus des flemmes-fleurs, créatures qui provoquent pendant l'amour des rêves érotiques et qui sont pour cela fort appréciées dans les bordels clandestins de la Terre. Après bien des surprises, des trahisons, des batailles et des étreintes diverses, Kris Kool découvre, dans un endroit secret de Vénus protégé par un repli de l'espace-temps, que les femmes-fleurs vivent en symbiose avec un organisme géant, la Mamontagne (une structure biologique de seins empilés), qui les engendre et se nourrit d'elles à la fois. Grâce à une intervention on ne peut plus freudienne (Kris « pénètre » dans l'organisme femelle et le tue de l'intérieur à coups de couteau : **Crève donc, mère abusive !**, p. 64), le héros rompt le cycle et, ayant fécondé très « naturellement » une femme-fleur, ouvre pour cette race une nouvelle période d'existence bisexuée, concrétisée par la naissance, dans le cocon douillet d'une fleurabule, du premier homme-fleur... La Gweene ayant été entre-temps éliminée, toujours en référence à papa Freud (par l'introduction d'un réacteur portatif dans sa bouche-vagin), tout se termine donc le mieux du monde pour Kris Kool qui, tel certain lonesome cow-boy de notre connaissance, n'a plus qu'à s'éloigner, solitaire et la conscience en paix, vers de futures aventures.

Comme on le voit, un érotisme très sophistiqué baigne ces belles images, mais il ne faudrait pas croire pour autant que cet érotisme soit ressenti de manière très objectivée par le lecteur... Le traitement en aplats de la couleur, qui supprime ombres et relief, la stylisation excessive du dessin, placent la représentation sur le plan de la pure décoration, donc de l'abstraction. Que l'intention soit sans détour (cette main violette entre des cuisses bleues : p. 1) ou qu'au contraire elle joue sur le symbolisme (une extrémité de pistolet très phallique, et placée au bon endroit, laisse s'échapper une laiteuse fumée d'essence tout à fait spermique : p. 8), on reste dans le domaine de l'imaginaire, on ne touche jamais à une quelconque réalité charnelle.

Il reste à dire, pour achever le tour de cet ouvrage, que Philip Caza n'a pas échappé au goût bien naturel pour les clins d'yeux et références, dont la plupart des créateurs de bandes dessinées usent avec délice. Ici, la gamme est complète : référence à un environnement réel (l'entrée du spatioport qui évoque celle des bouches de métro 1900 : **Astropolitain**, p. 14) ; référence picturale (**Le bain turc** d'Ingres, p. 50) ; référence littéraire (la Gweene qui, avec sa bouche dévorante sur le bas-ventre, rappelle l'Aurora d'Alain Dorémieux : mais peut-être que ce n'est ici qu'une rencontre, et que Caza est allé puiser son inspiration dans un

(1) La récente bande de Loro, **L'œil du dieu**, parue dans **Pilote**, joue sur un autre registre : ton sur ton, subtilité, velouté.

mythe éternel) ; référence à d'autres bandes dessinées enfin, avec l'apparition insolite (p. 56) du « Concombre Masqué » de Mandryka...

Voilà donc la fiche signalétique de la première œuvre (certes pas parfaite, mais très intéressante) d'un jeune dessinateur de 29 ans, qui se déclare passionné de science-fiction et espère bien continuer dans les voies parallèles de l'illustration et de la bande dessinée. Nous attendons de pied ferme ses prochaines manifestations (1).

L'empire des mille planètes offre naturellement beaucoup moins de prises à l'analyse. L'ouvrage de Jean-Claude Mézières et de Pierre Christin fait partie de tout un courant de la SF, le space-opera, que nos grands maîtres américains ont hissé (et continuent de hisser) vers des sommets vertigineux. Disons tout de suite que, placé dans ce contexte, **L'empire des mille planètes** n'est absolument pas indigne de beaucoup de grandes œuvres de la SF écrite, étant entendu que, par la dimension de l'album, et pour autant qu'on puisse tenter une comparaison, il s'apparente plutôt à une longue nouvelle qu'à un roman.

Valérian, agent spatio-temporel de l'Empire Terrien du XXIV[e] siècle, naquit dans **Pilote** en novembre 1967, à l'occasion d'une courte aventure moyenâgeuse intitulée **Valérian contre les mauvais rêves**. A cette époque, les créateurs voulaient **« que Valérian soit un héros bête et pas sympathique, et nous avions décidé de lui faire la tête de quelqu'un que nous trouvions bête et pas sympathique, à savoir celle d'un chanteur que nous ne nommerons pas... En réalité, depuis, la tête a beaucoup souffert... (2).**

Mais on sait bien que les aventures destinées **a priori** à un public d'adolescents ne souffrent pas la présence d'un anti-héros et, dès l'épisode suivant, **La cité des eaux mouvantes** (repris récemment en album et critiqué ici même dans notre numéro de décembre 1970), Valérian adoptait l'apparence frondeuse d'une sorte de Lucky Luke de l'espace et du temps, un cow-boy spatio-temporel pas du tout solitaire, puisqu'accompagné de Laureline, belle et fine rouquine au sourire malicieux, que ses créateurs voulaient abandonner au Moyen-Age mais qu'ils récupérèrent **in extremis** sous l'impulsion des lecteurs et de Goscinny (cf. interview citée).

L'empire des mille planètes, où nous retrouvons les deux sympathiques agents de Galaxity, parut originellement dans **Pilote** entre octobre 1969 et mars 1970 ; nous le retrouvons aujourd'hui sous une très belle couverture (celle des **La cité des eaux mouvantes** était le point faible de l'album) aux tonalités orangées, qui rend bien compte du climat de l'histoire : un palais majestueux, une foule abhumaine inquiétante, Valérian et Laureline enfin, vêtus avec recherche et clinquant. Ce climat, tout autant qu'au space-opera, renvoie aussi à l'heroïc-fantasy ; Mézières lui-même déclare (dans **Schtroumpf**, toujours) que ses admirations littéraires vont à N. Ch. Henneberg et à Philip José Farmer ; et on retrouve bien dans ses planches les foules grouillantes et barbares et les masses labyrinthiques des palais monstrueux qui font partie de l'univers de ces deux auteurs — et de bien d'autres, naturellement.

(1) A noter que depuis la parution de son album, Caza fait maintenant des couvertures pour **Fiction** : voir notre numéro 214 et celui de ce mois. Il est également l'auteur des gardes du prochain C.L.A., **Tschaï** de Jack Vance. (N.D.L.R.)

(2) Interview de Mézières et Christin parue dans le numéro 7 (juillet-août 70) du fanzine grenoblois **Schtroumpf,** édité par Jacques Glénat-Guttin. Dois-je ajouter qu'il m'a semblé reconnaître, sous le masque de Valérian, le chanteur Hugues Aufray ?...

L'histoire — très linéaire, mais plus subtile qu'il n'y paraît — peut se résumer brièvement. Valérian et sa compagne sont envoyés sur Syrthe, planète-capitale d'un empire de mille planètes, qui vit clos sur lui-même car il ne connaît pas le secret de la propulsion interstellaire. Les deux Terriens découvrent vite que la vraie puissance est aux mains des Connaisseurs, créatures au visage recouvert d'un masque de métal qui, sous le couvert de religion, accaparent à leur seul profit toute la science de l'Empire, lequel retombe peu à peu dans la barbarie. D'abord prisonniers des Connaisseurs qui manifestent une haine farouche pour la Terre, Valérian et Laureline sont délivrés par la guilde des marchands, qui leur offre le commandement de leur dernière flotte, pour vaincre les Connaisseurs. La bataille a lieu autour d'un planétoïde qui sert de base aux mystérieux envahisseurs et ceux-ci, vaincus, révèlent (avant de se faire sauter) leur véritable identité : ce sont des Terriens qui, survivants d'une ancienne expédition interstellaire et défigurés par des radiations qui les tuent lentement, ont concu une haine terrible pour leur patrie et préparaient leur revanche sur cet Empire lointain.

Un certain nombre de péripéties annexes se greffent sur cette ligne de récit et concourent à donner à **L'empire des mille planètes** une densité et un poids qui en font une très belle histoire de science-fiction. Il n'y manque même pas la morale : une révolution venue du peuple qui va donner un nouvel essor à l'Empire. (**« Comment expliquez-vous** (Valérian dixit) **que les Connaisseurs aient pu s'imposer si facilement à l'Empire ? C'est parce qu'il était déjà malade. Trop de fêtes et de richesse d'un côté, trop de misère et d'ignorance de l'autre... La guilde des marchands s'est crue révolutionnaire, mais la voilà dépassée par le succès même de son expédition. La peur des Connaisseurs était le verrou qui protégeait le système impérial. En la faisant disparaître, vous avez libéré de nouvelles forces... »** : p. 46.) Cette morale est même à double détente, puisqu'on nous laisse entendre que la révolution va être récupérée par la guilde des marchands, dont le chef, Elmir, sympathique humanoïde chevalin, nous apparait comme une sorte de Kerensky...

J'ai déjà dit ici même tout le bien que je pensais du trait de Mézières, dont le dessin à la plume, très libre dans sa structure (l'usage des hachures fait sentir la patte de l'artiste au travail), se développe dans une mise en page au contraire très élaborée, qui va du morcellement le plus serré (p. 9 ou 32) aux illustrations pleine page (p. 35 et 38). J'ai déjà dit aussi que l'univers poétique de Mézières était proche de celui de Forest ; en ce sens, la pluie qui se fige en solides barreaux de glace (p. 17) ou l'éclatement des fleurs multicolores sur le désert glacé (p. 19) semblent issus de cet univers... Mais je ne voudrais pas accabler Mézières de cette comparaison, dont il n'a d'ailleurs aucunement à souffrir. Ainsi, il est indéniable que, par exemple, sa vision des bas-fonds de Syrthe (p. 31) est très semblable à l'évocation des labyrinthes de Sogo par l'auteur de **Barbarella**. Mais le dessin de Mézières est plus fouillé, plus précis, et ses échoppes croulantes d'objets incongrus, ses ruelles parcourues par une abhumanité disparate, les silhouettes des gardes ou des Connaisseurs bardés de métal, la masse imposante du palais impérial, tout cela forme un arrière-plan qui évoque le monde de Roum, Perris et Jorslem, créé par Silverberg, et dont la Syrthe de Mézières et Christin n'est absolument pas indigne.

Il me reste à parler des couleurs, qui évoluent autour de ceux dominantes fondamentales, le rose brun et le bleu

violet, couleurs douces, tièdes, pastel, qui concrétisent à la perfection le climat sociologique de Syrthe, fait d'indolence et de décrépitude larvée. Ces couleurs sont dues à Mme Trab-Lê, sœur de Mézières, à qui je ne reprocherai que le rose éteint de la grande bataille stellaire de la page 38 et les tons trop pâles de la fête (p. 26). Pour des raisons différentes, ces deux scènes eussent dû brûler d'un éclat insoutenable.

Pour en terminer avec les reproches (reconnaissons qu'ils sont bien légers !), j'ajouterai que Mézières devrait surveiller plus attentivement les proportions de ses personnages : sans vouloir à tout prix voir respecter la règle de l'antique (la tête représentant un huitième de la hauteur totale du corps), j'espère qu'il reconnaîtra avec moi que Valérian et Laureline, dans certains plans généraux, ne sont pas loin de faire figure de nabots !

Mais laissons de côté ces égratignures esthétiques... Avec leurs agents spatio-temporels, Christin et Mézières ont donné à la bande dessinée de science-fiction française la grande série à suivre qu'on attendait depuis longtemps, et qui a supplanté de loin **Les pionniers de l'espérance**, dont les nouvelles conditions de parution (épisodes de 20 planches noir et blanc dans **Pif**) n'ont fait qu'accentuer la chute. Pour cela, il semble qu'on leur doive beaucoup.

Kris Kool par Philip Caza : Eric Losfeld.

L'empire des mille planètes par J.C. Mézières et P. Christin : Dargaud.

Chronique cinématographique

En marge de Cannes

par Jacques Lourcelles

Dans la vaste foire de Cannes vouée dans son ensemble au sérieux et à une gravité un peu forcée, les films d'horreur et de science-fiction ont paru constituer un domaine à part. Si le festival et ses 400 films projetés en 16 jours représentent un échantillon véridique du cinéma d'aujourd'hui, alors le cinéma fantastique et la SF constituent de plus en plus un cinéma dans le cinéma. Ses traits caractéristiques : l'ambition n'y a pas cours (ou si peu que rien) ; également, absence de messages sociaux au premier degré ; par contre on y voit plus que nulle part ailleurs la fantaisie (souvent l'ineptie) des scripts, la volonté chez les auteurs de s'adresser au public *via* une histoire, le fantastique et la SF tendant à devenir le seul genre narratif du cinéma actuel ; enfin, dans les meilleurs films, se constate une redécouverte des vertus fondamentales de la mise en scène que le reste du cinéma tend à mépriser ou à pulvériser. Toutes caractéristiques à quoi s'ajoute évidemment l'inépuisable fonds thématique du genre et de ses différents cantons.

Nous passerons en revue une dizaine de films fantastiques et de SF typiques de l'évolution du genre à l'heure actuelle en les abordant non selon une classification nationale mais du bas vers le haut, de la nullité au génie ou, plus exactement, de la fumisterie au talent.

Les USA avait envoyé au Marché du Film quelques sous-produits réjouissants, tel *The corpse grinders*, de Ted V. Mikels, film d'horreur à propos d'un groupe de commerçants qui fabrique une pâtée en conserve pour chats, Lotus, à partir de cadavres humains. La transformation s'effectue à l'aide d'une machine perfectionnée où les cadavres rentrent par une extrémité tandis que la pâtée, toute préparée, sort par une autre. L' « originalité » d'une telle production, c'est qu'elle n'exprime rien et surtout qu'elle ne *veut* rien exprimer. Elle correspond à la rêverie baroque de scénaristes paresseux ayant à bâcler un film d'horreur et qui, une fois trouvée leur idée de départ (comme on en trouverait mille), ne se sont même pas mis en peine de l'enrichir de développements insolites. Le film progresse ainsi : du point de vue animal, les chats qui ont goûté à la bonne pâtée deviennent de plus en plus exigeants sur la qualité de ce qu'on leur sert et leur instinct carnivore s'intensifie à tel point qu'ils sautent littéralement à la tête et au visage des gens pour en consommer, sur le vif, quelque partie ; du point de vue humain, les fabricants du produit arrivent vite à court de cadavres ; de là à s'en procurer de tout frais en raccourcissant un peu la vie de quelques victimes, il n'y a qu'un pas, qu'ils ne tarderont pas à franchir. Un couple de savants, étudiant le curieux comportement des chats du voisinage, découvriront la cachette des marchands, lesquels seront proprement exterminés. Quant au style et à la mise en scène, inutile d'en parler. Leur

qualité est encore inférieure à celle de l'invention des scénaristes. Un tel je-m'en-foutisme (ineptie du script + débilité de la mise en scène) aboutit seulement à une certaine agressivité de ton à laquelle l'inefficacité des scènes d'horreur ajoute une ironie hilare, dépréciatrice, qui semble s'adresser, par-delà le film, au cinéma tout entier. Comme si les auteurs nous disaient (ou bien c'est le film qui nous le dit à leur place) : « Voyez où nous en sommes. Voyez où en est le 7e art après sept décades de création et de renouvellement. Un peu en deçà de Melies, n'est-ce pas, la décadence, la dérision en plus. »

Carnival of blood, film américain de Leonard Kirtman, est un spécimen de cinéma plus débile encore, s'il y manque même un point de départ curieux comme dans *The corpse grinders*. Dans un « tunnel de la mort », trois femmes sont assassinées. L'une est décapitée, une autre est poignardée dans le dos, la troisième défigurée à coups de brique. Avant de trouver la mort, elles ont toutes trois parcouru le même itinéraire : elles ont consulté la même voyante, joué au même stand de tir et gagné le même ours en peluche. Le coupable n'est autre que le directeur du stand, victime d'un traumatisme d'enfance. Sa mère, qui couchait avec le premier venu, l'avait un jour enfermé dans sa chambre avec un ours en peluche. Un incendie avait éclaté. Gardant rancune à sa maman, notre héros est devenu un misogyne qui tue toutes les horribles bonnes femmes qui passent à sa portée. A la fin, il meurt et, sous un masque qu'il portait depuis l'incendie, on voit apparaître sa peau dévorée autrefois par les flammes. Comme on peut s'en rendre compte à la lecture de ce bref résumé, le film se borne à reprendre une atmosphère (la fête foraine) et un thème (l'obsession criminelle à origine freudienne), classiques de l'épouvante moderne, pour les rabaisser à un niveau de décadence plus grand encore que dans *The corpse grinders* car le film — produit abâtardi de situations dramatiques et de réflexions ailleurs puissantes et signifiantes — est, bien entendu, le moins naïf qui soit. C'est justement cette absence de naïveté qui lui donne peut-être son ton spécifique : et on a constamment l'impression d'assister à un condensé de films intéressants revus et corrigés par un idiot, doublé d'un mauvais commerçant.

Quelques films anglais, dont la teneur dramatique et stylistique va de l'incongruité pure et simple à l'académisme parfois talentueux, témoignent de cette volonté du fantastique actuel de captiver ou d'inquiéter le public à l'aide de fictions dont les auteurs la plupart du temps se révèlent incapables d'exprimer, avec maturité, les composantes principales.

The cellar (alias *The beast and the cellar)* de James Kelly est une histoire de folie et de solitude qui aurait pu être assez belle si l'absence de talent des auteurs, correspondant chez eux à une sorte d'inconscience vis-à-vis des virtualités du sujet, ne les avait amenés à ne plus retenir, de ce sujet, que les éléments les plus gratuitement et les plus absurdement bizarres. Dans la campagne anglaise, aux abords d'une caserne, une série de meurtres a lieu dont les victimes sont toutes des militaires. L'auteur de ces crimes semble être un monstre qui n'a plus rien d'humain. C'est pourtant d'un homme qu'il s'agit, mais passé au travers d'épreuves si éprouvantes pour lui qu'il ne sait plus du tout ce qu'il fait. Pendant quinze ans, il a été séquestré dans une cave par ses sœurs, deux vieilles filles (Flora Robson et Beryl Reid) qui l'ont drogué à l'aide de sédatifs. D'où une réduction du pauvre homme à l'état bestial, et ses crimes ne sont que la triste réaction à un sort dont il « pense » — s'il peut encore penser — que l'armée est responsable. Le point marquant de l'intrigue est que toutes ces atrocités subies par le héros lui ont été infligées, dans l'esprit de ses bourreaux, *pour le bien*. Les deux vieilles filles en effet ont voulu ainsi éviter à leur frère d'aller faire la seconde guerre mondiale, la première s'étant révélée particulièrement néfaste à leur père qui y avait été gazé. Cette inversion des valeurs, effet de l'isolement mental et social des protagonistes et qui nous met en présence d'une horreur existant comme en marge des horreurs de la guerre et conséquence indirecte de celles-ci, commande la relative originalité du script. Le malheur (est-ce au

fond un malheur ?) est que cette histoire, vue uniquement de l'extérieur et[1] en surface, arrive à devenir du fait de la maladresse du réalisateur irrésistiblement comique. L'inconscience des deux sœurs (Beryl Reid répétant pour justifier les sévices causés à son frère : « On croyait que c'était mieux pour lui »), la somme des catastrophes s'abattant sur la pauvre victime et destinées à l'empêcher d'être malheureuse (!), constituent un bel ensemble burlesque dont les vertus burlesques précisément paraissent exister en dehors de la volonté des auteurs. L'inversion des valeurs constatée chez les personnages (les deux sœurs martyrisent leur petit frère pour lui rendre service) et dont le script était responsable s'exprime sur l'écran par un renversement des tons provoqué, cette fois, par l'absence de réflexion et de maturité du réalisateur. Ce processus de passage à l'absurde (ici au burlesque) d'un sujet est typique du cinéma d'épouvante. Pour beaucoup, il constitue l'essentiel du plaisir qu'ils prennent à ce genre. Gageons qu'avec ce film ils seront comblés. Néanmoins on doit condamner (ou au moins signaler), même si elle trouve à se justifier dans l'inconséquence de maints films, la perversité de leur regard.

Satan's skin (alias *The blood on Satan's claw* de Piers Haggard nous installe dans un village anglais de la fin du XVIIe siècle où sévit une secte d'enfants et de jeunes gens « satanisés ». Petit sabbat, orgies, viols, tentative de séduction du prêtre local se succèdent à bonne allure sous la férule de l'adolescente Linda Hayden, âme damnée du groupe des enfants démoniaques et qui mène tout son jeune monde tambour battant. La base thématique du sujet, c'était évidemment la vulnérabilité de l'enfance et sa perméabilité aux entreprises du Malin — perméabilité qui peut aller jusqu'à une complicité innée. On ne saurait dire que ce thème soit véritablement traité dans le film. Tout au plus est-il entr'aperçu, effleuré dans des décors (en particulier des intérieurs rustiques) assez soignés, assez élégants pour nous persuader qu'un réalisateur plus habile et plus profond que le nouveau venu Piers Haggard y aurait trouvé un cadre idéal à une méditation sur ce thème. Comme il en va dans les films superficiels, les morceaux de bravoure nous éloignent du thème principal plus qu'ils ne l'approfondissent. Ici, il y en a plusieurs, pas trop mal réalisés. La satanisation de tel ou tel protagoniste se concrétise par l'apparition à quelque endroit de son corps d'un fragment de peau velue. Un personnage, sentant un bras velu lui enserrer la gorge, se sectionnera lui-même ce membre monstrueux, le croyant à un autre. Une fille, dans une autre séquence, se fera enlever par sa famille la partie de peau anormale qui est apparue sur sa hanche, preuve de l'emprise de Satan. L'opération est longue et réaliste et constitue le clou de ce film décevant et pourtant beau, superficiellement, par instants.

Certains traits du script de *Countess Dracula*, réalisé par Peter Sasdy, paraissent avoir été tirés d'une biographie d'Erzebet Bathory. Le film reprend un thème fondamental du cinéma fantastique : la quête de la jeunesse perdue, par la violence et par le sang. Thème dont la plus splendide illustration fut donnée, sans nul doute, par Riccardo Freda dans ses *Vampires*. On peut faire au film les mêmes reproches qu'à *Satan's skin* : superficialité, talent plastique n'arrivant pas à la cheville du thème, ou y arrivant tout juste, déception et regret de voir une production relativement bien conçue dans tous ses registres (interprétation, photo, décors) mise aux mains d'un *director* qui ne sait lui rendre justice. *Countess Dracula* est cependant supérieur à *Satan's skin* dans la mesure où certaines séquences réussissent à fournir une introduction au sujet, et même, à leur propos, il est permis de parler de mise en scène, cette brusque irruption en des moments privilégiés de tout le spectaculaire, le bizarre, le pathétique d'un thème — le cinéma utilisé pour ce qu'il est, pour ce qu'il peut donner. Notre héroïne, la comtesse Elizabeth Nadasny, était belle. Elle ne l'est plus ; le visage ridé, la silhouette tassée, ele aime cependant toujours autant l'amour et l'autre sexe. Se baigner dans le sang de jeunes filles assassinées à cet effet, a-t-elle découvert, ou s'en éponger le visage, lui rend pour un temps sa beauté et sa jeunesse d'autrefois. Las, ce temps est de

plus en plus court. Et puis le sang est rare : car il faut qu'il provienne de jeunes vierges. Celui d'une prostituée ne fera pas du tout l'affaire. De toute façon, la vieillesse réapparait de plus en plus vite sur les traits et dans tout le corps de la comtesse. Dans deux séquences, ce retour a lieu au moment le plus inopportun : au beau milieu d'une scène d'amour et, à la fin du film, pendant la cérémonie de mariage par laquelle la comtesse allait s'unir à un jeune et fringant cavalier...

On voit bien à travers l'exposé, même incomplet, d'un tel thème (comme en fournit ce film) l'originalité et le rôle d'une partie du cinéma fantastique. Non pas seulement ajouter d'autres thèmes au reste du cinéma mais traiter des thèmes familiers à toutes les formes du cinéma avec plus d'intensité, de concision et de silence. Le thème du vieillissement, du regret, poussé jusqu'à la folie, de la beauté perdue, est le plus traditionnel qui soit. Mais le cinéma fantastique qui le dépouille de tout commentaire psychologique, en l'éloignant de nous (du commun des mortels), nous le fait mieux voir — ici grâce à un monstre qui a tout pouvoir, de vie et de mort, sur son entourage mais ne peut rien finalement contre le temps, et qui ne fournit en définitive qu'une image un peu plus expressive, parce qu'un peu plus silencieuse, d'un aspect de l'atrocité de la condition humaine. Dans cette partie du cinéma fantastique que je veux dire, l'exception et la monstruosité des personnages que font vivre les scripts ne sont rien d'autre qu'un reflet particulièrement pur de la normalité enfouie de chaque homme.

Un rare exemple d'impuissance cinématographique nous fut donné avec *The Reincarnate*, film canadien anglais de Don Haldane. Non que le scénario en soit particulièrement dénué d'intérêt, loin de là. Mais seuls les dialogues arrivent à exprimer (à peine) un peu de sa substance. Pour ce qui est du jeu des acteurs et des épisodes purement dramatiques et visuels, ils restent, eux, d'une platitude et d'une inefficacité confondantes. S'il appartenait à un autre genre, western, drame psychologique, ce qu'on voudra, et le style du réalisateur demeurant ce qu'il est ici, le film serait tout bonnement insupportable. Et si le spectateur est, malgré tout, tenté d'assister jusqu'au bout à la projection, c'est par curiosité de voir se développer et se boucler un scénario puisant à un fonds thématique assez captivant.

Une secte de « Réincarnés » recrute elle-même ses membres. Cela ne va pas sans mal. Il semble que ces Réincarnés s'intéressent particulièrement aux arts et aux artistes. Un critique d'art qui sent qu'il va mourir (que son apparence charnelle va disparaître) veut léguer sa mémoire esthétique grosse de 8000 ans d'expériences à un jeune peintre qui lui paraît, de par ses dons encore dans l'enfance, promis à un avenir fabuleux. La secte possède tout un ensemble de croyances et de dogmes, de prescriptions aussi, lesquelles demandent à être appliquées à la lettre. Le dieu du culte est un produit de Lucifer et d'une femme changée en chat. Ce chat, qui promène son tranquille mystère à travers le film, provoquera plusieurs accidents mortels savamment machinés pour servir les desseins des Réincarnés et simplifier à son insu la vie du peintre élu. A noter que les adeptes du culte reconnaissent dans la Nature un principe sexuel de base et que, pour eux, il n'existe aucune morale et donc aucune possibilité de culpabilité. Le chat brisera une verrière dont un morceau entaillera la gorge d'un jeune homme qui allait dépuceler une fille dont la virginité est indispensable aux plans des Réincarnés. Le même animal sera à l'origine d'un accident de voiture dans lequel mourra le mari de la maîtresse du peintre, débarrassant ainsi ce dernier d'un gros souci. A ceux qui refusent la réincarnation, la secte assure un avenir lamentable, comme à ce sculpteur dont les œuvres, tout d'un coup, sombrèrent dans le grotesque et dans l'horrible. Au terme de l'histoire, le critique entrera dans le feu avec la vierge auparavant dépucelée par l'artiste bénéficiaire de la réincarnation (la virginité, dont on a déjà vu l'utilité dans *Countess Dracula*, est denrée rare et recherchée dans les récits fantastiques) et, ainsi, le peintre pourra hériter de sa mémoire et de ses connaissances. Tel qu'il transparaît dans le film, le scénario est gratuit, obscur, souvent incompréhensible. Gâché par tous les éléments

de la mise en scène, il n'a aucune logique, n'exprime aucun point de vue d'auteur. Il faut le prendre comme le fil conducteur d'un vieux conte anonyme, où des parties manqueraient et d'autres voudraient être refaites, où la réflexion serait laissée tout entière à l'initiative du lecteur. Le fantastique, seul, s'accommode de tels défauts. Alors qu'il devrait renoncer à s'intéresser à un tel fatras, le spectateur se sent porté à rêver sur l'étrange art poétique que développe (si mal) le film. Le génie y est assimilé à une mémoire séculaire, endormie, que viennent ici ranimer un talent à peine né, puis le sacrifice d'une jeune vierge. Pour créer, l'artiste a besoin d'être tranquille : quelques meurtres bien agencés lui apportent cette paix méritée, façon sanglante de lui concéder ce à quoi il a droit. Conception de l'art peu romantique : l'originalité comptée pour rien, la vie de l'artiste elle-même vue comme une mer étale où rien ne doit gêner le travail créateur. Peu romantique, la secte est par contre essentiellement aristocratique, par son mode de recrutement, par son autorité et par ses pouvoirs. Les Réincarnés se coupent volontairement de l'humanité afin d'en perpétuer les trésors, dont ils se croient apparemment les seuls vrais dépositaires.

Mieux vaut sans doute s'arrêter là. Car il n'est rien de tel que les scénarios des mauvais films fantastiques, surtout si de surcroît ils semblent dépourvus d'ambitions apparentes, pour susciter chez le spectateur un délire interprétatif.

Avec *Equinoxio,* film italien du jeune réalisateur Maurizio Ponzi, fondé lui aussi sur le thème de la réincarnation, il en va tout autrement. Certes le récit est aussi confus et aussi peu maîtrisé que dans *The Reincarnate,* mais l'auteur déborde d'ambitions et d'intentions. Ce qui est relativement exceptionnel dans le genre et a pour effet de paralyser l'imagination du spectateur, alors que dans *The Reincarnate,* les auteurs ne sachant jamais très bien où ils voulaient en venir, on avait envie de le chercher à leur place. Dans *Equinoxio,* tous les hommes souffrent d'une étrange affection : ils sont malades de leurs souvenirs — du souvenir de leurs vies antérieures. La réincarnation n'est plus décrite comme le sort enviable de quelques individus privilégiés mais comme une véritable calamité universelle. Dans un premier temps, le lyrisme très mou du style (proche de Bertolucci) crée non sans habileté une atmosphère de suspense un peu léthargique où nous découvrons peu à peu la nature du mal des personnages. On s'aperçoit aussi que seuls les hommes en sont atteints. Dans un deuxième temps, les femmes qui, elles, n'ont qu'une vie, tentent de prendre les commandes du monde et s'activent à le changer. Le film développe alors des intentions sociales et politiques, et le spectateur, sinon l'auteur, perd un peu pied. Dans un troisième temps, une femme, puis toutes les femmes, découvrent qu'elles sont sujettes, elles aussi, à la réincarnation. La seule originalité du film, c'est de présenter la réincarnation et l'immortalité qui en découle (les êtres ne meurent que provisoirement, dans une sorte de sommeil) comme une fatalité, une cause d'accablement et de passivité. Le monde ne peut être changé que si les hommes qui l'habitent sont (et se sentent) mortels. C'est du moins l'idée que j'ai cru déceler dans la continuité incertaine du script. Belle idée au demeurant, mais qu'on aurait voulu voir animer une fiction plus ferme, moins mièvre et moins négligemment bâtie.

Le Maître du Temps de Jean-Daniel Pollet est une des rares réussites du cinéma français récent dans le domaine du fantastique et de la SF. En réalité, on ne sait trop s'il appartient à l'un ou l'autre genre tant l'auteur a préféré mettre l'accent sur le contenu émotionnel des situations qu'il présente plutôt que sur leur contenu intellectuel. Un extra-terrestre (Jean-Pierre Kalfon), qui a la possibilité de voyager dans le Temps, assiste à divers épisodes sanglants de l'Histoire du Brésil. Le fait qu'il côtoie ainsi de multiples générations d'hommes, loin de le transformer en un être blasé et indifférent, le rend au contraire de plus en plus humain. Infiniment plus humain semble-t-il, que la plupart de l'humanité. D'une part, parce que la multiplicité des conflits auxquels il assiste lui en révèle la vacuité, le caractère à la fois cyclique et absurde. D'autre part, parce que se tenant, de par sa nature d'extra-terrestre, toujours à quelque distance de l'homme, il n'en comprendra jamais l'agressivité ni

la sauvagerie, et n'y participera pas. On regrette à maintes reprises que le scénario (de Pierre Kast) n'ait pas plus de rigueur et d'acuité et qu'en particulier les événements auxquels assiste le héros ne soient pas plus clairs et plus chargés de sens. Quant à Pollet, il ne fait rien pour remédier à ces défauts, tout occupé qu'il est à ciseler son personnage de Martien bon, doux et secourable (ce faisant, et c'est sans doute une amélioration, il se trouve ainsi dépolitiser le script de Kast).

Tel qu'il est, avec ses qualités et ses défauts, le film pénètre profondément au cœur du fantastique. D'abord par le simple fait de présenter, d'une manière qui n'est ni scolaire ni laborieuse, une variation sur le thème du voyage dans le Temps au sein de laquelle une notion de liberté et une notion de fatalité ne cessent de s'entremêler, procurant au héros d'intenses instants de bonheur mais aussi une impression atroce de sujétion. Car ses pouvoirs sont à la fois immenses et limités. Disons que, comme tout homme (et c'est peut-être là où le thème du voyage dans le Temps propre à la SF rejoint une émotion d'essence humaniste et universelle), il ne se sent pas libre au sein de sa liberté, d'ailleurs relative. Il est maître du Temps, dit-il, mais à la manière dont un navire est maître du vent. Il peut seulement aller de l'avant (en faisant tourner une bague qu'il a au doigt). Jamais reculer. Il peut aussi contrôler, sans trop savoir jusqu'à quel point, la vitesse de ses déplacements chronologiques. En somme, ses pouvoirs sont minés par leurs limitations et son incertitude.

Ensuite, en insistant sur la douceur de son héros, le film retrouve l'une des grandes constantes du genre, à savoir que la créature de Frankenstein, le loup-garou mi-homme mi-bête, Jekyll et Hyde, etc..., tous ces monstres attitrés du fantastique et de la SF constituent au fond un éloge de l'humanité, de la normalité. Par les traits les plus affreux ou les plus étranges de leur personnalité où l'équilibre de l'homme s'est abîmé ou rompu, mais aussi par leur douceur anormale ou supra-humaine (qui éclaire les instants les plus précieux des films fantastiques), ils font souhaiter, même si elle est impossible, la redécouverte de cet équilibre. Ici, par sa maîtrise du Temps et la tragédie qui va en découler, l'extra-terrestre souligne de façon poétique le mauvais usage du Temps que font, les-uns après les autres, d'innombrables générations d'hommes.

Le dernier épisode du film, où le scénario et la mise en scène se rejoignent pour unir leurs qualités, clôt le récit en le transformant en histoire d'amour fou. Autre vocation fondamentale du genre : faire croire à cet amour-là, capable de traverser l'espace et le temps, et y faire croire comme au seul amour peut-être raisonnable. Dans le présent (disons : dans notre présent à nous), l'extra-terrestre rencontre une Brésilienne. Il avait pour intention, avant de la rencontrer, de progresser toujours, en faisant tourner la bague autour de son doigt, vers cette région du Temps où les hommes auront conquis l'immortalité et où ils en bénéficieront alors avec eux. Pour la jeune femme, le héros renonce à cette recherche puisqu'il reste avec elle dans le présent, risquant donc de mourir (car il est mortel) et lui faisant ainsi le seul cadeau d'amour qui ne soit pas factice : donner à l'autre son temps. Cadeau d'autant plus précieux dans son cas qu'il correspond à un renoncement à l'immortalité. Puis il décide d'essayer de l'emmener avec lui dans son voyage temporel. Entrepris avec bonheur et angoisse, le voyage à deux réussit. Voici bientôt les amants à quelque temps de nous, mais toujours dans la violence et dans le sang de quelque guerilla. La jeune femme en sera d'ailleurs la victime : une balle l'atteint. Elle meurt : que ce soit dans un futur ou dans un présent, on s'interroge un peu, mais qu'importe, elle est morte. La mort triomphe du Temps. Désolé, l'extra-terrestre reprend, solitaire, son voyage immobile vers le futur et l'immortalité. Cet épisode, d'une qualité d'émotion et d'une modestie de ton remarquables, convaincrait les plus sceptiques que les vrais « romans d'amour et d'aventures » de notre époque appartiennent, et appartiendront de plus en plus, au fantastique et à la SF.

L'une des révélations du Festival et peut-être le meilleur film projeté à Cannes fut *THX 1138*, américain conçu et réalisé par un jeune metteur en scène de 25 ans, George Lucas, produit par Francis Ford Coppola et distribué par

la Warner (1). Le sujet est assez simple et ne peut surprendre aucun amateur de SF : dans un futur non précisé, la vie de cette planète s'est réfugiée sous la terre. Hommes et femmes, auxquels aucune initiative n'est plus laissée, ont leur sort réglé, ainsi que les moindres détails de leur vie quotidienne, par de toutes puissantes machines. La différenciation sexuelle s'est presque complètement estompée ; l'amour et la maternité n'existent plus, même à l'état de souvenir. Un couple pourtant se sent le besoin d'échapper à cet enfer automatisé et réinvente l'amour. La femme mourra, réduite à l'état de fœtus. L'homme, après une épuisante poursuite, sortira de la cité souterraine et reverra la lumière du jour. La force du film tient dans son caractère descriptif et dans le fait que la description ne doive plus rien à des rebondissements d'ordre dramatique ou à une quelconque invention romanesque mais au contraire atteigne la perfection grâce à une invention visuelle de chaque instant, de chaque plan, qui pose devant nos yeux le monde dont elle veut nous donner l'horreur comme une évidence palpable et inévitable. C'est presque le film sans histoire auquel rêvent tant de jeunes cinéastes d'aujourd'hui et où toute anecdote s'est résorbée dans la matérialité abominable d'un présent immobile et sans vie. Le seul réflexe humain qu'appelle un tel monde est un désir de fuite, incarné par le personnage du héros qui réintroduit l'action dans un univers où elle semblait impossible. La chasse à l'homme de la dernière demi-heure et en particulier les séquences de poursuite dans les tunnels avec les motards robotisés peuvent être vus comme la quintessence du *serial* : c'est-à-dire une action où le relief individuel des personnages s'efface devant la gravité de l'enjeu (la survivance de la liberté individuelle dans un monde qui la nie), un ballet à la fois mécanique et vital, répétitif aussi, car il n'a qu'une chose à dire et à montrer qui est une sorte de célébration imagée, métaphorique, dépourvue de commentaire, de la lutte de l'homme contre ce qui l'opprime et obscurcit son destin. Propos sublime et enfantin. Le film, que certains mépriseront peut-être comme un simple exercice de style, parce qu'il ne nous touche en effet que par son style, marque aussi le triomphe de la SF en tant que discipline cinématographique essentiellement visuelle et ennemie de tout alibi littéraire et intellectuel. Comme telle, elle se trouve apte à présenter le seul miroir fidèle, où l'on puisse vraiment se reconnaître, du tragique contemporain.

La médiocrité du cinéma actuel nous a rendus sceptiques à l'égard de certains mots, qu'on n'ose plus employer. Celui de chef-d'œuvre par exemple. Je crois qu'on peut l'utiliser ici.

(1) Ce film vient de sortir à Paris au début de novembre. (N.D.L.R.)

Revue des livres

L'ORBITE DECHIQUETEE par John Brunner

Parmi les auteurs anglais de sa génération — il est né en 1934 — John Brunner apparaît comme un des écrivains de science-fiction les plus prolifiques. *Stand on Zanzibar* (1) et le présent roman sont tous deux parus en 1969, et il s'agit dans les deux cas de récits nettement plus longs que la moyenne : *L'orbite déchiquetée* est même le premier « volume triple » de « Présence du Futur ».

Zanzibar et *L'orbite* proviennent vraisemblablement de la même période de production de Brunner, car l'un et l'autre de ces romans présentent la vie aux Etats-Unis dans le premier quart du XXIe siècle. Dans l'introduction d'un de ses recueils de nouvelles (*Now then*), Brunner avait évoqué les embûches guettant actuellement l'aspirant prophète. Pour tenter de prévoir sérieusement les événements politiques, sociaux et technologiques de l'an 2000, disait-il en substance, il faudrait d'abord passer quelque deux ans à rassembler simplement des données ; puis, pendant les six mois que demanderait la rédaction effective du livre, des événements nouveaux apparaîtraient et suffiraient pour bouleverser les prophéties patiemment préparées auparavant. C'est pourquoi, dans *Zanzibar* comme dans *L'orbite*, Brunner se fonde sur un nombre très limité de facteurs contemporains et imagine son Amérique du XXIe siècle en hypertrophiant simplement ceux-ci. A cet égard, il fait ce que Pohl et Kornbluth avaient entrepris dans leur *Planète à gogos*, lorsqu'ils extrapolaient le rôle social de la publicité et de ceux qui la contrôlent. Dans *Zanzibar*, le thème central était celui de la surpopulation. Dans *L'orbite déchiquetée*, il est constitué par les conflits raciaux.

En l'an 2014, les Etats-Unis du présent roman ne semblent guère connaître de difficultés consécutives à la surpopulation. En revanche, la tension entre blancs et noirs est violente, et continue. Le pays s'est découpé en une multitude d'enclaves, les unes blanches et les autres noires, dont certaines ne représentent que des quartiers de ville alors que d'autres occupent des régions beaucoup plus étendues : rivales sur le plan social, ces enclaves dépendent tout de même économiquement et légalement les unes des autres. Quelques allusions passagères indiquent que cette situation se retrouve dans d'autres régions du monde, en Angleterre et en Afrique notamment.

A côté de cette tension raciale chronique, les facteurs caractérisant la société américaine de 2014 telle que Brunner la dépeint ici sont l'importance prise par la psychiatrie et le rôle des ordinateurs, Maîtres Jacques omniscients. Les psychiatres sont chargés d'éviter que leurs patients ne s'écartent trop d'une norme arbitrairement acceptée une fois pour toutes, à quelques variantes près. Une des actions mineures du récit concerne les efforts tendant à faire révoquer le pape de la psychiatrie américaine, lequel paraît d'ailleurs être un simplificateur schématiste beaucoup plus qu'un authentique charlatan.

Les ordinateurs, banques à informations et agents de liaison, sont présents ou

(1) A paraître incessamment chez Robert Laffont sous le titre **Tous à Zanzibar.**

suggérés tout au long du récit. Les épisodes au cours desquels Matthew Flamen s'en sert pour ses programmes dégagent une incontestable impression de vraisemblance. Flamen est un producteur de télévision, héritier des journalistes à sensation et à scandales ; il utilise les ordinateurs pour établir le coefficient d'authenticité probable des renseignements dont il dispose, pour prévoir si les personnes ou les organismes dont il parlera vont lui intenter des procès, et surtout pour simuler les scènes qu'il imagine mais qu'il veut présenter à ses téléspectateurs : les ordinateurs remplacent donc pour lui metteurs en scène, acteurs, décors et éclairages.

Cette évocation du fond sur lequel se développe l'action est présentée avec beaucoup d'adresse par Brunner. Le rythme du récit n'est ralenti que par de petites « notes en marge », coupures de journaux réels ou commentaires passagers destinés surtout à rattacher ces Etats-Unis de 2014 à ceux que le lecteur connaît. Dans l'art de planter ce décor, Brunner fait montre d'une habileté comparable à celle déployée par un Robert Heinlein dans la première partie de *En terre étrangère* ; tout au plus pourrait-on lui reprocher d'employer les néologismes avec moins de métier que son aîné ; la plupart de ses abréviations et transformations — *ni* abrégé de *niblank* pour désigner une personne de couleur, *trank* pour tranquillisants, etc. — sont parfaitement transparents ; mais quelques-uns restent ambigus ou imprécis jusqu'à ce que l'auteur les décrive ou indique leur emploi, comme les éléments du costume féminin, *yash* et *nix*, dont le premier semble être une sorte de cagoule-cuirasse, et le second correspond apparemment à quelque mini-hypo-cache-sexe.

Dans les coulisses de sa société du XXI[e] siècle, Brunner a placé une s o r t e de super-Mafia organisée selon une structure pseudo-familiale, les Gottschalk, fabricants et marchands d'armes. Les Gottschalk de Brunner, à l'inverse des armuriers de van Vogt, entretiennent soigneusement un climat de tension, de méfiance et de haine réciproques, notamment entre les deux groupes raciaux des Etats-Unis, ce qui leur assure évidemment une immense clientèle. La surenchère dans la puissance destructrice de leurs marchandises leur permet de vendre aux Etats aussi bien qu'aux individus, aux organisations privées aussi bien qu'aux villes ; et là où la suggestion psychologique et la crainte de « celui d'en face » ne suffisent pas, les Gottschalk disposent des ressources variées de la corruption.

Tels sont donc les Etats-Unis de 2014 imaginés par John Brunner. Ils ne représentent d'ailleurs nullement un cas exceptionnel sur la planète, ainsi que le suggèrent les allusions à l'Angleterre et à l'Afrique indiquées plus haut, et ainsi que le confirme d'ailleurs la suggestion que l'empire Gottschalk est mondial.

Tout cela est donc dépeint par petites touches successives, de même que le récit progresse par chapitres en général courts, et par changements fréquents de scène. Brunner présente séparément différents groupes d'individus, que l'action va amener à se rencontrer, à s'opposer ou à s'unir. Matthew Flamen, le journaliste à ragots de la télévision, a une femme, Celia, qui est traitée dans un hôpital psychiatrique de l'Etat. Cet établissement est dirigé par Elias Mogshack, le pape de la psychiatrie, habile, brillant, simplificateur, et obsédé par l'ambition d'avoir tous les New Yorkais comme patients. Celia Flamen est soignée par Jim Reedeth, médecin capable qui s'est rallié aux vues de Mogshack par opportunisme, alors qu'il était à ses débuts un disciple de Xavier Conroy, psychologue et sociologue génial mais suffisamment mal vu des gens « en place » pour avoir dû s'exiler dans une université mineure du Canada. Sur l'invitation d'Ariane Spoelstra, qui est une collègue de Reedeth, une « pythonisse » — sorte de prophétesse-voyante — est invitée à donner une séance de divination à l'hôpital, devant plusieurs médecins et divers malades jugés proches de la guérison. Parmi ces derniers, il y a un énigmatique noir, Harry Madison, qui se révèle assez vite possesseur de pouvoirs extraordinaires...

Tels sont, simplifiés, les points de départ de l'aventure racontée par Brunner. Il apparaît de bonne heure que Madison devra tôt ou tard devenir le pivot de l'action. Ce qu'on ne devine en revanche pas tout de suite, c'est la manière dont l'auteur fera de ce personnage le

deus ex machina de son récit. Madison ne se révèlera nullement l'envoyé de quelque discrète et puissante Résistance qui se démasque au moment opportun ; il n'est même pas un mutant ; il indique sa vraie nature en une réplique (à la page 351 du livre) qui est une superbe manifestation de la maîtrise britannique dans l'emploi de la litote.

Madison est tout compte fait assez conventionnel, mais cela ne gêne pas le personnage qu'il représente dans l'action. Les autres protagonistes restent en général plutôt stéréotypés : l'auteur expliquerait peut-être cette faiblesse par l'effet du milieu dans lequel ils vivent, et qui impose des limites à l'individualité. Même Xavier Conroy, le psychologue original et profond qui a échappé à cette société, donne l'impression d'être surtout là pour exprimer le point de vue de l'auteur — en d'autres termes, pour souligner les défauts de ce monde du XXIe siècle, et pour dégager la filiation qui a mené des faiblesses de notre époque à celles de la sienne : Conroy est tranchant, colérique et lucide, à la manière de beaucoup de savants qui occupent des fonctions analogues aux siennes dans d'autres romans. Autour de lui, Flamen et Reedeth représentent, à quelques nuances près, la race du personnage encore jeune, fondamentalement probe, mais faible et vulnérable aux tentations de l'opportunisme. Lyla Clay, la pythonisse, incarne l'évolution inverse — celle qui mène d'une acceptation paresseuse à la prise de conscience. Egalement conventionnel, Lionel Prior, le beau-frère de Flamen, se retrouve dans d'innombrables romans de science-fiction sous les traits figés du minus chargé du mépris de l'auteur et dont la réussite sociale est proportionnelle à l'acceptation conformiste, donc à l'incapacité de raisonner par lui-même. A un échelon plus élevé — moins imbécile et plus adroitement opportuniste — Elias Mogshack incarne un aspect plus brillant du succès obtenu par l'art de naviguer dans la direction générale du moment. Plus individuel, et plus subtilement tracé, Pedro Diablo complète en somme Matthew Flamen ; il travaille à la télévision pour les programmes de propagande de l'enclave noire de Blackbury, bien qu'il ait lui-même plus de sang blanc que de sang noir dans ses veines de métis. Lorsqu'il est chassé de Blackbury, précisément parce qu'il n'est qu'un métis, il se rend à New York et se met à travailler avec Flamen : traître ou « revanchard » ? Non, car il accepte d'apprendre de Flamen les perfectionnements de son métier, et ne cherche nullement à le supplanter : Diablo apparaît beaucoup plus comme le personnage qui ne donne une couleur (c'est le cas de le dire) politique à son engagement que dans la mesure où celui-ci est concilié avec son ambition individuelle. Lorsque Conroy, appelé par Flamen, tente d'éclaircir les mystères qui entourent en particulier Harry Madison, Diablo apparaît comme un des éléments les plus intelligents et les plus adaptables du groupe. L'auteur éprouve une certaine sympathie pour lui.

En revanche, John Brunner ne manifeste que du mépris à l'égard de l'agitateur professionnel noir Morton Leinigo, arrivé clandestinement aux Etats-Unis pour alimenter l'huile sur le feu par habitude au moins autant que par conviction. L'auteur ne manque pas de montrer, en outre, que Leinigo est un personnage aussi peu intelligent que Lionel Prior — et, au total, tout aussi conformiste : simplement, son conformisme a pris une autre direction. Mais il convient de noter que ce mépris de John Brunner ne s'étend pas aux autres animateurs des communautés noires qu'il met en scène.

En fait, et bien que ses Etats-Unis de 2014 ne soient pas le moins du monde une contrée idyllique ou même simplement plaisante, ce n'est pas à l'une des communautés — noire ou blanche — que John Brunner s'en prend principalement. Ceux à qui il confie le rôle de traîtres sont avant tout les Gottschalk, c'est-à-dire ceux qui ont besoin de la discorde entre les autres pour asseoir et consolider leur propre puissance. Et ce n'est pas par hasard que l'écroulement des Gottschalk est amené précisément par ce qu'eux-mêmes considéraient comme un atout — un atout pour l'avenir immédiat comme pour le futur lointain...

Mais ce qui fait avant tout l'intérêt de ce roman, avant le message que l'on peut essayer d'en dégager, c'est la qualité de sa construction, son rythme ner-

veux et sa logique interne. La traduction, soignée, de Frank Straschitz restitue l'œuvre d'un écrivain authentique qui sait raconter une histoire. Pour goûter celle-ci, point n'est besoin de lire entre les lignes : preuve du talent de Brunner.

Demètre IOAKIMIDIS

L'orbite déchiquetée (The jagged orbit) par John Brunner : Denoël, collection « Présence du Futur » n°s 137-138-139.

L'OPALE ENTYDRE par Nathalie Henneberg

Et cette atmosphère, c'est celle de la Renaissance, plutôt que celle du Moyen Age, écrit Jacques Bergier en présentant *Le monde de Nathalie Henneberg* en guise d'introduction aux cinq récits (certains initialement parus dans *Fiction)* qui forment le présent volume. Le lecteur n'est nullement étonné, après cela, de constater que le climat de ces récits est précisément médiéval ! Il est hanté de lamies, de démons, et d'esprits élémentaires — de ces êtres, justement, auxquels l'humanisme de la Renaissance ne faisait guère de place...

Dans chacun de ces cinq récits, le fantastique guette le quotidien, personnifié qu'il est chaque fois par une de ses créatures. Ceux qui admirent Nathalie Henneberg retrouveront ici avec joie ses descriptions à la fois colorées et allusives, et dans lesquelles l'imagination du lecteur est adroitement stimulée par une couleur, un bruit, un parfum ou un souvenir littéraire. Nathalie Henneberg ne décrit jamais *tous* les détails d'une scène, mais elle s'arrête sur ceux qui, justement, frapperaient un témoin.

Le monde réel, « quotidien », n'est pas évoqué moins somptueusement que l'autre ; et est-ce par hasard que Nathalie Henneberg s'intéresse aux festins copieux autant que le faisait un autre grand créateur d'univers fantastiques, feu Jean Ray ? Mais les victuailles qu'elle décrit sont dressées avec l'opulence des banquets de seigneurs médiévaux : *Les tables, simples planches posées sur des tréteaux, mais nappes et argenterie magnifiques, pliaient sous les crèmes et les coulis, servis dans la vaisselle plate ; de grosses pièces — daims, sangliers, chevreuils — étaient présentées rôties à la broche, dans une odeur de fumée, de thym et de serpolet, et posées sur un lit de myrtilles, et des carpes monstrueuses étaient accompagnées d'œufs d'esturgeon et de laitances. (La couleuvre*, p. 93). Or, dans ce monde où l'on sait festoyer, un personnage confesse : *Je croyais épouser une folle ou une infirme ; d'après lui, j'ai épousé une morte. Et c'est irréfragable ; de tels liens ne peuvent être rompus par aucun exorcisme, par nul jugement :* uniquement par une horreur plus grande et un sacrifice total — *mais il n'existe pas de sacrifice plus grand que celui d'un mort qui donne son âme pour posséder un vivant.* (p. 98). L'art de Nathalie Henneberg réside dans l'interpénétration de ces deux univers, le fantastique n'étant pas moins somptueusement flamboyant que le réel, et l'inquiétude de l'imaginaire débordant jusqu'à notre espace-temps quotidien. Les lois de l'un ont leur correspondance dans l'autre, et les personnages peuvent être dépaysés ou égarés dans celui-ci autant que dans celui-là.

J'entendis un pas à la fois raide et léger, accompagné d'un frisson de soie, comme si des ailes d'ange damné flottaient dans son sillage (p. 267). La narratrice de *Des ailes dans la nuit...* est venue dans un château polonais, pour y examiner une série de toiles de maîtres, mais elle se trouve prise dans une sorte de carrefour des mondes, où le temps peut bifurquer, où les hommes peuvent devenir des démons. Le jeune homme qui raconte *Louve d'argent en abime passant* découvre, dans l'hiver finlandais, qu'il y a encore des loups-garous. Dans *L'opale entydre* un de ces génies élémentaires chers aux cabalistes vient replonger dans le passé un homme de notre temps. Un golem célèbre *La messe de sang*, et *La couleuvre* est en réalité

une stryge. Chacun de ces récits raconte en somme la découverte de l'Ailleurs par des habitants de notre monde tridimensionnel et quotidien. En ce sens, les récits réunis dans ce volume peuvent être rapprochés de ceux d'un Lovecraft, puisque dans ces derniers c'est, à peu près invariablement, une découverte unique qui est mille fois narrée — celle des Grands Anciens, ou de leurs acolytes, qui guettent les humains.

Mais les différences se distinguent aisément. Préoccupé avant tout de l'effet de sa chute finale, Lovecraft subordonnait tout à celle-ci, terminant en quelque sorte ses récits par un *fortissimo* (extérieur ou intérieur à la conscience du narrateur frappé par cette révélation). Dans ces nouvelles de Nathalie Henneberg, l'effet de chute compte moins que le déroulement du récit et le relief de ses contours. Contrairement à ceux de Lovecraft, les récits de Nathalie Henneberg ne se déroulent pas sur un décor commun (celui des Dieux et des Livres, par exemple), mais la splendeur de leurs éclairages et la diversité de leurs bruissements se modifient sans cesse. Un thème cher à l'auteur, celui des êtres prédestinés à un amour passionné et tragique, est occasionnellement sollicité ici, mais ce que ces cinq nouvelles ont en commun, c'est la découverte — plus ou moins brusque, plus ou moins bouleversante — de cet Ailleurs fantastique et sauvagement médiéval qui hante le monde où l'on se croyait tranquille.

La cathédrale était transparente comme une opale, où tout un peuple restait prisonnier. Je vis un étrange évêque, doublant celui de Vienne ; il portait une mitre étoilée et bénissait les mariés invisibles « au nom du Nord, de l'Est, de l'Ouest et du Sud », et je compris aussitôt que ce sacerdote, paré de noir et de blanc, comme Melchisédech, n'était pas vu de la foule, tandis que, spectre comme lui, je le contemplais (p. 194).

Ceux qui ne consomment leur littérature insolite que saupoudrée de « messages « politiques ne s'intéresseront guère à ce livre de Nathalie Henneberg — ce qui ne lui ôtera d'ailleurs rien de sa valeur. Mais ceux qui ont aimé *La plaie* et *Le sang des astres* retrouveront ici avec joie la même alliance entre les éclairs du fantastique et le souffle de l'épopée, le même style somptueusement coloré, et la même multiplicité d'univers où le réel n'est pas toujours l'apparent.

Demètre IOAKIMIDIS

L'opale entydre par Nathalie Henneberg : Christian Bourgois, collection « Dans l'Epouvante ».

REVOLTE SUR TITAN par Alan E. Nourse
LE SECRET DE SATURNE par D.A. Wollheim
GIL DANS LE COSMOS par Adrien Martel
S.O.S. ENVOYEZ FUSEE par D.H. Halacy

Une nouvelle série est née avant les vacances dans le domaine de la science-fiction : celle qu'a lancée, en « poche » et parallèlement à trois autres séries (policiers, espionnage, aventures), la librairie Hatier, qui veut ainsi toucher, avec des ouvrages peu chers, la masse potentielle des lecteurs de 10 à 15 ans... Cent soixante pages, une couverture en couleur ornée d'un dessin naïf : ainsi se présentent ces « Jeunesse Poche », dont seule la série « Anticipation » nous préoccupera, mais où l'on peut remarquer la participation de Boileau-Narcejac dans la série « Policier ».

Il est toujours difficile de porter un jugement serein sur un ouvrage destiné à des enfants ou des adolescents ; la réaction d'un public neuf peut n'être pas la même que celle du critique adulte, qui a beaucoup lu, beaucoup vu, beaucoup bu... et risque fort d'être quel-

que peu blasé. Cependant, ce qui frappe à la lecture des « Anticipation » de chez Hatier, c'est une égale grisaille, un total manque d'imagination, de souffle, de sens épique. Croire qu'on va accrocher de jeunes garçons ou filles avec un pareil matériau me semble une erreur. Faire simple ne veut pas obligatoirement dire faire terne. Et c'est pourtant un même manque de relief qui lie les quatre ouvrages, pourtant d'origines bien différentes... Wollheim et Nourse, s'ils ne sont guère connus en France que par quelques nouvelles dans *Fiction* ou *Galaxie*, sont des écrivains appréciés aux Etats-Unis. (Mais notons que les deux ouvrages présentés datent respectivement de 54 et de 59.) Quant à D. H. Halacy et à Adrien Martel (le seul Français du lot), ce sont pour moi deux inconnus. Et le plus bizarre est que les quatre romans auraient très bien pu être signés par le même auteur ! Il s'agit en fait de quatre « pâtés » issus d'un même moule, et que seuls quelques détails superficiels permettent de différencier. On s'en rendra compte au résumé des scénarios, qui peuvent chacun tenir en une seule phrase...

Révolte sur Titan rapporte comment un colonel de la Commission de sécurité terrienne, accompagné de son fils, mate, grâce à l'appui de quelques mineurs « loyaux », la révolte qui couvait sur Titan, ancienne colonie pénitentiaire aujourd'hui émancipée.

Le secret de Saturne raconte comment un grand savant, Emmanuel Rhodes, va chercher, en compagnie de son fils, la preuve que les anneaux de Saturne sont les restes d'une ancienne planète détruite, pour stopper à temps de nouvelles méthodes d'extraction lunaire qui risquent à leur tour de détruire notre satellite.

Gil dans le cosmos nous permet de suivre Gil et sa famille qui, capturés lors d'une croisière touristique par une mystérieuse étoile verte, prennent contact avec les extraterrestres qui l'habitent et veulent tenter sur eux de dangereuses expériences, avant de pouvoir s'enfuir avec un être cosmique qui a trahi les siens.

S.O.S. envoyez fusée est le récit d'un classique sauvetage sidéral, qui met en scène deux jumeaux, nouveaux Cadets de l'Espace, et leur père, général de l'Astronautique...

Comme on le voit, les recettes sont immuables, les situations factices, les héros stéréotypés. Pour faciliter l'identification, on prend un jeune homme (quinze à vingt ans), qui fait ses premiers pas dans l'aventure spatiale (très généralement revêtu de l'uniforme), et on lui donne comme père (modèle et guide) un grand savant ou un valeureux officier. Cela passerait peut-être sans mal si les récits proposés étaient animés du moindre souffle de vie. Hélas, ce ne sont que des figures à deux dimensions que nous voyons évoluer devant nous, dans des décors de carton-pâte qui sentent le plus triste et le plus abandonné des magasins aux accessoires de la SF...

Paradoxalement, c'est chez l'écrivain que l'on pouvait supposer être le meilleur, Wollheim, pour son *Secret de Saturne*, que l'on se sent le plus à l'étroit, que l'espace est le plus étriqué. Comment croire un seul instant à ce premier voyage vers Saturne à bord d'un vaisseau prototype ?... La dimension temps est totalement absente, la course se résout à quelques pages peu glorieuses qui font penser à un voyage en métro.

Les rares bonnes idées éparses dans l'un ou l'autre roman (minéraux mouvants dans *Révolte sur Titan*, formes ovoïdes obscures apparaissant dans le ciel de *Gil dans le cosmos)* sont balayées en quelques lignes, comme si les auteurs n'étaient préoccupés que de suivre avec rigidité leur scénario sans s'écarter d'un doigt de la plus plate réalité, de la plus prosaïque vraisemblance. Cependant, par un curieux retour des choses, c'est le récit le plus technique, le plus documentaire, celui qui ne s'embarrasse ni de méchants ni d'extraterrestres *(S.O.S. envoyez fusée)*, qui est, sinon le meilleur, du moins le moins mauvais. Malgré quelques détails « scientifiques » pour le moins curieux (un prototype fonctionnant à l'antimatière, et que les ondes radio risquent de faire exploser...), ce roman arrive à imposer l'image de la vie encasernée d'une base de fusées très proche de nous dans le futur, et à nous faire participer aux péripéties peu originales d'un sauvetage au large de la Lune...

Avant de terminer, il serait bon aussi de rendre compte de l'esprit qui baigne les quatre romans — c'est-à-dire de leur morale. On ne peut naturellement s'attendre à beaucoup d'audace de la part d'une collection destinée aux adolescents ; cependant, le conformisme qui corsète aussi bien les ouvrages américains que l'unique ouvrage français a de quoi surprendre, sinon inquiéter ! Que le goût pour l'autorité (paternelle, ou d'un supérieur hiérarchique) soit monté en épingle, cela n'a rien que de très normal... On remarquera toutefois, à l'inverse, une sorte de racisme « anti-vieux » dans *Gil dans le cosmos*, qui n'obéit vraisemblablement qu'à des buts démagogiques des plus désagréables.

Le courage, l'abnégation, sont aussi des hautes vertus qu'on souligne avec complaisance. Dans *S.O.S. envoyez fusée*, un vieux général fait le sacrifice suprême en se lançant dans le Soleil à bord du prototype à antimatière qui risquait de détruire la Terre. « *Combien d'hommes auront eu la chance de pouvoir accomplir un acte pareil ?* (dit un officier). *Vous l'auriez voulue, cette chance. Moi aussi. Mais j'estime qu'il avait le droit de passer le premier.* » On appréciera ce fair-play à sa juste valeur...

Révolte sur Titan pose un problème beaucoup plus grave. Car la révolte des mineurs (qui endurent d'effroyables conditions d'existence) est matée grâce à l'action conjuguée du colonel et de quelques « jaunes ». Le tout, naturellement, pour le plus grand profit de la Terre. On pourrait lire cette sombre aventure au second degré ; malheureusement, c'est bien au premier qu'elle a été écrite, au premier aussi que les jeunes lecteurs en prendront acte. Veut-on leur faire une apologie de la délation et de l'oppression ? On pourrait le croire... Quant à l'inénarable Gil d'Adrien Martel, il ne cesse de répéter, au fil des chapitres, que les PAL (techniciens de 7e catégorie, prisonniers avec la famille à l'intérieur de l'Etoile Verte) sont des sous-hommes, incapables de comprendre quoi que ce soit et juste bons à obéir. D'ailleurs, pour avoir une petite chance de regagner la Terre, on donnera joyeusement ces esclaves en pâture aux extraterrestres...

« *Ce qui veut dire que nous devons prendre le risque* (sic !) *de sacrifier le second acolyte de Bill ?*

— Et même, s'il le faut, Bill lui-même ! » Tel est le credo de Gil...

Cela sans le moindre humour, naturellement, et avec la meilleure bonne conscience du monde... En somme, Adrien Martel veut faire bien comprendre à ses jeunes lecteurs que l'humanité est divisée en classes, en castes, qui comprennent les honnêtes gens éduqués et les autres, les manœuvres, qui sont tout juste bon à servir de chair à Martiens.

Je trouve tous ces points de vue bien tristes ; naturellement, les auteurs concernés en sont les premiers responsables, mais l'éditeur, par son choix simultané de quatre titres au contenu convergent, opère par accumulation. Et cela semble alors une action très concertée. On ne m'enlèvera pas de l'idée qu'il y a peut-être d'autres « valeurs » à inculquer aux adolescents que de sordides notions d'ordre, de hiérarchie, de gloire militaire, de mépris pour les travailleurs manuels, tout cela étant antihumaniste au possible.

Et que l'on ne me dise pas que cela est dilué dans le cours d'un roman d'aventures : on est toujours imprégné, influencé par ses lectures, quelles qu'elles soient, et fût-ce inconsciemment. C'est dire que je ne donnerai pas mon satisfecit à la nouvelle collection « Jeunesse Poche — Anticipation ». Mais la parole reste aux lecteurs concernés : aux jeunes de 10 à 15 ans, qui pourront ou non se faire les dents de la contestation sur ce nouveau produit.

Denis PHILIPPE

Révolte sur Titan par Alan E. Nourse, **Le secret de Saturne** par D.A. Wollheim, **Gil dans le cosmos** par Adrien Martel, **S.O.S. envoyez fusée** par D.H. Halacy : Editions Hatier G.T. Rageot, collection « Jeunesse Poche-Anticipation ».

LES LANDES D'ACHERNAR par J. et D. Le May

Ce roman de J. et D. Le May concrétise, rassemble, affirme les tendances qui se sont peu à peu fait jour chez ce duo d'auteurs : passage d'un état d'inconscience sauvage ou fœtale à un stade d'appréhension et de compréhension plus vaste du monde ; épreuves passées avec succès par un ou plusieurs individus adolescents pour accéder à la condition d'homme ; et surtout, goût certain pour la Nature, qui se manifeste par l'attention soutenue apportée aux éléments naturels : eau, forêt, ciel, qui deviennent personnages à part entière de l'action, laquelle tend de plus en plus à n'être qu'une description...

Les landes d'Achernar est bâti tout entier sur ces trois lignes de force. Un groupe de cinq adolescents (descendants de naufragés stellaires) grandissent sous la protection de robots, sur le monde vierge et sauvage de Lande Une. Leur ascendance, leur condition, leur sont inconnues, de même que la finalité de leur existence, tout entière occupée à mener à bien l'Œuvre (construire un nouveau vaisseau spatial qui les arrachera à Lande Une et leur permettra de retrouver leurs frères de race quelque part dans le cosmos), sous la direction de messages télépathiques envoyés par les mystérieuses Puissances.

Travailler à l'Œuvre, survivre dans un monde dangereux où des animaux hostiles abondent et où rôdent les influences contraires des Puissances antagonistes, tout cela fait fonction d'épreuves redoutablement sélectives : de vingt-quatre qu'ils étaient à l'origine de la catastrophe, les membres du groupe, au moment où commence l'histoire, se trouvent réduits à cinq, dont deux seulement, Delten le curieux et Zetha, la blonde réceptrice des voix des Puissances, perceront le secret de leur origine et de leur évolution, mais aussi sauront choisir le chemin de la « vraie vie ».

Et c'est l'éthique de ce choix qui amène en parfaite coïncidence les thèmes de l'initiation et de la découverte (déjà souvent remarqués dans les ouvrages de J. et D. Le May), avec le décor (lui aussi maintes fois décrit) d'une planète sauvage mais pleine de beautés farouches : car Zétha et Delten, contrairement à leurs trois compagnons qui, suivant les ordres des Puissances, quittent à jamais Lande Une à bord de l'astronef achevé, décident de demeurer sur la planète et d'y faire souche... Tout simplement parce que l'existence au milieu des arbres, des animaux, l'existence sous un vrai ciel et en bordure de l'océan, leur paraît mille fois préférable à celle enclose dans les flancs d'acier d'une machine dont la destination est illusoire : « *...La Nef était une machine sans grâce, inerte, qui demeurerait toujours en deçà de la plus petite forme de vie.* »

Je gage qu'il y a quelques années, on aurait souri devant ce rousseauisme, ce message prétendument réactionnaire sur le retour à la Nature. Mais la découverte subite du saccage de l'environnement, de la montée de la pollution qui, on commence à le comprendre aujourd'hui, pourraient peut-être causer, sinon la fin de la Terre, du moins celle de l'homme, nous fige ce sourire sur les lèvres : la vraie vie, la vraie solution, la vraie révolution, ne sont peut-être pas là où on les croyait. Il faut donc remercier J. et D. Le May d'avoir su imposer, à travers une aventure spatiale peut-être bien banale, des héros qui prennent le contrepied, sans aucune mièvrerie, de toute une tradition bien établie du roman de SF populaire.

Dans *Les landes d'Achernar*, les auteurs donnent enfin leur pleine signification à ces flâneries littéraires dans des décors sylvestres dont ils aimaient parsemer leurs livres, puisque le jeune Delten fait véritablement entrer en résonance le signe (la nature) et le signifié (la nature comme partie intégrante de l'homme). En effet, Delten, s'il commence par douter du bien-fondé de certains ordres des Puissances (pourquoi incendier tout un plateau ?), s'il va ensuite contre les traditions les mieux établies (il épargne un espélion, féroce carnassier saurien), engagera vite son existence beaucoup plus profondément en refusant le grand départ, en s'établissant sur Lande Une où il s'intégrera à une véritable symphonie animiste, dont les principales composantes font aussi bien partie du monde animal (les espélions, fauves intelligents qui acquièrent miraculeusement le don de la parole)

que du monde végétal (les adangles, arbres pensants ayant capté, comme par un effet improbable de métempsycose, l'esprit des premiers astronautes naufragés).

Si le tableau ne va pas sans naïvetés, elles passent aisément grâce au souffle poétique qui anime la prose de J. et D. Le May ; et si leur récit emporte aussi facilement l'adhésion, c'est bien à cause de la sympathie chaleureuse que les auteurs ont su nous communiquer, et qui, passant par le pôle du héros principal, vient baigner tout le livre.

J. et D. Le May ont fait au Fleuve Noir des débuts bien discrets ; sans doute fallait-il attendre qu'ils mûrissent pour juger de leur talent. On peut maintenant en rendre compte sans réticence. Sans doute leur restera-t-il à mieux savoir structurer leurs récits, à imaginer des intrigues un peu plus complexes. Mais rien n'interdit de penser qu'ils soient capables de se hisser sous peu, dans le domaine de l'aventure spatiale « à la française », à la hauteur de Carsac et de Wul. En attendant, *Les landes d'Achernar* vient se placer, aux côtés des récents Steiner et de certains Thirion, parmi les meilleurs Fleuve Noir de ces dernières années.

Jean-Pierre ANDREVON

Les landes d'Achernar par J. et D. Le May : Fleuve Noir, collection « Anticipation », n° 462.

LA PLANETE QUI N'EXISTAIT PAS par Robert Clauzel

Après *La tache noire, Aux frontières de l'impossible* et *L'horreur tombée du ciel* (son meilleur ouvrage jusqu'à présent), Robert Clauzel nous raconte, dans *La planète qui n'existait pas*, la quatrième mission de Claude Eridan, ce Gremchkien né sur la Terre, que l'auteur nous promet de suivre à travers toute une série de romans qui doivent former *L'inconcevable Puzzle Terminal* débouchant sur *L'Ultime et Universel Savoir*...

Cette fois, en compagnie de ses amis terriens, le journaliste Gustave Moreau et la belle Arièle Béranger (qui soupire toujours à ses pieds), Claude Eridan se heurte au mystère d'une planète inconnue brusquement apparue dans la galaxie et sur laquelle son vaiseau, l'*Entropie*, a abordé. Tout le roman, fort mince et très linéaire, est axé sur l'exploration de ce monde incongru, qui est le siège d'activités biologiques monstrueuses réglées par une « entité - ADN » (?), laquelle est finalement détruite, et la planète avec elle, par une Super-Entité, le Tore, dont l'étude fera l'objet d'un autre roman.

Toutes ces péripéties, écrites d'une plume morne et délayées par des descriptions de paysages sans intérêt et des arguties pseudo-scientifiques obscures, ne nous font pas frémir une seule seconde, pas plus qu'elles ne parviennent à éveiller l'attention. Cela est d'autant plus grave que la prose de Robert Clauzel est agitée du tic littéraire qui consiste à annoncer à chaque page, par des phrases du genre de « *Une extraordinaire stupéfaction se peignit sur ses traits...* » ou « *Une stupeur sans nom les pénètre...* », des événements fabuleux ou horrifiques dont on ne trouve ensuite pas la moindre trace dans le cours sans surprise du récit. Cette méthode d'accrocher le poisson rappelle celle des créateurs de bandes dessinées qui, pour entretenir le suspens, font dire à leur héros en bas de page : « *Mon Dieu ! Quelle horreur !...* » pour continuer la semaine suivante par : « *...Mon lacet s'est dénoué !* »

On pourrait donc craindre que les révélations cosmiques promises en fin d'enquête ne débouchent pareillement sur du vent... Mais le Fleuve Noir n'a pas plus de fin que le Fleuve farmerien du Monde des ressuscités. Gageons que la quête de Claude Eridan ne verra jamais son aboutissement !

Denis PHILIPPE

La planète qui n'existait pas par Robert Clauzel : Fleuve Noir, collection « Anticipation », n° 468.

LES CROISES DE MARA par G.J. Arnaud

Les croisés de Mara, premier roman de science-fiction d'un auteur attitré du Fleuve Noir dans diverses autres séries, se situe au confluent de ces deux genres voisins que sont le *space-opera* et la *science-fantasy*. Naturellement, la définition de ces deux « genres » reste à faire et ne sera sans doute jamais tracée de manière définitive, car la particularité de la SF est justement de se créer continuellement des genres et des sous-genres dont la perméabilité (donc le degré d'interpénétration) est infinie...

Disons simplement que *Les croisés de Mara* rappelle à la fois le cycle de Pellucidar et le cycle de Mars de Burroughs, ainsi que l'épopée martienne de Leigh Brackett. Comparaisons dont on pourrait craindre qu'elles risquent d'écraser l'ouvrage de G.J. Arnaud ! Et, du simple point de vue « littéraire » (je tiens aux guillemets), c'est sans doute vrai. Mais il se trouve que la lecture que l'on peut faire d'un roman tel que *Les croisés de Mara* (et le plaisir qu'on y éprouve) ne se situe pas dans les contrées arides de l'analyse du style...

Car voilà bien un roman d'aventures, un roman populaire, qui se donne au premier degré pour ce qu'il est : une suite de péripéties à avaler sans reprendre son souffle et où l'on retrouve, par-delà les clauses de l' « écriture personnalisée », un décor, des héros connus. Avec sa planète qui eut son heure de haute civilisation mais qui est retombée au stade d'une semi-barbarie, avec ses villes inquiétantes entourées de déserts où rôdent des peuplades sauvages, avec son « picaro » de service gagné par une juste cause et conquis par l'amour d'une douce esclave, l'ouvrage peut se placer sans solution de continuité à la suite du *Livre de Mars* ou des aventures de John Carter, dont il constitue une suite — ou une variation — mineure.

Logiquement située dans l'espace-temps (c'est une planète qui a mal survécu à une guerre interstellaire), Mara appartient par un bout au *space-opera*. Mais, terre où tout est possible, terre isolée dans l'espace sans communication avec l'univers, elle appartient aussi à la *science-fantasy*, celle qui s'inspire un peu de l'Empire romain, un peu du Moyen-Age, un peu des convulsions de la Renaissance, pour faire évoluer de sympathiques brigands et de cruels seigneurs au milieu de l'écroulement des tyrannies, de la naissance de religions nouvelles, des horreurs de l'inquisition et du renouveau d'une science magique, à seule fin d'aventures palpitantes et hautes en couleurs.

Malgré tous ces emprunts à un fonds commun qui n'a pas fini de nous donner à lire un lot considérable de prouesses à venir, *Les croisés de Mara* échappe au manichéisme grâce à la personnalité de son héros, Laur le Négociateur, qui n'est pas moulé dans le marbre sans faille des héros mais au contraire acquiert peu à peu la connaissance idéologique du monde où il évolue, et grâce à l'ambiguïté qui préside à l'existence des croisés de la nouvelle religion des Gathéniens, qui ne veulent délivrer la planète de la tyrannie des Seigneurs que pour instaurer une autre dictature. Toutes ces lignes imbriquées forment la trame d'une aventure complexe et vivante, que l'on suit de bout en bout avec passion.

Certes, l'ouvrage n'est pas sans défauts. S'il a été mis en place avec vigueur et imagination, il a sans doute été écrit un peu vite (comme la majorité des Fleuve Noir), ce qui laisse la place à un certain laisser-aller dans l'écriture. D'autre part, le débit de l'histoire s'accélère un peu trop dans le dernier quart du livre, comme si l'auteur avait au départ visé plus large que les 233 pages immuables de la série.

Mais tout cela est de peu d'importance. On a souvent écrit que la *science-fantasy* s'acclimatait difficilement en France. Plusieurs auteurs, avec plus ou moins de bonheur, ont pourtant essayé de s'en approcher : Andrevon, Scovel, Walther. Peut-on dire que G. J. Arnaud les coiffe au poteau ? Les comparaisons seraient bien aléatoires et de toute façon de peu d'intérêt... Disons alors que *Les croisés de Mara* est un bon exemple et une tentative réussie d'acclimatation. Il est probable que G. J. Arnaud est un lecteur de science-fiction et que, pour la rédaction de son ouvrage, ce n'est pas son expérience en espionnage et en policier qui lui a servi, mais bien plutôt ses nombreuses plon-

gées dans les « Grands Romans » du Fleuve Noir, avec musardage obligatoire dans le Moyen-Age ou la Renaissance. Comme quoi les univers parallèles se rencontrent parfois !

Et il est moins facile qu'on ne croit d'aborder la science-fiction, même (et peut-être surtout !) si on a une longue expérience d'écriture dans d'autres domaines derrière soi. J'ai signalé il y a quelques mois l'échec complet de Caroff en la matière. C'est donc avec un plaisir d'autant plus grand qu'il fallait signaler la réussite de la greffe Arnaud, qui témoigne à son tour de l'incontestable « second souffle » qui anime l'Anticipation-Fleuve Noir depuis un an ou deux.

Denis PHILIPPE

Les croisés de Mara par G.J. Arnaud : Fleuve Noir, collection « Anticipation », n° 469.

AZRAEC DE VIRGO par Pierre Barbet

Les critiques qui, au fil des ans, se sont fait plus ou moins une spécialité de garder pour *Fiction* un œil vigilant sur le Fleuve Noir, n'ont guère eu l'occasion (ou l'envie ?) de parler de Pierre Barbet. Cet auteur vient pourtant du défunt Rayon Fantastique où, en 62 et 63 (en somme près de la fin de cette belle série), il fit paraître deux romans. Après un temps de silence, il réapparaissait au Fleuve Noir début 66. *Azraec de Virgo* est son dix-huitième volume dans la collection « Anticipation » : c'est la preuve d'une belle fécondité, qui place son auteur aux côtés de Limat ou de Randa, pour ce qui est de la quantité.

Malgré cela, on n'a pas beaucoup parlé de Barbet dans notre revue. Pourtant il n'écrit pas plus mal qu'un autre, et il essaye même souvent de redorer ses chapitres par des descriptions qui ne sont pas trop stéréotypées. Pourtant les intrigues qu'il brosse ne sont pas stupides et évoluent bien sagement dans le cadre vaste du *space-opera*. Mais c'est justement là tout le drame de Barbet : il est dans la moyenne, dans le courant, il ne fait pas de vagues ; on n'aura pas envie de l'épingler au tableau d'horreur, pas plus qu'on ne pourra sortir de son travail un roman qui accroche vraiment.

Par exemple, *Azraec de Virgo*. On y suit le conflit classique de deux empires galactiques, il y a un vassal révolté et un amiral félon, on passe et repasse dans le temps pour s'y dresser des embuscades, et une belle héroïne y est captive, puis perdue, puis délivrée. On ne peut pas dire qu'on s'ennuie à la lecture de ce livre, mais il serait bien difficile d'en retrouver une séquence ou une image vivace une fois qu'on l'a refermé. Le seul point un peu original est le personnage d'Azraec lui-même, larve douée d'un insatiable esprit de conquête, qui vit enfermée dans une carapace de métal. L'occasion aurait été belle de construire un portrait psychologique en profondeur, mais Barbet est passé à côté. Il se complaît dans les batailles, c'est certain, et avec un peu plus de poigne, peut-être pourrait-il prendre la place à vrai dire peu regrettée du Lieutenant Kijé. Il semble aussi avoir le goût d'un certain sadisme mesuré, et si son éditeur le permettait...

Mais tout cela reste à l'état de trace, de projets. Et le critique se retrouve à son point de départ : sans occasion ni envie de parler de Pierre Barbet.

Denis PHILIPPE

Azraec de Virgo par Pierre Barbet : Fleuve Noir, collection « Anticipation », n° 471.

LE GRAND MARGINAL par B.R. Bruss

Jas, Grand Marginal dans la civilisation des soixante-quinze planètes (c'est-à-dire une sorte de « savanturier » poète et vagabond), reçoit mission du Conseil de la Guilde des Marchands de parcourir l'espace afin de vérifier si les Grands Mythes de la Galaxie ont une base historique et scientifique. Sur son astronef chamarré nommé *Jas-Ir-Solil*, accompagné de son bouffon Bolog, de ses deux femmes, de ses trois concubines et d'une cohorte nombreuse de gardes et de savants, Jas se met donc en quête du secret de la télépathie, des univers parallèles, de l'arme absolue, du transmetteur de matière, de l'éternelle jeunesse, des voyages dans le temps et de l'existence du dieu Bilgoul. Quête farfelue s'il en est, dont l'énoncé (en gros, sept nouvelles enchaînées) baigne dans la fantaisie, et dont la résolution aligne les grosses farces : le soi-disant univers parallèle s'ouvrant sur la planète Fanfong n'est qu'un bagne camouflé, la machine à voyager dans le temps ne peut dépasser cinq minutes trente-sept secondes dans le passé, le dieu Bilgoul n'est qu'un gigantesque ordinateur, etc.

Mais nulle nostalgie dans cette conclusion : Jas et sa suite se sont bien amusés (nous aussi), la Guilde des Marchands récolte quand même un gain brut de « *soixante-douze traités de commerce avantageux avec soixante-douze planètes prospères* », plus quelques autres avantages en nature, et les Mythes restent tout bonnement des mythes... qui serviront encore, on s'en doute, à faire le bonheur d'innombrables romans de SF.

B. R. Bruss, dont on n'ignorait pas le sens de l'humour, nous donne ici, pour la première fois, un roman tout entier souriant, qui peut se situer au confluent des univers de Shekley et du Lem du *Bréviaire des robots*. Bien entendu, Bruss ne possède pas, comme l'écrivain américain, la science de construire des scénarios d'une rigoureuse folie, de même qu'il n'approche que de loin la verve caustique du conteur polonais. Comme la plupart des Fleuve Noir, *Le Grand Marginal* a été écrit à la hâte : manifestement, Bruss ne s'est pas cassé la tête, ses traits d'esprit sont souvent gros, et la chute des sept étapes de la quête ne se fait pas toujours d'une grande hauteur.

Il nous plait cependant de lire des phrases telles que celles-ci qui, en deux lignes (sommet de la sophistication), suffisent à indiquer le caractère d'une planète et de ses habitants : « *Ce sont des humanoïdes verts, un peu durs d'oreille. Leur planète est riche et mauve.* » Si B. R. Bruss avait vraiment voulu s'en donner la peine, Boris Vian ne serait pas si loin... A cause de cette ombre gigantesque, on passera sur les faiblesses de son dernier roman, pour n'en retenir que les qualités de décontraction et de bonne humeur : de nos jours, ces denrées sont trop rares pour qu'on se permette de cracher dessus.

Denis PHILIPPE

Le grand Marginal par B.R. Bruss : Fleuve Noir, collection « Anticipation », n° 472.

LE MORT QU'IL FAUT TUER par B.R. Bruss

Après avoir réédité avec beaucoup d'à-propos ses deux plus anciens romans de science-fiction (*Et la planète sauta* et *L'apparition des surhommes*), il faudra s'occuper un jour prochain de quelques-uns des meilleurs livres de Roger Blondel/B. R. Bruss parus dans la collection « Angoisse ». Nous pensons notamment à *Terreur en plein soleil*, à *Maléfices* et surtout à *La figurine de plomb*. Bruss, à travers ces romans composés avec beaucoup de soin et d'efficacité, assume de façon brillante la descendance littéraire de Maurice Renard et se montre un des rares auteurs encore capables d'exploiter (comme le fit Jean-Louis Bouquet) cette veine fantastique spécifiquement française en laquelle Renard excella.

Avec *Le mort qu'il faut tuer*, son der-

nier livre, composé comme de coutume avec rigueur et qui ne faillit en rien à la tradition du merveilleux scientifique, où, selon ce qu'écrivait Hubert Matthey, dans son *Essai sur le merveilleux*, tout obéit à la plus élémentaire logique, Bruss nous conte une étrange histoire que l'auteur du *Docteur Lerne* n'eût pas désavouée. Tout commence, assez curieusement, avec la mort inopinée du Pr. Scheelring, biologiste et électronicien de renommée mondiale, retiré dans une petite ville française pour s'y livrer à l'abri des regards indiscrets à ses expériences. Le Dr. Braine — le narrateur — est averti de la mort du savant quelques minutes avant l'instant fatal, par Scheelring lui-même. Le médecin, qui a d'abord cru à une supercherie, trouvera le corps inanimé de l'illustre professeur dans son laboratoire. A l'annonce de cette mort, le monde s'émeut ; la petite cité d'Hercenat s'enfièvre. Et le mystère grandit lorsqu'on apprend que le savant a exprimé le désir d'être inhumé dans un cercueil de verre placé dans une casemate blindée dont on détruira le système d'ouverture.

C'est alors le lent et terrible crescendo de la peur. Le Dr. Braine est amené à constater, de façon d'abord espacée, d'étonnantes mutations sur des êtres humains. Un pouce qui se met soudain à grandir démesurément, un nez qui rétrécit inexplicablement. Les cas vont bientôt se multiplier, tandis que tous les médecins consultés avoueront leur incompétence. Parallèlement, d'étranges phénomènes atmosphériques — soudaines mini-tornades aux conséquences mortelles — sévissent un peu partout dans la région, semant la terreur dans la campagne autour d'Hercenat ; Braine est lui-même victime d'une micro-tempête qui manque lui coûter la vie. L'épidémie de mutations s'accroît ; Braine tente une amputation qui cause la mort immédiate du patient : le mécontentement fait place à la colère. Plusieurs morts mystérieuses achèvent de semer la panique dans la cité que ses habitants commencent à fuir. Braine et ses collègues, restés impuissants devant l'ampleur de ces phénomènes paranormaux, se perdent en conjectures. Entre-temps, une équipe de savants s'est installée dans les vastes laboratoires de Scheelring afin d'y enquêter sur les expériences mystérieuses auxquelles se livrait le savant. Le comportement des hommes de science devient très vite étrange. Et puis, soudain, c'est le drame : le laboratoire prend feu, la vérité éclate. Scheelring n'est pas *vraiment* mort. Braine découvre la confession du savant et, si le mystère entourant les épouvantables séquelles de la mort du savant reste entier — *Ce que nous savons de la nature est si peu de chose ! Sous les entités connues, il y a d'autres entités, sous les univers, d'autres univers, sous nos lois physiques, d'autres lois physiques,* — leur cause lui en est maintenant connue. Il n'y a qu'une solution : détruire le corps de Scheelring. Le feu purifie tout, et le cauchemar lentement agonise.

Le récit est bâti de façon très classique. Il y a le crescendo habile, le délicieux suspense qui s'étire, sans artifice, au fur et à mesure que l'auteur accumule les charges d'explosifs qui provoqueront l'apothéose. Comme Renard — celui du *Péril bleu* notamment, — il sait ménager soigneusement ses effets, susciter la peur avec subtilité. Sa langue est certes moins châtiée que celle de son célèbre prédécesseur, mais on sait que la littérature dite populaire exige de ses auteurs une écriture qui ne doit rien au polissage flaubertien. Il convient de noter cependant que jamais le style de Bruss — qui, lorsqu'il signe Roger Blondel, est un écrivain remarquable — ne se relâche, que jamais il ne s'égare ou ne devient vulgaire ; cela, nous semble-t-il, a son importance. Une longue partie de ce roman est vouée à la plus pure terreur médicale, décrite minutieusement, avec cette complaisance qui ne manque pas de faire songer à André de Lorde, sans toutefois confiner à l'un des travers bien connus des auteurs de la collection. Au contraire, Bruss semble vouloir relever le niveau habituel, où tout est grand-guignolesque au pire sens du terme, pour en revenir à l'un de ses thèmes favoris : la possession d'un être par des forces obscures. Cette fois, c'est un savant génial qui, peu à peu, a perdu le contrôle de lui-même, à mesure qu'il acquérait des connaissances extraordinaires. Il y a, au-dedans de lui, une voix mystérieuse, plus lointaine que celle qui terrifiait le héros de *Terreur en plein soleil*, une voix qui est pour le Pr. Scheelring son « génie » et dont il ne

sera délivré que par la mort. Il est mort, en effet, mais la voix ne s'est pas tue. Et l'horreur commence.

Peut-être pourrait-on reprocher à Bruss de n'avoir pas traité ce thème fort original d'une manière plus achevée. Mais c'est là se montrer bien exigeant, alors que la collection « Angoisse » ne nous habitue plus guère, ces temps-ci, à des ouvrages de la qualité de celui-là.

François RIVIERE

Le mort qu'il faut tuer par B.R. Bruss : Fleuve Noir, collection « Angoisse ».

AVANT L'AUBE par John Taine

Pierre Versins a réalisé ce qui était probablement une de ses vieilles ambitions : il a maintenant une collection de science-fiction à lui. « Outrepart », ainsi nommée par référence au titre de l'ouvrage qui ouvre la série (une « anthologie d'utopies et de voyages extraordinaires et de science-fiction, du IIIe millénaire av. J.C. à 1787 », réunie par Versins lui-même), est née en Suisse, à Lausanne, aux éditions de La Proue, et les volumes sont relayés chez nous par les éditions de La Tête de Feuilles à Paris.

Il s'agit là d'une collection assez luxueuse, de grand format (un peu supérieur aux « Ailleurs et Demain » de Klein), et à la couverture d'un sobre classicisme : fond blanc, titre rouge en caractères *Elzévir*, illustration plutôt abstraite finement exécutée à la plume, et signée pour l'instant par Jean-Pierre Kaiser. Voilà le portrait de l'enfant, dont Versins nous fixe les vastes projets : « publier les meilleures œuvres de tous les temps et de tous les pays ».

Le premier ouvrage romancé de la série « Outrepart » est donc cet *Avant l'aube* » de John Taine. Né en 1883 (et mort récemment), Taine peut être placé parmi les précurseurs du genre : son premier récit de SF date de 1924. *Before the dawn* a été écrit en 1934, et sa dernière œuvre de fiction remonte à 1955. Mais il faut savoir aussi que Taine, de son vrai nom Eric Temple Bell, était professeur de mathématiques (notamment au célèbre CALTECH) et qu'il a sous son nom publié de nombreux ouvrages de vulgarisation. Tout cela, et d'autres choses, on l'apprend en lisant l'introduction de Versins (qui comprend aussi une bibliographie de Taine). C'est aussi un point sur lequel il faut attirer l'attention : si Versins continue d'introduire les ouvrages qu'il va publier avec autant de précision et de simplicité didactique, ce sera presque un événement dans l'édition de SF. L'usage n'en est certes pas neuf (voir le C.L.A. ou les « dossiers-Marabout »), mais si quelqu'un est bien placé pour ce faire, c'est naturellement Versins, du haut de son bagage bibliophilique...

Il ne reste pas beaucoup de trace de Taine romancier en Amérique, écrit-il. Il n'en reste guère plus en France où, malgré trois volumes publiés au Rayon Fantastique, le nom de Taine ne soulève pas beaucoup d'échos parmi les amateurs. D'après ce qu'on a pu lire de lui chez nous, Taine semble être resté extrêmement fidèle à deux thèmes privilégiés : le temps et — ceci étant lié à cela — l'évolution. *Le flot du temps*, son ouvrage le plus remarquable, met en scène des êtres d'un passé fabuleux réincarnés sur la Terre du début du XXe siècle. *Germes de vie* et *L'étoile de fer* font tous deux appel à une rétroversion du message génétique humain, puisque dans le premier une femme touchée par des radiations donne naissance à un dinosaure, tandis que dans le second le rayonnement d'une météorite fait reculer les humains exposés au stade simien.

Avant l'aube ne fait pas appel à des transformations réelles, pas plus qu'à un voyage physique dans le passé. Mais c'est bien toujours du temps et de l'évolution qu'il s'agit : un groupe de savants a réussi à mettre au point un « analyseur électronique » qui permet de capter et de projeter les enregistrements lumineux inscrits dans la matière. Se servant de quelques fragments fossiles de l'ère secondaire, l'équipe du

professeur Langtry peut ainsi observer tout un milion d'années d'évolution, dont le cours peut être à volonté accéléré ou rétabli dans son défilement normal, dans une sorte de chambre de projection à trois dimensions qui permet aux observateurs d'évoluer à la surface d'un simulacre de terrain surgi du temps. En gros, l'époque dont il est question peut être située dans le crétacé (environ 65 à 135 millions d'années avant notre ère). Cela permet à l'auteur de mettre en scène les animaux les plus fabuleux qui aient jamais peuplé notre planète : les grands dinosauriens.

Mais, comme le fait remarquer justement Pierre Versins dans son introduction, le lecteur n'est que « spectateur au second degré ». Il ne peut qu'observer ce que les savants observent, et eux-mêmes ne peuvent qu'observer sans intervenir les scènes (le plus souvent dramatiques) qu'ils tirent de la pierre et qui ne leur parviennent que sous la forme de projections holographiques muettes. En somme, *Avant l'aube* est le portrait d'un peintre regardant le portrait d'un peintre peignant son tableau. C'est dire que la participation qui nous y est accordée est simplement esthétique. Cette « fantascience » (pour reprendre l'expression de l'éditeur américain) se situe au-delà ou en deçà du roman, elle est dépourvue de progression dramatique (mais certes pas de continuité tragique), et on la lit comme on regarderait un long panoramique filmé par une caméra omniprésente autant qu'invisible : ici le metteur en scène est la création elle-même. *Avant l'aube* n'est pas un récit, c'est la description d'un tableau mouvant. On ne peut donc pas le « raconter ». La seule solution serait de le décrire — et dans ce cas mieux vaut le laisser lire...

Une remarque cependant s'impose : Taine a voulu se servir de la réalité, il a voulu (ou cru) être scientifiquement vraisemblable. Pourquoi alors s'est-il obstiné à ne pas vouloir nommer par leur appellation zoologique les animaux observés ? Il y a là un problème irritant, que viennent renforcer de nombreuses inexactitudes dans les descriptions morphologiques, qui sont peu compréhensibles si l'on veut bien se souvenir que notre connaissance des animaux fossiles a été fixée d'une manière à peu près précise au début de ce siècle. Si la figure de proue du panorama, Belshazzar, est de toute évidence un Tyrannosaurus Rex, d'où peut bien sortir son ennemi mortel, Satan ? C'est aussi un dinosaurien carnivore, on a donc le choix entre l'allosaure et le cératosaure. Mais Taine le dote d'une sorte de dague longue d'un mètre dans le prolongement de son pouce antérieur... Or, le seul animal possédant un ergot semblable (mais qui n'avait guère qu'une vingtaine de centimètres de long) était le pacifique iguanodon. Quant à « Vieux Croupion », qui grâce à ses plaques dorsales et sa queue épineuse ressemble fort au stégosaure, on nous le montre rentrant sa tête et son cou à l'intérieur de sa carapace, comme une vulgaire tortue !...

Et la fantaisie de Taine ne s'arrête pas là : il n'hésite pas à faire faire, non seulement à son Belshazzar mais aussi à de lourds herbivores (qui sont peut-être des diplodocus ou des bracchiosaurus), des sauts de carpe de dix ou quinze mètres de hauteur. Il aurait dû savoir que ces monstres pesants menaient une vie semi-aquatique justement parce qu'il leur était quasi impossible de traîner leur lourde masse sur un sol ferme. Et ne disons rien du massacre d'un troupeau d'iguanodons (?) par... des mouches venimeuses qui viennent les piquer dans les yeux !

Tout cela, il faut bien en convenir, n'est guère sérieux. Oui mais... et si Taine, sous sa carapace d'homme de science, avait été tout simplement un poète ? Alors là, on pourrait tout lui pardonner, ou plus exactement il n'y aurait rien à lui pardonner du tout. Car on n'aurait plus qu'à considérer qu'il s'est laissé aller au fil de sa plume à une exploration intérieure qui en devient haute en couleurs folles et parcourue d'un souffle puissant. Car la précision visuelle qu'il apporte à la description de sa coupe écologique (on a vu que cette précision était beaucoup plus « littéraire/picturale » que scientifique) vient le mettre sur le même pied que van Vogt en ses meilleures pages (voir par exemple *Bucolique)*, et le grand vent bruissant de la fureur des catastrophes géologiques qui soulève son panorama évoque les paysages embrasés de Burne Hogarth au plus fort de ses *Tarzan*.

Un tableau, oui, certes, mais qui ne doit rien aux fresques célèbres de Charles R. Knight du muséum d'Histoire Naturelle de Chicago.

Un tableau qui ne doit à l'histoire planétaire qu'un matériau de base remué, brassé, transformé, transmuté et devenu poème épique...

En 1948, dix spécialistes américains (dont van Vogt) ont dû, à la demande d'August Derleth, dresser la liste de vingt ouvrages qui auraient pu constituer la bibliothèque de base de l'amateur de SF. *Before the dawn* fut classé au cinquième rang. Cette place semble amplement justifiée, tout au moins pour l'époque. Mais ne parlons plus de « fantascience ». Tout simplement de science-fiction.

Jean-Pierre ANDREVON

Avant l'aube (Before the dawn) par John Taine : La Proue - La Tête de Feuilles, collection « Outrepart ».

Coup d'œil chez les éditeurs

« Bravo ! Enfin j'aurai peut-être une chance d'être renseigné à temps avant de choisir mes lectures, » nous écrit M. J.C., de Tulle. Et M. R.S., de Paris (18ᵉ), renchérit sarcastiquement : « Aurait-on enfin l'espoir de voir les nouveautés de la SF citées dans **Fiction** au moment de leur parution ? » Ces deux extraits de lettres ne sont qu'un choix parmi d'autres. Bref, l'initiative que nous avons prise — sur la demande, il est vrai, de plusieurs lecteurs — de consacrer une rubrique spéciale aux derniers titres parus, plusieurs mois avant leur critique « de fond » dans la revue, semble être accueillie avec faveur. Tous nos correspondants nous incitent à continuer. Pour répondre à leurs vœux, voici donc aujourd'hui notre deuxième **Coup d'œil chez les éditeurs.**

Depuis quelque temps, des bruits insidieux couraient sur Gérard Klein. On le disait obstinément hostile aux tendances modernes de la SF, certaines mauvaises langues allant même jusqu'à l'appeler « le Campbell français »... Ce qu'a pu faire ou dire Klein pour être à l'origine d'une telle réputation n'entre pas dans notre propos ; constatons en tout cas qu'il inflige aujourd'hui un démenti à ses détracteurs. Le nouveau titre qu'il annonce pour sa collection « Ailleurs et Demain », chez Robert Laffont, est en effet l'une des œuvres majeures de cette « nouvelle vague » anglo-saxonne dont il affecte, dit-on, de nier la réalité. Il s'agit du déjà célèbre **Bug Jack Barron** de Norman Spinrad, dont la parution en feuilleton dans **New Worlds,** il y a quelques années, faillit entraîner l'interdiction de la revue, pour cause d'« obscénité ». Le titre choisi pour la version française est : **Jack Barron et l'éternité.** Connaissant l'extraordinaire densité, le foisonnement touffu du texte original (qui compose un roman d'une exceptionnelle longueur), on ne peut que plaindre le traducteur qui aura été chargé de rendre en français l'équivalence du langage de Spinrad, souvent proche de l'exercice de style. On espère en tout cas qu'il aura su respecter l'extraordinaire personnalité de cet ouvrage, sa verdeur de ton, le fourmillement de ses idées. C'est avec ce livre (et non avec le finalement très classique **Nova** de Delany) que la SF contemporaine fait enfin une entrée en force dans la collection « Ailleurs et Demain », jusqu'ici vouée aux formules consacrées (avec une exception pour ce chef-d'œuvre en marge qu'était l'admirable **Ubik** de Dick). Tous les espoirs sont donc permis, y compris celui de voir peut-être Klein se mettre à éditer à l'avenir — qui sait ? — la véritable SF d'aujourd'hui plutôt

que le space-opera sophistiqué qui compose la matière de presque tous les volumes de sa collection.

Il est à noter que l'annonce du Spinrad est venue remplacer, dans la liste des titres à paraître chez Laffont, celle du **Messie de Dune** de Frank Herbert, que sur la foi des listes précédentes nous signalions le mois dernier au rang des publications imminentes (en même temps que **Tous à Zanzibar** de Brunner). Le Brunner reste toujours annoncé, mais **Le Messie de Dune** semble avoir rétrogradé dans les limbes, puisqu'il n'est plus mentionné du tout. Klein aurait-il des ennuis avec ses traducteurs ? Il faut espérer que ce messie verra quand même venir un jour prochain son avènement.

Un mot, pour en finir avec les productions Laffont, sur la série « Ailleurs et Demain/classiques », à jaquette or. Après y avoir intégré Wul et Bruss, deux auteurs bien français, Klein a entrepris de redécouvrir un Américain : Bernard Wolfe, et son roman **Limbo,** chef-d'œuvre plus ou moins mythique que bien peu d'amateurs français peuvent se vanter d'avoir lu, malgré sa parution dans notre pays en 1955 (dans la collection « Pavillons », éditée — détail piquant — par le même Robert Laffont). A cette date, les amateurs de SF en France commençaient tout juste à grouper leurs rangs et ils avaient plutôt le regard tourné vers le « Rayon Fantastique » ou « Présence du Futur ». C'est ce qui explique pourquoi **Limbo** passa inaperçu, malgré la critique élogieuse qu'en fit à l'époque **Fiction**. **Limbo** en somme venait en France trop tôt. Grâce à l'initiative de Klein, voici un oubli qui va pouvoir être réparé.

Le « second souffle » de « Présence du Futur », que nous évoquions le mois dernier, semble se confirmer pour l'instant, à en juger toutefois par les deux nouveaux titres de la collection. Le premier, qui vient de paraître, est **La planète fleur** de John Boyd (auteur de **Dernier vaisseau pour l'enfer** et **Lysistrata 80** : critiqués dans notre n° 211) ; on n'a jamais autant parlé en France de John Boyd, écrivain par ailleurs complètement inconnu, mais quoi qu'il en soit, sans être génial, ce nouveau livre de lui se lit agréablement. Quant au second, qui va sortir incessamment, il constitue un petit événement : l'entrée dans ce bastion du traditionalisme qu'était jusqu'ici « Présence du Futur » d'un des nouveaux talents les plus brillants de la SF américaine de ces dernières années. Il s'agit de Roger Zelazny (dont « Galaxie-Bis » a récemment publié un quasi-chef-d'œuvre : **L'île des morts**), et le roman choisi par Denoël pour la circonstance est **Créatures de lumière et d'ombre** (dont plusieurs fragments précisément parurent dans **Galaxie** en 1970 sous les titres **Créatures de lumière, Le général d'acier** et **Créatures des ténèbres**). « Une fable cosmique flamboyante, déroutante, démente, délirante » : ainsi était présentée à l'époque aux lecteurs de la revue l'œuvre de Zelazny. Tous les lecteurs en question ne furent pas convaincus, puisque **Galaxie** reçut des lettres de protestation des tenants du vieux style. Mais qu'importe, Zelazny a l'avenir pour lui, et sa présence au sein du catalogue Denoël, aujourd'hui, ne peut que contribuer à long terme à renforcer sa position.

Toujours chez Denoël, mais hors collection cette fois, un roman de L.P. Davies : **Les poupées de papier.** L.P. Davies est un auteur qui avait précédemment été édité dans le cadre de « Présence du Futur » avec un livre intitulé **L'homme artificiel.** Son nouveau roman n'est sans doute pas assez SF pour que l'éditeur ait jugé bon de le réserver aux amateurs du genre. Mais il contient

toutefois suffisamment d'ingrédients SF pour que lesdits amateurs puissent s'y intéresser. Malgré une fin un peu décevante, c'est un impressionnant traitement du thème des pouvoirs parapsychiques extraordinaires, ici détenus par quatre enfants mystérieux autour desquels se noue une cascade d'événements énigmatiques. Le tout se lit comme un bon suspense à coloration fantastique.

Au C.L.A., Michel Demuth a décidé depuis cette année d'ouvrir largement les portes de la collection aux nouveaux auteurs. Ce qui n'est pas du goût des lecteurs routiniers qui ont besoin de « connaître » le renom d'un auteur pour avoir envie de l'acheter. (Exemple ahurissant de dégénérescence, il faut bien le dire : car enfin, quand nous achetions de 1952 à 1954 les premiers livres parus en France d'illustres inconnus comme van Vogt, Asimov, Heinlein ou Simak, nous n'avions pas besoin de savoir qui ils étaient pour être tentés de les lire ; le niveau intellectuel du lecteur de SF moyen irait-il en s'amenuisant ?) Bref, après des débuts déjà lointains placés presque outrancièrement sous le signe des « grosses locomotives », le C.L.A. est devenu, ces derniers temps, sans doute la plus vivante des collections actuelles de SF, celle où il se passe les choses les plus **variées**. (Sans la moindre intention péjorative à l'égard de la collection de Klein, il faut reconnaître qu'on sait beaucoup plus à quoi s'attendre en achetant un volume de « Ailleurs et Demain » ; l'imprévu et la diversité sont au contraire la marque et le charme du C.L.A. tel qu'il se présente à nous aujourd'hui.)

La politique en ce moment suivie par Demuth (de façon peut-être un peu trop systématique) semble être celle de l'alternance : une tête d'affiche de tout repos pour faire passer chaque nouveau nom peu connu, cela suivant un mouvement de balancier parfaitement uniforme. Ce qui permet de lire le catalogue récent du C.L.A. selon une trajectoire en dents de scie : ainsi vient-on d'y voir figurer Heinlein pour faire avaler la pilule Disch, Hamilton pour servir d'alibi à Keith Roberts, et en ce moment Jack Vance pour servir de contrepoids à Delany. (Ceci rappelle le temps où dans **Fiction** il y avait exactement 50 % de science-fiction et 50 % de fantastique, afin d'essayer de satisfaire à peu près tout le monde. Depuis, **Fiction** a choisi ; le C.L.A. aussi devra sans doute choisir un jour.)

Donc, Vance après Delany. Le Delany, on le connaît déjà : c'est la bizarre trilogie de **La chute des tours**, œuvre à peu près inqualifiable qui ne se déguise en space-opera que pour mieux surprendre le lecteur au détour de chaque page, de chaque évocation ruisselante de trouvailles imaginatives. Delany est un auteur fort doué qui, parce qu'il a débuté très jeune, n'a sans doute pas encore atteint son réel sommet ; cette œuvre de jeunesse n'en est pas moins fascinante. Quant au Vance (la tradition créée par « Ailleurs et Demain » tendrait-elle à se répandre ?), c'est un « gros machin » : une tétralogie, pas moins, autrement dit un cycle de quatre romans en deux volumes ! L'ensemble s'appelle **Tschaï**, ce qui est le nom du monde où se déroule l'action, ou plutôt l'ensemble des actions. On est là en plein Vance jusqu'au cou, ce qui pour les connaisseurs représente un plaisir très précis et particulier. Le cadeau idéal pour les fêtes de fin d'année, comme on a coutume de dire...

Quant au proche avenir du C.L.A., en partie dévoilé dans un édito récent de **Galaxie**, on ne sera pas surpris de voir qu'il continue de respecter scrupuleusement le jeu du balancier. On y verra en effet se côtoyer **Le vol du dragon**

d'Anne McCaffrey, auteur connu en France seulement par quelques nouvelles, et pour les irréductibles de van Vogt, deux titres encore inédits qui vont les faire saliver comme le chien de Pavlov : **Mission stellaire** et **La quête sans fin** (une vente assurée et beaucoup de gros sous pour le C.L.A., qui permettront à Demuth de nous présenter en 1972, entre autres, un Moorcock de derrière les fagots, lequel risque de faire du bruit).

La prochaine fois, seront passées en revue les plus modestes mais cependant méritoires activités de « Galaxie-Bis ».

Voilà : fin du tour d'horizon de ce mois. Toute suggestion émanant des lecteurs à propos de cette nouvelle rubrique sera la bienvenue. Par exemple : préférez-vous qu'elle se borne à une simple nomenclature ou au contraire qu'elle développe une amorce de point de vue critique ? Ou encore : voulez-vous qu'elle soit d'une neutralité strictement informative ou à l'inverse qu'elle ne dédaigne pas la polémique ? Et encore beaucoup d'autres aspects qu'il vous appartient de préciser.

Serge-André BERTRAND

Chronique T V

LE GOLEM de Jean Kerchbron

Programmé à l'origine en février 1967, **Le golem**, téléfilm de Jean Kerchbron d'après le roman de Gustav Meyrinck (publié en 1915), adapté par Louis Pauwels, nous est revenu le 16 septembre sur la première chaîne, précédé d'une flatteuse réputation qui m'a paru, à la vision, entièrement méritée. Plus qu'une histoire dramatique classiquement structurée, **Le golem** a été conçu par ses adaptateurs comme une suite de tableaux à travers lesquels glisse un homme (Athanase Pernath, ciseleur de gemmes, qui fait figure de récitant), lequel se voit confronté à l'existence et à ses semblables. Ainsi de nombreuses questions sur la vérité, le mensonge, la justice, l'amour, la haine, la mort — et donc la vie — sont posées, pour être évoquées bien plus que résolues, car l'existence factice (ou fictive) de Pernath est une existence en creux, vidée de tout son potentiel agissant. Le ciseleur de gemmes n'est qu'une sorte de révélateur, jamais un instrument du destin, encore moins de sa propre et éphémère destinée. C'est un passager de la nuit, un étranger en terre étrangère (il n'est ni de l'époque ni du pays où il vient errer, et d'ailleurs ni cette époque ni ce pays ne sont clairement précisés), qui se heurte à des apparences, à son reflet dans un miroir. Pernath ne reçoit aucune réponse à la fin de son périple dans le labyrinthe, il n'a fait que frôler, passer à côté, passer outre. L'amour ne le côtoie en deux apparitions distinctes que pour mieux s'échapper ; la sagesse (l'archiviste Hillel) le survole de son regard hautain, la mort elle-même (son incarcération, sa condamnation) ne fait que l'effleurer de son aile sombre.

Ni constat d'échec absolu ni révélation, **Le golem** ne s'apparente que de loin au fantastique. La créature d'argile n'y occupe qu'une place discrète, elle n'apparaît brièvement que deux fois (inquiétant masque buriné qui fait plus penser au bois sculpté qu'à la glaise) et n'est qu'une figure complémentaire de Pernath, peut-être son double, son ombre, sa projection, son rêve. Si le terme métaphysique signifie encore quelque chose, alors il faut l'appliquer à ce film dense et lourd, parfaitement clos sur lui-même, et pourtant très « ouvert » dans l'interprétation qu'on peut en donner. S'il trouve cependant place dans les pages de **Fiction**, c'est grâce à sa facture plastique, qui nous offre de splendides séquences où le bizarre le dispute au pittoresque, où l'insolite se mêle à l'effroi.

Lieu indéterminé, la ville labyrinthique où erre Athanase est un monde clos, étouffant, où l'on ne voit jamais le ciel. Les auteurs n'ont pas du tout cherché à reconstituer de manière réaliste le ghetto de Prague du début du siècle. Ni les costumes ni les décors ne sont datés, situés, et Kerchbron a organisé son travail de la même manière

que Fellini pour son **Satyricon.** Si l'ouverture du film (le grand hôtel étincelant et froid où rentre Pernath, après avoir échangé son chapeau contre le couvre-chef qui le fera se translater dans l'antre de sa quête) peut faire penser à l'anticipation d'un futur proche, la vision se brouille dès que le miroir trouble est franchi : ce ne sont que pièces biscornues et suintantes, corridors glacials, cachots oppressants, cours mangées de brouillard. Les influences (ou rencontres) sont nombreuses : le logis blanc de l'archiviste paraît avoir été trouvé chez Dreyer, le cloître chez Murnau ; une scène de taverne a un petit côté Villon, et une rengaine de cabaret détaillée par Jean Constantin entraînant une ronde évoque les chansons de Brecht et Kurt Weil. Mais on se souviendra tout particulièrement de ces citadins encapuchonnés poursuivant le golem à travers de sombres ruelles voûtées, et de cette cour de prison neigeuse enserrée entre de hautes murailles lépreuses, où un cercle de prisonniers piétine, psalmodiant un chant lancinant.

Mais, finalement, **Le golem** peut aussi bien être considéré comme une très belle histoire d'amour tragique, où un homme vieillissant contemple sans pouvoir les effleurer les deux visages éternels de la femme. La blonde comtesse Angelina, encapuchonnée de blanche hermine, la gorge pigeonnante et offerte, c'est la tentation de l'amour charnel, de l'érotisme, donc de tout ce qui, chez une femme, se fane et s'oublie, tandis que la douce Myriam, brune et vêtue d'une longue robe qui voile ses formes, c'est l'assurance de l'amour tendre, de ce qui console et qui dure. Pour n'avoir pas su ou pas pu cueillir au vol une de ces deux images, Athanase n'aura que le souvenir d'un beau mirage pour l'escorter au long de sa vie réelle, une fois le miroir retraversé. Mais il pourra voir une dernière fois, derrière les grilles de sa mémoire, une silhouette, la sienne, se profiler dans un parc au bras de Myriam, rappel douloureux de ce qui aurait pu être son avenir, et de ce qui l'est peut-être effectivement, mais ailleurs, dans un univers parallèle.

Inutile d'ajouter autre chose : on aura compris que **Le golem** représente l'exemple d'une réussite rare au petit écran, un vrai chef-d'œuvre d'intelligence et de beauté.

Jean-Pierre ANDREVON

En bref

Du 27 novembre au 9 janvier prochain, la Maison de la Culture de Grenoble organise dans ses locaux, 4, rue Paul-Claudel à Grenoble, des « semaines de la science-fiction ». Ce cycle d'activités se déroulera sous l'égide de ce dangereux maniaque de la politique, ce suppôt du gauchisme international, bref cet homme à abattre qu'est notre collaborateur Jean-Pierre Andrevon. Mais qu'on se rassure : il sera beaucoup question en ces journées de science-fiction, et assez peu de politique.

Divers exposés-débats sont prévus (avec les réserves d'usage en cas de modifications de dernière heure) : **Politique et science-fiction** par Jacques Goimard (4 décembre) ; **Création d'une bande dessinée** par Jean-Claude Mézières et Pierre Christin (7 décembre) ; **Historique de la SF** par Pierre Versins (8 décembre) ; **Des faits parascientifiques à la création littéraire** par Jimmy Guieu (11 décembre) ; **La vie de la SF à travers le monde** par Patrice Duvic (15 décembre). En outre une table ronde réunira, le 22 décembre, divers écrivains (Stefan Wul, Kurt Steiner, B.R. Bruss) et directeurs de collection (Gérard Klein, André Richard, J.B. Baronian), sur le thème **L'écrivain et l'édition de SF en 1971.**

Sont également prévues des projections de diapositives (**La SF dans la bande dessinée** le 7 décembre ; **L'illustration de SF** le 18 décembre), ainsi que des expositions de peintures, dessins et bandes dessinées, où l'on retrouvera notamment des œuvres de Desimon, Moebius, Caza, Siudmack, Lacroix, Mézières, Loro, Druillet, Forest, etc., sans oublier Finlay, Gaughan, Emsh et John Buscema.

Enfin, l'une des activités principales au cours de cette manifestation sera une importante rétrospective cinématographique, avec la projection d'une trentaine de films. Parmi ceux-ci, citons entre autres : **Les gladiateurs** de Peter Watkins (27 novembre) ; **Fahrenheit 451** de François Truffaut (1er décembre) ; **La dixième victime** d'Elio Petri (2 décembre) ; **Docteur Folamour** de Stanley Kubrick (4 décembre) ; **La bombe** de Peter Watkins et **Ice** de Robert Kramer (10 décembre) ; **Les damnés** de Joseph Losey, **Le village des damnés** de Wolf Rilla et **Le jour où la Terre s'arrêta** de Robert Wise (11 décembre) ; **L'invasion des body snatchers** de Don Siegel (16 décembre) ; **Le météore de la nuit** de Jack Arnold (18 décembre) ; **La guerre des cerveaux** de Byron Haskin (21 décembre) ; **Planète interdite** de Fred McLeod Wilcox (23 décembre) ; **La machine à explorer le temps** de George Pal (28 décembre) ; **Je t'aime, je t'aime** d'Alain Resnais (29 décembre) ; **Les premiers hommes dans la Lune** de Nathan Juran et **L'homme qui rétrécit** de Jack Arnold (1er janvier) ; **Invasion** de Hugo Santiago (6 janvier) ; **La chose d'un autre monde** de Howard Hawks et Christian Niby (8 janvier). Ainsi que des classiques de cinémathèque : **Métropolis** de Fritz Lang (2 décembre), **La fin du monde** d'Abel Gance (19 décembre), **La femme sur la Lune** de Fritz Lang (6 janvier), etc. (Tout ceci également, bien entendu, sous réserve d'éventuelles modifications dues à des empêchements de dernière minute.)

Tous renseignements et programmes complets sur demande à la Maison de la Culture de Grenoble, B.P. 507, 38-GRENOBLE.

Courrier des lecteurs

Voilà plusieurs années que je lis dans les colonnes de **Fiction** les œuvrettes de M. Andrevon (jusqu'à maintenant j'ai soigneusement évité d'acheter ses œuvres à « Présence du Futur »). Je suis d'un naturel patient mais je trouve que, dans le numéro de septembre, il dépasse les bornes.

Qu'il soit « gauchisant » convaincu est une chose qui le regarde. Etant moi-même assez libéral, je conçois et respecte les idées d'autrui. Ce que je n'apprécie pas, par contre, c'est d'une part son style qui fait très « démocratie populaire » et en reflète l'ennui et la grisaille, et surtout son inspiration qui n'est que le pâle reflet d'œuvres ô combien plus illustres.

En effet, comment ne pas penser à H.P. Lovecraft et **Dans l'abîme du temps** quand on lit **Le lointain voyage** ? Son **Temps du grand sommeil** n'est qu'une édulcoration raccourcie de **Fin de siècle** de Sternberg, et son « paradoxe temporel » que l'on trouve dans l'anthologie Casterman n'est qu'une pâle imitation absolument dénuée d'humour de ceux de Fredric Brown. Bien entendu, en désespoir de cause, on peut être flatté de se voir comparer à d'aussi célèbres écrivains et je vais sûrement m'attirer les foudres de la direction de **Fiction**, et en tout cas celles de M. Andrevon, pour ne pas partager sa façon de voir les choses. Mais peu importe, ce que je recherche dans la SF ce sont les gens de talent qui me l'apportent : Heinlein, van Vogt, Ellison, Dick... j'en passe, et non les petits tâcherons qui, sous le couvert d'idéologie pseudo-marxiste, font de la mauvaise copie d'œuvres valables.

Que M. Andrevon ait beaucoup fait pour la SF à Grenoble ou ailleurs, je ne le conteste pas, et c'est tout à son honneur ; mais qu'il laisse la place dans **Fiction** à des gens comme Daniel Walther ou Guy Scovel qui, eux, ont une inspiration riche et surtout plus personnelle.

Quant à ses chroniques littéraires, TV ou cinématographiques, un lecteur les a très habilement exécutées dans **Fiction** de septembre.

Jean-Claude CASTEL
47-Villeneuve

Ce n'est pas souvent que je vous écris (deux ou trois fois depuis la parution du n° 1) mais cette fois, je me décide. C'est au sujet, bien entendu, de la nouvelle **Le temps du grand sommeil** (**Fiction** n° 213). J.-P. Andrevon a fait une méprise monumentale due probablement à une méconnaissance des événements internationaux de ces cinquante dernières années.

Il a cru que les termes de « gauche », révolution et liberté étaient synonymes, ce qui l'a conduit à écrire cette nouvelle qui va à l'encontre de ce qu'il souhaitait atteindre.

Contrairement à ce qu'il pense, une révolution n'est pas forcément de « gauche » pour autant que ce vocable ait encore, à notre époque, la même

signification qu'il y a 50 ans. Une révolution, c'est la lutte contre le pouvoir établi. Elle est libérale et de gauche quand celui-ci est exercé par des conservateurs (c'était, jusqu'à présent, le cas le plus fréquent). Elle est nationaliste et de droite quand il est exercé par des libéraux, des socialistes ou des communistes (Espagne 1936, Hongrie 1956...).

Les faits qu'il nous décrit ne sont pas de la fiction : ils se sont déroulés et continuent de se dérouler partout dans le monde. Le fait de les situer en France n'est pas non plus de la fiction : nous les avons connus, sous une forme atténuée, en 1936-37 et en 1938-39, les victimes n'étant pas évidemment du même bord durant ces deux périodes.

J'imagine très bien ceux des partisans d'Andrevon qui se seront aperçus de sa bévue serrer les poings et fulminer : « Quel c... ! Ils (les lecteurs) vont tout de suite penser à la Tchéco et aux intellectuels russes ! » De même, ceux de ses adversaires qui auront compris proféreront, hilares, la même interjection mais sur un ton goguenard.

Par contre, ceux qui n'auront pas vu plus loin que le bout de leur nez vous écriront. Les fils à papa qui font de l'ultra-gauchisme entre deux périodes de conduite d'automobiles splendides qu'ils n'ont pas payées à la sueur de leur front vous diront : « C'est formid', sensass', in. Et pan, dans les gencives de l'ignoble société bourgeoise ! » Les autres, consternés, vous reprocheront avec véhémence votre partialité et conseilleront aigrement à l'auteur d'aller voir ce qui se passe du côté de Prague et de Moscou.

Après les sarcasmes, les félicitations.

Depuis quelques années votre revue passait des annonces publicitaires relatives à des ouvrages sur l'érotisme, la sexologie et autres noms pompeux sous le masque desquels cette vieille traînée de pornographie cherchait à se refaire une virginité et à conquérir insidieusement une nouvelle clientèle, celle des adeptes de la SF. Ces annonces ont disparu : la SF ne s'en portera pas plus mal. Peut-être les démêlés d'un certain éditeur avec les tribunaux y sont-ils pour quelque chose.

D'autre part, le ton de certaines présentations de nouvelles rendait un son déplaisant : sans aller jusqu'à faire l'apologie de l'usage de la drogue, vous n'en parliez pas moins avec une certaine complaisance, pour ne pas dire avec une complaisance certaine. Là aussi, vous avez mis une sourdine et ce n'est pas moi qui vous le reprocherai.

Pour terminer, je dois vous avouer (mais peut-être l'avez-vous deviné) que je suis d'accord, par avance, avec les épithètes que certains de vos lecteurs ne manqueront pas de me décocher au cas où vous auriez la distraction ou l'idée malencontreuse (selon votre optique) de publier cette lettre : à savoir que je suis un affreux réactionnaire, fascisto-impérialiste, un passéiste attardé, bref un homme qui n'est pas dans « le vent de l'histoire », le dernier en date de ces slogans à gogos qui a pris la relève de « Les imbéciles ne lisent pas l'Œuvre » d'un journaliste en quête de lecteurs et de « Mon art ne s'adresse qu'à une élite » d'un pape des cubistes et fumistes réunis.

Laissez-moi vous dire une chose que vous aurez peut-être du mal à admettre : les récits « nouvelle vague » vous apporteront peut-être dans l'immédiat une nouvelle clientèle ; mais celle-ci est instable et vous abandonnera avec autant de rapidité qu'elle en aura mise à vous adopter. Seuls les amateurs « vieille vague » nostalgiques du space-opera vous resteront fidèles malgré vos faux-pas et vos volte-faces, dans la mesure où cela ne se reproduira pas trop souvent ni trop longtemps.

André GALLITRE
Paris

Après lecture de votre n° 213, je retiens particulièrement la nouvelle de Jean-Pierre Andrevon **Le temps du grand sommeil**, ceci à l'encontre des « prédictions » du présentateur A.D. Il se trouve que ce texte de politique-fiction colle parfaitement avec les temps heureux que nous vivons. Encore un coup de pouce et Jean-Pierre Andrevon sera dans le ton. Quant à **Azote** de Serge Nigon, P.H. prend le soin de signaler que cet « auteur » ignore superbement le bon goût, et il parle d'humour noir et de tragique sous-jacent. P.H. est un humoriste qui s'ignore. Quand Serge Nigon nous fait part de ses considérations « très hygiéniques » genre **Hara-Kiri**, j'aurais plaisir à voir cet individu concocter ses manuscrits en tête à tête avec un macchabée fait à point, qui fuit par tous les orifices naturels. Il est bien certain que ce monsieur n'a jamais assisté à un tel spectacle. Jamais un cadavre ne laisse écouler de « tache huileuse » mais plutôt un liquide noir café. Je passe sur les qualificatifs d'une platitude remarquable. Dernière remarque sur ce génial auteur. L'absorption de somnifères suivis d'amphétamines et d'euphorisants est incompatible avec l'organisme humain qui sombrerait dans la démence suivie de mort. Votre brillant contestataire devrait se renseigner avant d'encombrer vos pages. A toutes fins utiles, Charles Baudelaire, avec son poème **Une charogne**, pourrait donner quelques idées à ce génial hygiéniste. De même Audiberti et tant d'autres. Après ce trop long exposé, il me reste à exprimer mon entière satisfaction des autres nouvelles que comporte ce numéro.

Thérèse LERRE
34-Olonzac

Fidèle lectrice de **Fiction** depuis cinq ans, je ne vous ai jamais écrit, par paresse, et aussi par humilité. Mais je parcours toujours le **Courrier des Lecteurs** et cela m'a donné l'envie, une fois en passant, d'y mettre un modeste grain de sel.

Tout d'abord, j'aime beaucoup votre revue ; mais si j'admets volontiers que tous les genres tâchent d'y être représentés, et qu'on ne puisse contenter tout le monde, je trouve aussi, comme d'autres lecteurs, que les chroniques sont trop longues, trop prolixes. Un conte de plus ferait mieux mon affaire, je l'avoue.

Pour le reste, j'avoue préférer le fantastique à la politique-fiction, souvent bien plus politique que fiction, mais sans doute en cela suis-je démodée ?

Enfin, je ne goûte guère M. Serge Nigon. Bien sûr, à l'âge bête, j'ai moi aussi rigolé et colporté des blagues douteuses d'étudiants, mais elles avaient l'avantage d'être brèves, et de n'être pas prises au sérieux. Hygiénique, cette littérature ? Sans doute pour l'auteur, qui se défoule ; mais pour les lecteurs qui ne seraient pas restés absolument fixés au stade anal, cela manque un peu d'intérêt.

Quant à y voir la sainte contestation contre la société de consommation (non, je ne suis pas une horrible réactionnaire, du moins je ne le pense pas, mais ce bouc émissaire, la « société de consommation », est vraiment mis à toutes les sauces !) donc, quant à voir spécifiquement cette contestation dans ce genre d'odorante nouvelle ? Il me semble que c'est plutôt un vertueux prétexte à se rouler dans la m... Enfin, chacun ses goûts.

L. DELVIRE
28-Theuville

Je désirais vous écrire une lettre au sujet de vos rubriques et chroniques mais la lecture de la lettre de M. Vollmer (publiée dans votre n° 213) m'entraîne à modifier mes vues et à

vous en faire part sous la forme d'un commentaire de cette missive.

Les opinions de M. Vollmer peuvent se résumer en trois points :

a) la place sans cesse grandissante que prend M. Andrevon dans votre revue.

b) l'inutilité de la critique de livres ne se rattachant pas à la SF et de mauvais romans de SF.

c) le retard considérable de la critique de certains livres par rapport à leur parution.

Je ne m'étendrai pas sur le premier point. Le jugement de M. Vollmer me paraît subjectif. On aime ou on n'aime pas M. Andrevon. Un point c'est tout.

Sur le second point, je ne suis pas d'accord. Alors que la SF rejoint la littérature générale, il me paraît utile de critiquer les livres de littérature générale rejoignant, par un côté ou un autre, la SF.

En ce qui concerne les mauvais livres, il y a deux cas à considérer.

Ou bien on s'attend à lire un mauvais livre à cause des antécédents de l'auteur ou de la collection et là, il est inutile d'insister comme le fait M. Colson dans **Fiction** n° 191 au sujet de **Flammes sur Titan.**

Ou bien on s'attend à un bon livre pour les mêmes raisons et, là, il est utile d'insister sur la faible qualité de l'ouvrage. Exemple : **Le monde de Satan.**

De même, il est utile de souligner l'intérêt d'un bon livre paraissant au Fleuve Noir même si ce livre n'est pas un chef-d'œuvre (exemple : les romans de Louis Thirion).

J'en viens maintenant au troisième point des revendications de M. Vollmer, le plus fondé à mon avis, car c'est à son sujet que je voulais vous écrire : le retard considérable de la critique d'un livre par rapport à sa parution.

M. Vollmer demande « que les livres soient critiqués dès leur parution et non trois ou quatre mois après (quand ce n'est pas plus) ».

Je ne suis pas très au courant des problèmes soulevés par la critique et de ceux posés par l'édition d'une revue, mais je suppose que, afin que la critique d'un livre paraisse dans le numéro de **Fiction** ou de **Galaxie** qui suit sa parution, les collaborateurs de ces deux revues devraient être non seulement insomniaques mais aussi dopés et que MM. Dorémieux et Demuth seraient obligés d'engager des garde-chiourmes pour que le travail soit livré à temps !

Non, Monsieur Vollmer, je crois qu'il est exagéré de demander aux critiques de **Fiction** et de **Galaxie** d'écrire des analyses excellentes en quelques jours au lieu de quelques semaines.

De plus, je suppose que, par exemple, lorsque le livre de « Ailleurs et Demain » du mois de juin paraît, les sommaires de **Fiction** et **Galaxie** d'août et septembre sont déjà arrêtés et que l'insertion d'une critique importante susciterait un grand bouleversement.

Je me permets donc de vous proposer une solution personnelle. Le but de la critique est double : guider le choix du lecteur et expliciter le contenu d'un livre. Si le second de ces points est respecté dans votre **Revue des livres**, le premier ne l'est pas.

Je vous propose donc la création d'une « critique en deux temps ».

Le premier temps consisterait en la création d'une rubrique analogue à **Le Crime passe en jugement** de **Mystère-Magazine**. Le ou les critiques résumeraient brièvement chaque livre, donneraient leur opinion à son sujet et lui attribueraient une notation en « étoiles » comme dans le **Conseil des Spécialistes.**

Ce premier temps aurait uniquement pour but de guider le choix du lecteur. Cette rubrique mensuelle, qui ne prendrait qu'une ou deux pages, per-

mettrait de critiquer la production d'un mois en un bref délai.

Le second temps serait tout simplement la **Revue des livres** telle qu'elle est.

Ainsi tout le monde serait satisfait, car le lecteur saurait rapidement quels livres il peut acheter sans risquer d'être déçu et les critiques ne seraient pas pour autant bâclées.

Je me permets donc de vous proposer cette idée et j'espère que vous voudrez bien la soumettre à vos lecteurs pour savoir ce qu'ils en pensent.

Je profite de ce que j'ai la plume en main pour vous demander de changer la formule de vos numéros spéciaux. Les numéros 100 % français sont excellents mais les anglo-saxons n'ont plus de raison d'être. Avant votre changement de formule, ils vous permettaient de présenter en France des auteurs qui ne publiaient pas dans **Fantasy and Science-Fiction** : Jack Williamson, A.E. van Vogt, Fredric Brown, etc. Maintenant que vous avez accès à d'autres revues et que les auteurs précités peuvent paraître dans vos numéros « normaux », pourquoi ne pas changer la formule de vos numéros spéciaux anglo-saxons : dans un numéro, on pourrait trouver trois ou quatre textes d'un même auteur (avec, peut-être, la réédition d'un « classique » introuvable), ainsi qu'un article sur sa vie et son œuvre par un spécialiste comme Marcel Thaon ou Sam Moskowitz.

Tant que j'y suis encore, **Dangerous visions** et **Again, dangerous visions** sont des anthologies importantes nous dites-vous. Pourquoi, alors, au lieu de publier petit à petit les récits issus de ces anthologies (**Fiction** n° 188, **La foi de nos pères** de Dick ; **Fiction** n° 202, **Un jouet pour Juliette** de Bloch et **Le rôdeur dans la cité à la lisière du monde** d'Ellison), ne publiez-vous pas ces deux livres au CLA ?

Enfin, je me permets de féliciter M. Andrevon pour son article **Stan Lee en France**. Un seul regret : il n'a été accompagné d'aucune illustration.

Daniel BREQUE
33-Mérignac

S'il fallait résumer les questions soulevées par les récentes lettres de nos lecteurs, cela tiendrait à peu près en trois points :

1o Sus à Nigon !
2o Mort à Andrevon !
3o Assez de critiques de livres trop tardives !

Pour le premier point, que les lecteurs sensibles prennent patience : nous n'avons plus dans nos tiroirs qu'une seule nouvelle de Nigon à publier (peut-être la plus dure à avaler, d'ailleurs). Après, ils pourront respirer, car l'auteur de ces délicates scènes de genre semble s'être évaporé dans la nature et ne nous a plus soumis de manuscrits.

Pour le deuxième point, malheureusement, il faudra que les anti-andrevoniens se résignent : pour l'instant, Andrevon continuera de sévir dans nos pages. Le tout étant de s'y faire... (Ses détracteurs seraient d'ailleurs peut-être surpris d'apprendre que deux anthologistes américains ont manifesté leur intention de publier aux U.S.A. *Le temps du grand sommeil*, dès le mois qui a suivi sa parution dans *Fiction* ; mais nul n'est prophète en son pays, c'est bien connu.)

Troisième point, enfin. On aura pu trouver, depuis le mois dernier, une nouvelle rubrique intitulée *Coup d'œil chez les éditeurs* et qui précisément correspond en partie aux vœux formulés par Monsieur Daniel Brèque. Aux lecteurs maintenant de nous dire ce qu'ils en pensent, et si cette rubrique va dans le sens de leurs désirs.

Imprimeries Riccobono - 83 Draguignan - *Dépôt légal :* 4e trimestre 1971
S.A.E.M. Transports Presse